

Yearbook of the Department of History and Civilization
Annuaire du Département d'Histoire et Civilisation



Culture et Société dans l'Europe
moderne et contemporaine

Edited by/ Sous la direction de

Dominique Julia



European University Institute

Florence 1992

Institut universitaire européen

Yearbook of the Department of History and Civilization
Annuaire du Département d'histoire et Civilisation

*Culture et Société dans l'Europe
moderne et contemporaine*

*Culture et Société dans l'Europe
moderne et contemporaine*

Edited by/ Sous la direction de
Dominique Julia

European University Institute, Florence, 1992

Culture et Société dans l'Europe
moderne et contemporaine

Yearbook of the Department of History and Civilisation
Annuaire du Département d'Histoire et Civilisation

**Culture et Société dans l'Europe
moderne et contemporaine**

Edited by/ Sous la direction de

Dominique Julia

Rédacteur:
Executive editor

RENÉ LABOURE
Maître de conférences
Lecturer

European University Institute, Florence, 1992

The illustration on p. 104, originally published in
PETER CLARK, *The English Alehouse: a social history 1200-1830*
Longman, London and New York, 1983,
was reproduced with the kind permission of the publisher.

© 1993 European University Institute, Firenze
Cover Design: Francesco Cassese, Firenze
Printed in Italy by Tipografia Giuntina - Firenze
ISBN 92-9084-003-X

Editorial

Directeur Général: PETER HERTNER
General Editor Directeur de la Bibliothèque de l'IUE
EUI Librarian

Directeur du numéro: DOMINIQUE JULIA
Editor for this issue Professeur
Professor

Rédacteur: RENÉ LEBOUTTE
Executive editor Maître de conférence
Lecturer

La matière des articles, y compris les découvertes, les interprétations et les conclusions, sont entièrement sous la responsabilité des auteurs et ne peuvent d'aucune manière être attribuées au comité de publication de l'annuaire.

The materials of the articles, including any findings, interpretations and conclusions, are entirely those of the authors and should not be attributed in any manner to the Yearbook Editorial Board.

Editorial

The Journal is published quarterly by the American Psychological Association, 750 First Street, N.E., Washington, D.C. 20002-4242. Copyright © 1993 by the American Psychological Association. All rights reserved.

General Editor: **EDITH HERRNSTEIN SMITH**, Director of the Center for the Study of Ethical Development, University of Minnesota, 75 East River Street, Minneapolis, MN 55455

Director of the Journal: **DOMINIQUE JULIA**, Professor, University of Minnesota, 75 East River Street, Minneapolis, MN 55455

Executive Editor: **RENÉ LEBOUTTE**, Maître de conférences, Université de la Méditerranée, 3909 St. Charles, Marseille, France

The material in this journal is the property of the American Psychological Association. It is published in the Journal of Moral Education. The material is not to be distributed in any manner without the express written permission of the American Psychological Association. Copyright © 1993 by the American Psychological Association. All rights reserved.

The material in this journal is the property of the American Psychological Association. It is published in the Journal of Moral Education. The material is not to be distributed in any manner without the express written permission of the American Psychological Association. Copyright © 1993 by the American Psychological Association. All rights reserved.

Table des Matières

Liminaire	1
Foreword	3
Présentation	5
Introduction	11
FRANCISCO BETHENCOURT	
Les visites inquisitoriales de contrôle des livres	17
MAURO BOARELLI	
Culture et parcours de formation du parti communiste italien entre oralité et écriture	35
GABRIELLA SOLARI	
La littérature à un sou, à deux sous, à trois sous: permanences et transformations de l'impression populaire en Italie à la fin du XIX ^e siècle	59
PASCAL BRIOIST	
"Que de choses avons nous vues et vécues à la Sirène"	89
CHARLOTTE TACKE	
Les lieux de mémoire et la mémoire des lieux: Mythes et monuments entre nation et région en France et en Allemagne au XIX ^e siècle	133
<i>Departmental News – Nouvelles du Département</i>	
The Department of History and Civilization	167
Profiles	175
Portrait des fondateurs	189
Alumni bibliographie	199

Table des Matières

1	Liste des auteurs
3	Foreword
5	Présentation
11	Introduction
FRANCISCO BETHENCOURT	
17	Les visites pastorales de contrôle des lieux
MARIO BOGHELLI	
25	Culture et parcours de formation du parti communiste italien entre exil et retour
GABRIELLA SOLARI	
29	La liturgie à un seul, à deux sous, à trois sous : pratiques et transformations de l'imposition papatale en Italie à la fin du XIX ^e siècle
PASCAL BUIST	
39	"Que de choses avec nous vus et vécus à la Sibirie"
CHARLOTTE JAKS	
133	Les lieux de mémoire et la mémoire des lieux : Mythes et monuments entre nation et région en France et en Allemagne au XIX ^e siècle
Department News - Nouvelles du Département	
157	The Department of History and Civilization
175	Profils
189	Fonds des étudiants
199	Album bibliographique

Liminaire

Pourquoi une nouvelle revue d'histoire? **Histoire et Civilisation** n'entend se substituer à aucune revue déjà existante dans la communauté académique des historiens. Des plus anciennes et vénérables aux plus récentes, celles-ci ont précisé, souvent par un manifeste fondateur, la période et l'espace qu'elles privilégiaient, tout comme les angles d'approche qui leur paraissaient les plus prometteurs. Elles fournissent régulièrement des compte-rendus qui permettent de prendre mesure des renouvellements historiographiques et, à intervalles plus ou moins réguliers, s'interrogent sur l'avenir de la discipline historique mettant en question des hypothèses ou des méthodes qui paraissent obsolètes pour frayer de nouvelles pistes et proposer, à travers des études de cas, des modèles d'explication.

Les ambitions d'**Histoire et Civilisation** sont plus modestes. Organe du département portant le même nom à l'Institut Universitaire Européen, cette revue entend traduire dans les articles qu'elle publiera l'originalité même de cette université où chaque année des chercheurs-boursiers venus des douze pays de la communauté préparent leur thèse de doctorat sous la tutelle d'un corps professoral lui aussi international. D'une certaine façon, l'Institut Universitaire Européen réalise, à une échelle réduite il est vrai, les idéaux de l'*universitas magistrorum et scholarium* médiévale qui ignorait les frontières entre nations. La confrontation permanente en son sein de traditions académiques et historiographiques différentes oblige chaque membre de cette communauté à remettre en question les certitudes qu'il y a apportées, l'invite à prendre en compte de nouvelles hypothèses, et à ne pas limiter son regard à une aire étroitement nationale: elle contribue à créer un "bouillon" de culture très particulier où l'altérité vécue dans l'expérience quotidienne appelle nécessairement la comparaison et provoque dans le même

mouvement un apprentissage permanent de modes de pensée et de manières de faire. C'est à travers ces rencontres – ces contradictions aussi – que peut se bâtir une histoire de l'Europe, soucieuse de rechercher les racines qui fondent notre patrimoine commun, mais aussi de retracer les trajectoires particulières qui expliquent les différences de développement politique ou économique, de traditions, de croyances religieuses ou de comportements. Il ne s'agit pas de proposer une histoire linéaire qui verrait dans la construction européenne contemporaine l'aboutissement nécessaire d'un processus dont on s'attacherait à déceler les origines dès Charlemagne, Charles Quint ou Napoléon. Il faut, au contraire, refuser toute téléologie pour comprendre comment adviennent les changements – l'historien est trop souvent à bon compte prophète du passé. Il s'agit, chaque fois, d'appropriier les modèles interprétatifs utilisés à la complexité des évolutions particulières, sans chercher à leur surimposer de l'extérieur des lois générales qui, parce qu'elles ouvrent toutes les portes, n'expliquent rien.

De cette expérience, la revue **Histoire et Civilisation** voudrait, pour partie, rendre compte, en publiant chaque année, autour d'un ou de deux thèmes centraux, les résultats des recherches produites par les étudiants de doctorat et en fournissant *in fine* une chronique régulière des activités scientifiques qui se sont déroulées à l'intérieur du département. Elle s'efforcera de traduire aussi bien dans l'ouverture géographique de ses articles que dans les modalités historiographiques mises en oeuvre la diversité des approches qui font la richesse et la raison d'être d'un département d'histoire "européenne". Mais elle privilégiera en même temps les études de cas approfondies, qui, mieux que les synthèses générales, donnent à voir l'expérience de laboratoire qui est constitutive de la recherche historique. Au lecteur de dire si les résultats présentés ici correspondent au projet avoué.

Le Département d'Histoire et Civilisation de l'IUE

Foreword

Why a new history journal? **'Histoire et Civilisation'** does not see itself as a substitute for any existing journal. All periodicals, from the old and distinguished to the more recent, lay down a founding declaration which defines their period and area of interest, as well as the methodological approaches which appear most promising. They regularly take stock of historiographical developments and, at more or less frequent intervals, reflect on the future of the historical discipline, questioning hypotheses or methods which appear obsolete in order to carve out new avenues of research and to formulate – by means of case studies – new models of explanation.

The aims of **'Histoire et Civilisation'** are more modest. Bearing the same name as one of the departments in the European University Institute, this review aims for its articles to convey the essence of the EUI itself, where each year research students from the 12 countries of the EC prepare doctoral theses under the supervision of a professorial body that is also of international composition. To a certain (though admittedly limited) extent, the EUI realises the ideals of the medieval *'universitas magistrorum et scholarium'*, which ignored the boundaries between nations. In a situation of constant confrontation between academic traditions and differing historiographies, every member of this community is obliged to question again the assumptions they have brought here. They are encouraged to take account of new hypotheses and to not limit their view to a narrowly national one: this helps to create a particular cultural mix where the daily perception of *'otherness'* necessarily invites comparisons and at the same time stimulates a permanent learning process in modes of thought and ways of behaviour. It is through these conjunctions – and contradictions – that a history of Europe can be constructed, concerned to in-

investigate the roots of our common heritage, but equally, to retrace the particular paths which explain differences in political or economic development, customs, religious beliefs or behaviour. This is not a case of proposing some kind of linear history which sees the contemporary construction of Europe as the inevitable outcome of a process whose origins have been discernible since Charlemagne, Charles V or Napoleon. On the contrary, it is vital to reject all teleologies in the understanding of change – the historian is too often in effect the prophet of the past. The concern here is, in each case, to adapt interpretative models derived from the complexity of a specific development but without seeking to impose upon them any external general laws which, because they seem to explain everything, actually explain nothing.

On this basis, 'Histoire et Civilisation' seeks in part to report the results of doctoral research by publishing annually articles centered on one or two main themes, and aims more broadly to provide a regular summary of academic activity within the department. Its articles will try to reflect the geographic spread as much as the diversity of historiographical methods which together form the essence and richness of a 'European' history department. In doing this, it will favour detailed case studies as these give a better view of the actual experience of historical research than do more general works of synthesis. It is for the reader to decide whether these aims have been achieved.

The Department of History and Civilization at the EUI

Présentation

Dans leur diversité même, les articles rassemblés dans ce numéro manifestent combien les approches récentes de l'histoire culturelle ont modifié notre regard vis-à-vis du passé, interdisant désormais une histoire "littéraire" qui se limiterait à une étude confinée à la superficie des textes sans s'interroger simultanément sur les conditions (économiques, sociales, culturelles) de leur production.

Un premier groupe d'articles analyse les modes par lesquels, dans l'Europe moderne, les écrits, qu'il s'agisse des pensées hétérodoxes ou de la littérature dite populaire, ont pu circuler, se sont transformés dans leur forme et leur contenu et ont été en fin de compte appropriés par les lecteurs puisqu'aucune lecture n'est passive. Avec l'article de Francisco Bethencourt, c'est tout le problème de la censure et des barrières que l'Eglise posttridentine s'est efforcé d'élever contre la pénétration des écrits hérétiques qui est évoqué. A l'heure où l'entrée en vigueur de l'Acte du Marché unique fait disparaître les dernières frontières entre les douze pays de la Communauté, il n'est pas sans intérêt de revenir sur l'une des tentatives les plus ambitieuses (mais sans doute aussi les plus désespérées, si l'on considère la longue durée) du Concile de Trente, celle qui entendait modeler pensées et comportements du fidèle ordinaire par l'établissement de toute une série de procédures destinées à contrôler étroitement les textes qui peuvent parvenir entre ses mains: la mise au point d'un Index systématique (et périodiquement mis à jour dans des éditions successives) de livres prohibés par une Congrégation romaine spécialement attelée à cette tâche ne vise rien moins qu'une complète destruction de l'écrit hétérodoxe. Non seulement les livres prohibés déjà possédés devaient être remis entre les mains des commissaires de l'Inquisition, mais la liberté des imprimeurs se trouvait sérieusement entravée par la mise en place d'une censure préventive et par l'importance

des interdictions décrétées: auteurs, dont tout ou partie de l'oeuvre se trouvait prohibée, mais aussi production entière d'éditeurs étrangers, installés pour la plupart en Suisse et dans les pays germaniques. La combinaison d'un réseau capillaire de surveillance du commerce des livres aux frontières terrestres et maritimes et des effets d'une censure qui vise à restaurer l'orthodoxie en imposant un strict retour aux cadres de la pensée scolastique a entraîné entre l'Europe du Nord majoritairement "hérétique" et les péninsules méditerranéennes fidèles à la catholicité romaine un écart culturel croissant dû au véritable cordon sanitaire qui protège ces dernières¹. Cet effort prométhéen pour élever des barrières étanches à la circulation des idées et des livres connaît son efficacité et son intensité maximales à la fin du seizième siècle et dans la première moitié du dix-septième siècle. Mais il est tout aussi vrai que l'expansion et la diversification de la production imprimée rendent rapidement caduques ces tentatives: tout d'abord, les censeurs ne sont pas en mesure, devant cette croissance exponentielle, d'opérer un repérage de toutes les oeuvres à condamner; bien plus, leurs critères de classification s'avèrent progressivement obsolètes face à l'émiettement des genres littéraires dans lesquels s'inscrivent les pensées dissidentes. Ensuite, la modernisation des structures de l'Etat pousse les pouvoirs politiques à requérir pour eux-mêmes le droit exclusif de contrôler les livres, sans que cette censure puisse être mise en cause par l'ingérence d'une congrégation de la Curie romaine ou par les Inquisitions locales: le régéralisme des monarchies et des principautés se vivifie d'un anticurialisme virulent. Enfin, l'entreprise même d'un contrôle de l'entrée des livres interdits aux frontières des Etats ressemble de plus en plus au travail de Sisyphe: dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, en Espagne, les libraires ont généralement cessé de fournir aux tribunaux de l'Inquisition les listes de livres déchargés dans les ports ou l'inventaire de leurs stocks; d'ailleurs, les commissaires locaux eux-mêmes, qu'il s'agisse de ceux de l'Inquisition ou de ceux des douanes, se limitent souvent à percevoir les droits qui leur reviennent sans se soucier le moins du monde du contenu des ballots introduits. L'édit de l'Inquisition espagnole du 13 décembre 1789 peut bien tonner contre la nouvelle secte des philosophes qui

¹ Sur ce point, on pourra se reporter à A. Rotondó, "La censura ecclesiastica e la cultura", *Storia d'Italia*, t.V, *I documenti* vol. 2, Turin, Einaudi, 1973, p.1399-1492.

“prétendent fonder sur les ruines de la religion et des monarchies, cette chimérique liberté que, de façon erronée, ils supposent avoir été concédée à tous les hommes par la nature qui, disent-ils témérairement, a fait tous les individus égaux et indépendants les uns des autres”, rien n'arrête journaux, feuilles volantes, brochures de propagande qui relatent les événements de France et se déversent sur la péninsule. Le système de contrôle du livre clandestin et de répression des pensées non conformes est désormais complètement dépassé, même si l'existence même des tribunaux, et les procédures secrètes qu'ils conduisent continuent à blesser douloureusement les consciences².

L'article de Gabriella Solari, qui analyse la production imprimée “populaire” de l'Italie dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle met au jour la complexe dialectique qui s'établit entre permanences et innovations dans ce type d'édition. Ce qui change alors, ce n'est pas seulement la taille des entreprises ou les modes de production des ouvrages par l'introduction de nouvelles machines susceptibles d'assurer des tirages plus élevés (le petit imprimeur-libraire tendant à disparaître) ou encore les canaux de diffusion par la ramification du réseau des chemins de fer et l'abaissement des tarifs postaux, c'est en fait l'ensemble d'un marché qui se spécialise en relation avec les nouvelles compétences du public visé: nous sommes exactement au moment où l'alphabétisation de l'Italie s'accélère sous l'effet de l'extension de la scolarisation primaire. Du même coup, on assiste à une diversification des produits offerts au plus grand nombre, où l'ancien côtoie le nouveau, permettant des types d'appropriation différents de la part de ceux qui les reçoivent. Persiste ainsi une forme oralisée à travers la récitation des petits poèmes faite par les chanteurs ambulants ou la lecture à haute voix des histoires de la bibliothèque bleue et des livrets de piété à la veillée familiale. Mais se diffuse aussi tout un répertoire neuf dans une forme matérielle renouvelée, qui n'est plus scandé en séquences courtes destinées à des lecteurs moins expérimentés, mais exige désormais une lec-

² Cf. M. Defourneaux, *L'inquisition espagnole et les livres français au XVIIIe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963. Sur l'affirmation des prérogatives royales vis-à-vis de l'Inquisition en matière de censure il faut lire L. Domergue, *Censure et Lumières dans l'Espagne de Charles III*, Paris, Editions du CNRS, 1982.

ture plus continue: romans illustrés traduits de l'étranger ou écrits par des professionnels employés par les éditeurs, collections ou "bibliothèques" populaires formées de petits traités de savoir pratique, textes de préceptes et "secrétaires" fournissant de codes de comportement destinés à répondre à toutes les éventualités. C'est à travers ces milliers de brochures aujourd'hui dépréciées, disparues pour la plupart et souvent pas même inventoriées dans les bibliothèques qu'un peuple entier est entré dans le monde de l'écrit.

C'est d'ailleurs ce que nous confirme d'une certaine manière Mauro Boarelli, en analysant le parcours de formation des militants du parti communiste italien à travers les autobiographies que ceux de la région de l'Emilie-Romagne ont rédigées lors de leur passage à l'école du parti de Bologne. D'une part la pratique de la lecture à voix haute à la veillée a subsisté dans les communautés paysannes jusque dans les années vingt et trente du vingtième siècle, l'oralisation du texte écrit restant nécessaire à la compréhension pour tous ceux qui sont incomplètement alphabétisés. D'autre part l'appropriation individuelle de certains romans, largement diffusés par les collections populaires a joué un rôle décisif dans la prise de conscience et l'expérience de chaque militant. Mais surtout ce que nous livrent ces centaines d'autobiographies – et que ne peut nous donner aucun autre document – c'est le fonctionnement des pratiques culturelles et politiques des classes subalternes jusqu'alors privées de voix: elles révèlent les écarts, les coïncidences et les conflits qui peuvent exister entre les représentations portées par les militants de base (à partir de leur patrimoine culturel propre) et la ligne politique voulue par les dirigeants. Elles montrent aussi comment dans ces itinéraires chaque fois singuliers, transmission orale et écriture s'entrecroisent de manière inégale, au détriment de la seconde, puisque la pratique de l'écriture reste un acte épisodique, lié à cet exercice particulier de la représentation de soi, qui s'effectue comme légitimation réciproque entre les militants et le parti.

En étudiant la sociabilité intellectuelle dans le Londres du premier dix-septième siècle, Pascal Briost nous reconduit à plus de trois cents ans en arrière, mais l'enquête qu'il a menée sur la *Mermaid Tavern* lui permet d'affirmer que derrière la façade "littéraire" du cabaret que l'historiographie s'est plu à décrire, se

cache bel et bien un club politique. En soumettant chacun des habitués de la Sirène à une batterie de tests à partir d'une prosopographie rigoureuse et d'une analyse par *cluster*, l'auteur peut mettre en évidence la hiérarchie des relations qui existent entre les divers participants et démontrer de manière probante l'antécédence des préoccupations politiques sur les intérêts spécifiquement littéraires: les rendez-vous du vendredi paraissent bien liés à la tenue des séances du Parlement le même jour. Le club, tout en diffusant dans la ville les modèles aristocratiques de la Cour, est en même temps un lieu de discussion qui prépare les décisions politiques. On saisit ici toute la modernité qu'a pu représenter ce nouveau type de sociabilité, même si pour des raisons évidentes, il s'avance sous le masque d'un cercle intellectuel de beaux esprits épris de littérature.

En s'attachant à l'analyse comparée des mouvements qui ont conduit au cours du dix-neuvième siècle à l'érection des monuments nationaux à Vercingétorix en France et à Hermann en Allemagne, Charlotte Tacke montre qu'il faut franchir les frontières pour saisir pleinement le sens des logiques symboliques à l'oeuvre dans ces lieux de mémoire. Contrairement à l'adage, comparaison est bien ici raison puisqu'elle permet d'étudier la construction des contrastes réciproques sur lesquels s'est fondé dans chacun des deux pays le mythe national: la cohérence de celui-ci ne repose pas seulement sur des critères internes mais aussi sur le mode selon lequel est défini et perçu l'antagonisme avec l'autre. A travers la symbolique mise en oeuvre dans la représentation de chacun des héros se lisent deux conceptions de la nation qui se nourrissent de leur opposition. Chacun des lieux de mémoire inscrit d'ailleurs cette différence dans le type de localisation retenu: en France, l'héroïsation de Vercingétorix s'accompagne d'une glorification de l'Auvergne dont il est originaire et cette glorification de l'ancienne province a pour but de réduire les antagonismes politiques particulièrement forts au moment où la Troisième République s'affirme; en Allemagne, le rapport du monument à la nature est essentiel puisque la forêt dans laquelle est plongé le voyageur symbolise la continuité de la nation allemande depuis la bataille de la forêt de Teutoburg.

A un moment où nous pouvons espérer qu'il n'y aura plus jamais de guerre entre les pays de la Communauté européenne mais où tant de conflits que l'on croyait définitivement révolus renaissent à nos portes et ensanglantent notre continent, il est absolument nécessaire de comprendre les raisons des divisions d'hier et d'aujourd'hui, de nos convergences aussi: ce que permettent justement aujourd'hui et la disparition des historiographies strictement nationales (ou nationalistes) et l'avènement d'une histoire réellement comparée. L'histoire, disait Alphonse Dupront, a pour mission de "déplier ce que le temps a durci".

DOMINIQUE JULIA

Introduction

The articles brought together in this number illustrate, by their very diversity, to what extent recent approaches in cultural history have modified our view of the past, thereby avoiding a purely 'literary' history which limits itself to the surface study of texts, without at the same time examining the social, economic and cultural conditions of their production.

The first group of articles analyses the ways in which in modern Europe, texts (be they heterodox thought or popular literature) were circulated, how they changed form and content and ultimately – given that no act of reading is an entirely passive activity – how they were appropriated by their readers. The article by Francesco Bethencourt examines the issue of censorship and the restrictions that the post-tridentine Church attempted to impose against heretical texts. At a time when the current introduction of the single market is eliminating the last borders between the EC Twelve, it is of no little interest to look again at one of the most ambitious (though in the long term undoubtedly one of the most hopeless) attempts by the Council of Trent to control the thinking and behaviour of ordinary faith. A whole range of procedures was established to control closely the texts which came into its hands: the introduction of a (periodically up-dated) systematic Index of prohibited books, supervised by a special congregation at Rome, envisaged nothing less than a complete elimination of heterodox writings. Prohibited books not only had to be surrendered to Inquisition commissioners, but the freedom of printers was seriously curbed by the institution of preventive censorship and by the extent of prohibitive decrees against authors, part or all of whose works were forbidden, and against the entire production of foreign publishers (located mainly in Switzerland or the German lands). The combination of a surveillance network over the trade in books at land and sea borders and the effects of a censorship which envisaged the restora-

tion of orthodoxy by imposing a strict return to the framework of scholastic thought, led to the creation of a cultural difference between the predominantly 'heretic' North of Europe and the peninsulas of the Mediterranean, still faithful to Roman Catholicism and protected by a religious 'cordon sanitaire'¹. This promethean effort to raise watertight barriers against the circulation of books and ideas reached a highpoint of intensity and effectiveness at the end of the sixteenth-century and in the first half of the seventeenth. Yet it is also true that expansion and diversification in print production rapidly rendered these efforts obsolete. In the first place, the censors were unable, in the face of this exponential expansion, to produce a list of all the works to be condemned; more importantly, their classification system became progressively redundant when confronted with the diversification of literary genres in which dissenting thought was being written. Secondly, the modernisation of state structures forced political powers to reserve for themselves the exclusive right to control books, without this mechanism of censorship being put at the disposal of the Roman Curia or local inquisitions: the absolutism of monarchs and princes drew its strength from a virulent anti-Curialism. Finally, the very enterprise of controlling the entry of forbidden books at state frontiers increasingly resembled the labour of Sisyphus. In Spain in the second half of the eighteenth-century, booksellers generally stopped supplying Inquisition tribunals with lists of books unloaded in port or inventories of their stock. Moreover, the local commissioners themselves, whether members of the Inquisition or customs officials, often limited their interpretation of the rights which pertained to them, without being much concerned with the contents of the bundles being imported. An edict by the Spanish Inquisition from the 13th December 1789 could well rage against the new group of philosophes who "presume to establish upon the ruins of religion and monarchy this chimera that is freedom, which they mistakenly believe to have been given to all men by nature, who – they foolishly say – has made all individuals equal and independent, one man being just like any other"; but that did not stop the papers, fly-sheets and pamphlets which reported events in France and which were disseminated throughout the peninsula. Control of clandestine literature and repression of dissenting thought was henceforth an outdated system, even if

¹ On this point, see: A. Rotondó, "La censura ecclesiastica e la cultura", *Storia d'Italia*, t.V, *I documenti* vol.2, Turin, Einaudi, 1973, p. 1399-1492.

the existence of the tribunals and the secret trials they conducted continued to seriously wound individual consciences.²

Gabriella Solari, who is studying 'popular' print production in the second half of the nineteenth-century in Italy, analyses in her article the complex dialectic which is formed between continuities and changes in this type of publication. What changes is not simply the size of enterprises, methods of production (introduction of new machinery capable of larger print-runs, with the small printer-bookseller tending to disappear), diffusion via a railway-network or the lowering of postal tariffs. There is in fact a change in the whole market itself, which began to specialise according to the abilities of a new public – at precisely the time when literacy in Italy was rapidly increasing, due to the extension of primary education. This effected a dissemination of more products to more people, where the old sided with the new, allowing different forms of reception on the part of readers. Oral forms were therefore able to persist through the recital of short poems by wandering singers, the reading aloud of stories from the 'bibliothèque bleue' or of religious extracts at evening family gatherings. But there arose also a whole new repertoire in a different format, which no longer consisted of short pieces for less experienced readers but instead now demanded a continuous process of reading: illustrated novels (either translations of foreign works or written by professionals employed by the publishers), collections or 'popular libraries' consisting of small works of practical knowledge, tutorial texts or compartment manuals, designed to meet all possible needs. It is through these thousands of pamphlets – no longer valued today, many of them disappeared or not even catalogued in libraries – that a whole people entered into the world of the written word.

Certain aspects of these conclusions are supported by Mauro Boarelli, whose work analyses the development-pattern of Italian Communist Party militants by using autobiographies of members from the region of Emilia-Romagna, written at the time of their stay at the party school in Bologna. On the one hand, the practice of reading

² Compare: M. Defourneaux, *L'inquisition espagnole et les livres français au XVIIIe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963; on the assertion of royal prerogatives vis-à-vis the Inquisition in matters of censorship, see: L. Domergue, *Censure et Lumières dans l'Espagne de Charles III*, Paris, Editions du CNRS, 1982.

aloud at evening gatherings survived in peasant communities into the 1920s and 1930s, the oralisation of written texts remaining necessary for all those who were not fully literate. On the other hand, the individual reception of certain novels – generally disseminated via the popular editions – played a decisive role in the experience and awakening of each militant. But what these hundreds of biographies demonstrate above all – and what no other document can give us – is the working of the cultural and political practices of the lower classes, until then deprived of a voice. They reveal the differences, similarities and conflicts which can exist between the opinions held by grass-roots militants (within their own cultural sphere) and the political line desired by the party leaders. They demonstrate too, how within these individual developments, oral transmission and writing interact unequally (to the detriment of the latter), since the act of writing remained an infrequent activity, associated with a particular practice of self-representation, which took place as an act of reciprocal legitimisation between the militants and the party.

Pascal Briostat takes us back more than three hundred years in his study of intellectual sociability in early seventeenth-century London's 'Mermaid Tavern'. He concludes that behind the facade of 'literary cabaret' that most historiography is wont to describe, there lay a genuine political club. By subjecting the regular customers of the tavern to a series of rigorous prosopographic tests and to a 'cluster'-type analysis, the author is able to define the existing hierarchy of relations between the members and to convincingly demonstrate the superiority of political concerns over specifically literary interests. The regular Friday meetings appear to have been clearly connected to sittings of parliament on the same day; by reproducing aristocratic models of behaviour from the Court within an urban setting, the club was at the same time a place of discussion for preparing political decisions. In this way it is possible to grasp the modern aspects which this form of sociability represented, even if, for obvious reasons, this proceeded in the guise of a circle of well-meaning literary enthusiasts.

By employing a comparative analysis of the nineteenth-century movements which led to the erection of national monuments to Vercingétorix in France and to Hermann in Germany, Charlotte Tacke argues that it is necessary to transcend national frontiers in order to fully comprehend the symbolic logic at work in these 'places

of memory'. Contrary to received wisdom, comparison is here its own justification, since it permits the study of the construction of the mutual contrasts upon which each country based its national myth. The coherence of this myth lay not only in internal considerations, but also in the way in which it defined and perceived its rivalry with the other. Through the symbolic representation of each hero, two conceptions of the nation interacted and fed off their opposites. Both locations, however, contained a contrast in their realisation: in France, the heroicisation of Vercingétorix was accompanied by a glorification of his birth-place, the ancient province of Auvergne, and this served to reduce extreme political tensions in the period when the Third Republic was still consolidating itself. In Germany, the relationship of the monument to nature was of essential importance since the forest which surrounds the visitor symbolises the continuity of the German nation since the battle in the Teutoburg forest.

At a time when we may realistically hope that there may never again be a war between the countries of the EC, but when seemingly resolved conflicts have been bloodily reborn elsewhere on the continent, it is absolutely vital to understand the reasons for the divisions, as well as the convergences, of yesterday and today. This may then justifiably allow both the disappearance of strictly national (or nationalist) historiographies and the emergence of a truly comparative history. History, as Alphonse Dupront remarked, has as its object "the unfolding of what time has hardened".

DOMINIQUE JULIA

Les visites inquisitoriales de contrôle des livres

FRANCISCO BETHENCOURT*

L'Inquisition espagnole a imposé, peu à peu, sa juridiction sur la production, circulation et possession de livres depuis 1521, lorsque le cardinal Adrien d'Utrecht, Inquisiteur Général a publié un édit de prohibition des livres luthériens, jusqu'en 1559, date, où la publication de l'index a été accompagnée par une inspection de librairies. A partir de cette date le contrôle de livres par l'Inquisition espagnole est devenu routinier, les mécanismes de surveillance se développant dans les lieux d'impression, d'importation et de distribution, encadrés par les catalogues de livres interdits, publiés en 1547, 1551, 1559, 1568, 1583, 1612, 1632, 1640, 1707, 1747 et 1790 (sans parler des nombreux édits supplémentaires).

L'Inquisition portugaise s'est appropriée aussi très tôt une large partie de la juridiction civile et ecclésiastique sur cette sphère d'activité: l'index de 1547 a initié une série de listes de livres interdits (publiées en 1551, 1559, 1561, 1564, 1581, 1597 et 1624), complétée par les édits. Le rythme de publication des catalogues de livres interdits nous montre déjà des différences entre les monarchies hispaniques, avec une activité de systématisation beaucoup plus prolongée dans le cas espagnol. Evidemment, il s'agit d'un élément isolé, qui laisse dans l'ombre les nombreuses prohibitions de livres par édit, caractéristiques d'un système de censure de plus en plus fragmentaire et impuissant devant la montée des publications au cours des XVII^e et XVIII^e

*

Ce texte fait partie d'un chapitre plus vaste sur les visites inclus dans mon travail sur *Les Inquisitions Modernes*. Il n'est pas question ici d'étudier la censure des livres dans toute sa complexité, mais de reconstituer les mécanismes de contrôle mis en place par l'Inquisition, surtout les visites d'inspection de librairies, typographies, bibliothèques et navires.

Dans les notes nous utilisons les abréviations suivantes :

AHN - Archivo Historico Nacional (Madrid)

ANTT - Arquivo Nacional da Torre do Tombo (Lisbonne)

CGSO - Conselho Geral do Santo Ofício

siècles en Europe. Mais l'objet de notre étude ici sont les visites de librairies, typographies, bibliothèques et navires, c'est-à-dire, les structures d'inspection de livres directement dépendantes des tribunaux de l'Inquisition.

Les visites spécifiques pour le contrôle des livres commencent en Espagne d'une façon très ponctuelle qui montre leur détachement progressif par rapport aux visites de district. Le cas le mieux connu de ce genre de visite, celui de l'inquisiteur du tribunal de Calahorra en 1523, Ayala, répond à une dénonciation de prise d'un navire français par les gens de Pasajes, petit port de Guipúzcoa, qui avaient trouvé une caisse de livres luthériens, distribués ensuite par les lettrés de la région. La visite est ordonnée par le Conseil de l'Inquisition le 7 mai avec le but de recueillir tous les livres disparus et de faire un rapport complet sur les personnes intéressées à une telle marchandise. Le 15 mai, cet ordre est appuyé par une lettre de Charles V au *corregidor* de Guipúzcoa pour aider l'action inquisitoriale. Cependant, les 11 et 12 novembre, le Conseil critique l'inefficacité des inquisiteurs et désigne l'inquisiteur Ayala comme visiteur. Au début janvier 1524, l'affaire semble avoir été conclue puisque le Conseil ordonne l'envoi des livres recueillis. La visite aurait parcouru 16 lieux de la province de Guipúzcoa, ce qui est significatif de la rapide dispersion des livres et de l'extension des efforts de repérage¹. D'autres affaires du même genre ont imposé des mesures plus générales: en 1530 une lettre du Conseil adressée aux tribunaux d'Aragon et de Navarre sur le contrôle des livres luthériens recommandait la visite des librairies et la publication d'édits spécifiques.

Cette option de contrôler les points sensibles avec recours à la méthode des visites est mise en place rapidement: des noms d'inspecteurs de librairies sont connus dès 1536 et la correspondance inquisitoriale nous renseigne sur l'enracinement de cette pratique vers 1540. Les décennies suivantes nous montrent la nomination de nombreux agents du Conseil pour l'inspection des librairies – il s'agit de commissaires, d'inquisiteurs et de qualificateurs investis de pouvoirs spéciaux pour mener à bien les enquêtes nécessaires. La publication régulière des index a été accompagnée par la réalisation de visites aux librairies, où étaient vérifiés les stocks de livres selon le "guide" fourni par les listes d'exclusion et de censure. La pratique était la suivante:

¹ Iaki Reguera, *La Inquisición española en el País Vasco. El tribunal de Calahorra, 1513-1570*, San Sebastian, Txertoa, 1984, p. 132-135.

sans avis préalable, les familiers du Saint Office devaient occuper simultanément toutes les librairies de la ville, sceller chaque boutique et empêcher l'entrée de toutes les personnes, y compris les propriétaires. La visite de chaque librairie était faite ensuite par le commissaire, qui demandait un mémoire des livres possédés au libraire sous serment, l'interrogeait sur les éventuelles ventes de livres interdits, examinait les stocks et faisait vérifier les cas douteux par des experts (en dernière instance les livres plus difficiles à contrôler étaient scellés et envoyés au Conseil).

Evidemment, les libraires qui possédaient des exemplaires interdits étaient soumis à des enquêtes et même poursuivis en tribunal. Plus tard, ils devaient assumer une responsabilité plus grande encore: même en dehors du cadre de la visite, le Conseil de l'Inquisition espagnole exigeait de leur part, en 1605, la présentation régulière de listes de livres en stock sous serment d'authenticité – exigence réaffirmée dans tous les index depuis 1612 et élargie en 1627 aux bibliothèques privées². Le travail des commissaires était allégé, puisqu'il reposait sur le contrôle des déclarations et sur la peur du parjure qui pouvait constituer un élément supplémentaire d'accusation.

Mais les visites d'inspection ne se limitaient pas aux librairies: nous trouvons des traces de visites aux imprimeries dès 1558 (quoique ponctuelles et irrégulières) et, surtout, de visites aux bibliothèques. Ces dernières visites complètent le contrôle du cycle de la production/distribution/conservation des livres. Elles ne sont pas aussi systématiques que les visites de librairies, elles reposent sur la responsabilisation des propriétaires – institutions ou particuliers – et elles sont caractérisées par une forme d'organisation plus floue. En effet, nous trouvons la délégation de pouvoirs d'inspection aux institutions qui possèdent les bibliothèques, notamment les universités et les congrégations religieuses, en même temps que les exécuteurs testamentaires sont chargés de présenter au tribunal les inventaires de

² José Martínez Millán, "Aportaciones a la formación del Estado moderno y a la política española a través de la censura inquisitorial durante el período 1480-1559" in Joaquín Pérez Villanueva (org.), *La Inquisición Española. Nueva visión, nuevos horizontes*, Madrid, Siglo XXI, 1980, p. 537-578 (surtout 561-563); Virgilio Pinto Crespo, *Inquisición y control ideológico en la España del siglo XVI*, Madrid, Taurus, 1983, p. 125-130; José Pardo Tomás, *Ciencia y censura. La Inquisición española y los libros científicos en los siglos XVI y XVII*, Madrid, CSIC, 1991, p. 35.

bibliothèques incluses dans les legs (les libraires devaient faire la même chose lors de l'évaluation commerciale de bibliothèques)³.

La situation au Portugal présente des traits assez semblables du point de vue de la structure organisatrice des visites aux librairies. Les visites ont commencé en 1551, assez tôt par rapport à la date de fondation de l'Inquisition portugaise. En effet, le 12 août 1551, l'inquisiteur de Lisbonne Fr. Jerónimo de Azambuja, qui avait aussi la responsabilité de contrôler les livres interdits, a convoqué les libraires de la ville au siège du tribunal, leur ordonnant de présenter des listes de tous les livres qu'ils possédaient pour faciliter les travaux de la prochaine visite de librairies – document signé par 11 libraires⁴. Les visites suivantes n'ont pas laissé de traces connues (pour le moment), mais l'Inquisiteur Général, le cardinal Henri, dans une lettre du 12 août 1571, se réfère au *regimento* des visites de librairies et à une visite faite récemment aux librairies de Lisbonne⁵.

L'organisation de ces visites étaient de la compétence directe du Conseil Général, compétence consacrée dans le *regimento* de 1570, article 9 (visite de librairies et bibliothèques, élaboration des index, concessions de licences d'impression)⁶. L'inspection des librairies s'est ensuite élargie aux typographies: dans une lettre du 29 avril 1575, le cardinal ordonne la visite annuelle des typographies, justifiée par l'information de pratique régulière d'impression de livres sans autorisation, avec fausses marques d'imprimeurs et de lieux d'édition⁷. On ne connaît pas l'application réelle de cette dernière mesure, mais les visites de librairies semblent avoir atteint une certaine régularité, tout au moins jusqu'au début du XVII^e siècle. Celle de 1606 est la plus documentée: le 13 janvier, l'Inquisiteur Général expédie l'ordre de visite; le 24 janvier, le Conseil Général envoie les instructions pour les réviseurs chargés de faire l'inspection; du 13 février au 3 mars sont présentés les rapports sur les visites faites à Lisbonne, Evora et Coïmbre.

L'inspecteur devait exiger des libraires la présentation, sous serment, de la liste de livres possédés en magasin et son travail de vérification devait être guidé par le catalogue de livres interdits –

3 Virgílio Pinto Crespo, *op. cit.*, p. 91-95 et 137-143; José Pardo Tomás, *ibidem*.

4 António Baio, "A censura literária inquisitorial", *Boletim da Segunda Classe da Academia das Ciências de Lisboa*, XII, 1917- 1918, p. 488.

5 ANTT, CGSO, Livro 92, fl. 188v.

6 António Baio, *A Inquisição em Portugal e no Brasil*, Lisbonne, Arquivo Histórico Português, 1921, supplément, p. 11.

7 ANTT, Inquisição de Evora, Livro 210, fl. 267r.

catalogue actualisé par une petite liste ajoutée aux instructions. Le pouvoir de visiteur (ou réviseur) des librairies est généralement sous-délégué par les inquisiteurs locaux, qui choisissent des censeurs du tribunal et d'autres membres lettrés des ordres religieux (dominicains, franciscains, jésuites, augustins). Les visites sont faites simultanément, les censeurs se distribuant plusieurs librairies (les quatre visites documentées de Lisbonne ont été faites le 13 février, les quatre de Coïmbre le 21 février et les six d'Evora le 2 et le 3 mars). Les livres confisqués sont surtout des romans de chevalerie, des livres de pronostics ou de secrets de la nature, des textes de Cervantes (le *Quijote*) ou de Lope de Vega, la *Celestina*, l'*Orlando furioso*, le *Cancioneiro Geral*, le *Cortegiano* et un livre de commentaires d'Erasme, parmi d'autres⁸.

Il faut dire que cette visite générale ne s'est pas limitée aux librairies: au moins dans un cas, à Coïmbre, une imprimerie est elle aussi incluse dans le réseau à contrôler, et l'exigence de présentation de listes faite par l'Inquisiteur Général est adressée à toutes les personnes qui possèdent des livres. Cette exigence était renforcée par la formule d'excommunication *ipso facto incurrenda*, fait qui explique la surprenante demande du Conseil Général du 16 mai 1606 à l'Inquisiteur Général de permettre aux confesseurs de donner l'absolution à tous ceux qui auraient encouru l'excommunication. Cette demande, acceptée par D. Pedro de Castilho, est justifiée par les nombreuses (sic) pétitions de clercs et laïcs – dans le cas des clercs, ils ne pouvaient même pas célébrer la messe⁹.

Les visites d'inspection des librairies ne semblent pas avoir duré longtemps après cette période initiale, peut-être décisive pour enraciner les mécanismes d'auto-contrôle. D'autres moyens ont été utilisés pour maintenir la surveillance sur ce petit groupe de professionnels bien délimité qui ne dépassait pas quelques dizaines de personnes dans tout le royaume jusqu'au XVIII^e siècle: des libraires et des imprimeurs ont subi des procès; des dénonciations ont motivé la constante convocation d'éléments du groupe; ils étaient appelés régulièrement pour faire des déclarations ou pour recevoir des exemplaires de nouveaux index ou de nouveaux édits d'interdiction de livres. Il faut ajouter que l'Inquisition portugaise a assuré jusqu'à son

⁸ António Baio, "A censura literária inquisitorial", cité, p. 489-498; ANTT, Livro 369, fl. 114r, 126r-127r et 147r-v; ANTT, Inquisição de Evora, Livro 210, fl. 261r-264r.

⁹ ANTT, CGSO, Livro 369, fl. 172r.

extinction (sauf pour une courte période de 1768 à 1794) l'exercice de la censure préventive (partagé avec le *Desembargo do Paço* et les instances de l'Eglise). Dans le dernier livre de registre d'enregistrement de censures, approbations, certificats et licences d'impression, nous trouvons plus de 16 000 relevés entre 1797 et 1819, c'est-à-dire, un mouvement d'environ 700 dépêches concernant les livres par an¹⁰.

L'inspection des bibliothèques semble avoir suivi de près l'évolution du rythme de contrôle des librairies et imprimeries avec un éventuel prolongement de l'activité directe. En effet, dans un travail récent sur la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne, dont une bonne partie des livres du XVI^e siècle provient du collège jésuite d'Evora, nous avons pu constater la relative fréquence des visites ordonnées par l'Inquisition, puisque les réviseurs inscrivaient dans les livres les dates d'inspection: dans ce cas là, 1566, 1573, 1574, 1575, 1625, 1626, 1629 et 1633¹¹.

Le dernier mécanisme de contrôle des livres, la visite des navires, commence à être mis en place au Portugal vers 1550. Dans une lettre du 21 octobre, les inquisiteurs de Lisbonne se plaignent de plusieurs libraires qui auraient retiré leurs livres de la douane de la ville sans autorisation du commissaire nommé par l'Inquisiteur Général – ils menacent d'excommunication et d'une peine de 50 *cruzados* les futurs infracteurs¹². En 1561, le cardinal Henri publie un *regimento* sur la forme des visites de navires étrangers. D'abord, le visiteur, accompagné par le solliciteur et le notaire, devait interroger le capitaine et les officiers du navire sur l'éventuel transport de livres interdits; ensuite, ils devaient recenser les clercs du navire, leur ordonnant de se présenter au tribunal; en outre, ils devaient faire une liste de tous les étrangers résidant dans la ville et de toutes les personnes qui logeaient des étrangers; les aubergistes étaient avertis de l'obligation de dénoncer à l'Inquisition la possession de livres par leurs hôtes; enfin, les inquisiteurs étaient tenus de publier un édit sur les livres interdits tous les trois mois¹³.

10 ANTT, CGSO, Livro 440.

11 Francisco Bethencourt et Diogo Ramada Curto, *Livros Quinhentistas Portugueses da Biblioteca da Academia das Ciências de Lisboa* (avec introduction de José V. de Pina Martins), Lisbonne, Academia das Ciências de Lisboa, 1990.

12 António Baio, "A censura literária inquisitorial", cité, p. 485.

13 António Baio, *A Inquisição em Portugal e no Brasil*, cité, supplément, p. 74-75.

On s'aperçoit que le contrôle de l'importation de livres est assez flou, s'exerçant déjà sur les navires, mais surtout sur les communautés d'étrangers établies dans le royaume. Nous ne trouvons pas encore une conception abstraite de circuits de circulation et de distribution du livre, mais une conception de transmission directe et de rapport personnel. La visite des navires prend du temps à devenir systématique: nous avons trouvé le rapport d'une visite faite à la cargaison de plusieurs navires venus de Danzig en 1575, visite provoquée par une dénonciation et effectuée lorsque celle-ci avait été déjà transférée vers les magasins du port de Lisbonne¹⁴.

La création d'un véritable réseau de commissaires dans les ports du royaume est réalisée surtout à partir de la décennie de 1580, lorsque les évêques de diocèses possédant des ports de mer sont priés par l'Inquisiteur Général de nommer des commissaires responsables pour la visite des navires (simultanément le Roi écrivait aux juges des douanes). La lettre de réponse de l'archevêque de Braga du 1^{er} août 1583 nous renseigne sur les ports visés – Vila do Conde, Esposende, Viana et Caminha, mais il se plaint de l'absence de religieux qualifiés ou de religieux de confiance. Par exemple, le prêcheur franciscain du couvent de Vila do Conde, frère de D. Martinho de Castelo Branco, avait été "exilé" dans ce lieu parce qu'il avait appuyé D. António contre Philippe II dans la guerre d'annexion de 1580. La lettre de l'évêque de Porto écrite le 14 juillet de la même année souligne l'existence d'un commissaire dans le port de la ville, mais les officiers de la douane sont accusés de négligence et de désobéissance aux instructions de l'Inquisition sur la priorité qu'ils devaient accorder à la visite des livres. L'évêque d'Angra (diocèse des Açores), dans une lettre du 15 août 1585 nomme des commissaires dans les ports relevant du diocèse, à Faial, So Miguel et Corvo. Ce n'est qu'au début de 1605 que l'évêque d'Algarve nomme des commissaires à Faro, Tavira, Lagos et Vila Nova de Portimo¹⁵.

Il s'agit, sans doute, d'une pratique exceptionnelle, où l'Inquisition a dû recourir à la hiérarchie ecclésiastique pour mettre en place une structure de contrôle dans les ports les plus éloignés des sièges de district (d'ailleurs, la même articulation de pouvoirs s'était exprimée lors de la nomination de commissaires en province). Mais les inquisiteurs se sont appropriés rapidement ce pouvoir d'investiture, comme

14 ANTT, Inquisição de Lisboa, Livro 201, fl. 285r-293v.

15 ANTT, CGSO, Livro 91, fl. 3r-v, 66r-v, 77r et 93r-v.

le suggèrent le deuxième *regimento* de visite de navires daté de 1606 et les instructions générales de 1613 et de 1640, et ils l'ont exercé pratiquement jusqu'à la fin du fonctionnement de l'institution: encore en 1760 le Conseil Général ordonnait aux inquisiteurs de Goa de réorganiser le réseau de commissaires des ports pour contrôler l'entrée de livres¹⁶.

La visite des navires est devenue une pratique tellement stable et régulière que les historiens ont profité des registres conservés dans les archives de l'Inquisition pour faire des études sur le mouvement commercial dans les ports portugais¹⁷. En effet, les derniers registres, comme celui concernant Porto entre 1774 et 1785, nous donnent une image de régularité d'exécution des tâches prévues: dans le cas cité, nous avons plus de 200 procès-verbaux par an (à raison d'un procès-verbal par navire)¹⁸. Ce qui est surprenant, c'est la quasi absence de livres saisis dans ces registres sur des centaines ou même des milliers de navires visités. Par exemple, le registre de visites de navires à Porto déjà cité ne contient pas un seul séquestre. On pourrait penser qu'il s'agit d'une époque tardive, où les capitaines de navires auraient intériorisé les règles inquisitoriales depuis longtemps établies. Mais l'étude de Maria de Fátima Reis fait la même constatation à propos du livre de visites de Viana do Castelo entre 1635 et 1651 (étude déjà citée).

Cette activité est donc routinière et on pourrait douter de son efficacité si on ne connaissait pas l'état des bibliothèques telles qu'elles nous sont parvenues au XIX^e siècle, effectivement épurées en grande partie des livres interdits. Cependant, le fait de maintenir une structure qui ne produit rien d'autre que des rapports répétés et vides de contenu est en soi un élément supplémentaire de renseignement sur la logique de fonctionnement de la machine bureaucratique inquisitoriale.

En Espagne, la situation que nous trouvons en ce qui concerne les visites de navires est un peu différente. Le début du contrôle des ports coïncide, à peu près, avec les dates portugaises – en 1553 l'Inquisiteur

¹⁶ ANTT, CGSO, Livro 103, fl. 31r-32v.

¹⁷ Virgínia Rau, *Subsídios para o estudo do movimento dos portos de Faro e Lisboa durante o século XVII*, tiré à part de *Anais da Academia Portuguesa da História*, vol. V, II série, Lisbonne, 1954; idem, *O movimento da barra do Douro durante o século XVIII: uma interpretação*, Porto, 1958; Maria de Fátima Reis, "Um livro de visitas a naus estrangeiras. Exemplo de Viana do Castelo (1635-1651)", in Maria Helena Carvalho dos Santos (org.), *Inquisição*, vol. II, Lisbonne, Universitária Editora, 1989, p. 709-742.

¹⁸ ANTT, Inquisição de Coimbra, Livro 675.

Général expédie les premières instructions sur ce sujet et en 1558 la juridiction inquisitoriale est reconnue par une cédule royale, en même temps que le Conseil prend des mesures pour mettre en place une structure permanente¹⁹. Le type de structure choisi est semblable: des commissaires nommés dans les ports de mer et aux frontières des Pyrénées. Les buts sont aussi partagés: le repérage des livres hérétiques, surtout les livres luthériens et calvinistes; la surveillance de la circulation des étrangers²⁰. Mais la façon de mettre en place la structure et l'évolution de son activité réelle présente des traits distincts.

D'abord, nous ne trouvons pas traces de recours aux évêques pour les premières nominations. L'Inquisition était depuis longtemps établie en Espagne, le réseau des familiers et des commissaires du district étaient déjà assez bien organisé, et les mécanismes d'investiture était suffisamment enracinés pour exclure l'interférence de la hiérarchie ecclésiastique. L'application des ordres du Conseil semble avoir été rapide. En effet, vers le début du XVII^e siècle nous trouvons des rapports sur la surveillance de nombreux ports de Castille par les commissaires: dans le district de Séville, Cadix, Sanlúcar et Santa Maria; dans le district de Grenade, Malaga, Motril, Salobrea, Almuecar; dans le district de Murcie, Carthagène, Alicante, Mazarron, Playa, Guardamar; dans le district de Galice, La Coruña; dans le district de Valladolid, Gijón, Avilés, Villaviciosa; dans le district des Iles Canaries, Gáldar, Santa Cruz de Tenerife, Orotura, Garachico, Palma, Tazacorte, Gomera, Hierro, Fuerte Ventura et Lanzarote (dans les derniers cas, les documents désignent seulement le nom des îles); dans le district de Logroño, Laredo, Bilbao, Portugalete, San Sebastián, Fuenterabía et Irún²¹.

Evidemment, il nous manque des données, surtout pour les ports du royaume d'Aragon. Cependant, la couverture de la côte par les réseaux des commissaires de l'Inquisition dans la Péninsule Ibérique est impressionnante, sauf pour la région de la Galice. Mais nous disposons d'autres renseignements qui nous permettent de nuancer le rapport. En effet, Jaime Contreras a relevé les plaintes des *regidores* de Bayona et de Pontevedra à l'encontre des inspections des commissaires qui nuisaient au commerce. Il reproduit une liste de 100

19 Virgilio Pinto Crespo, *op. cit.*, p. 108; Iaki Reguera, *op. cit.*, p. 139; José Pardo Tomás, *op. cit.* (appendice II, document 1).

20 Henry Charles Lea, *A History of the Inquisition of Spain*, vol. III, New York, MacMillan, 1907, p. 510-520.

21 AHN, Inq., Libro 1275, p. 11.

commissaires du district élaborée en 1611, la plupart nommés sur la côte²². Nous ne savons pas lesquels de ces commissaires faisaient des visites régulières aux navires, mais on peut être sûr qu'il y avait plusieurs ports contrôlés en Galice vers cette période. De la même façon, les informations dont nous disposons à propos du réseau des commissaires du district de Valence incluent plusieurs ports pendant les trois siècles de fonctionnement du tribunal²³, mais nous ne savons pas quels commissaires étaient chargés de visiter les navires.

L'établissement du réseau de visiteurs de navires a été accompagné par la publication de plusieurs édits de livres interdits et par l'élaboration d'instructions sur la procédure de la visite, notamment en 1568 et 1579. Le point fondamental de ces instructions était l'obligation de visiter les navires avant le débarquement de passagers ou de marchandises et même avant la visite des officiers de la douane (source de nombreux conflits avec les autorités civiles, cette obligation a été confirmée par le Roi). La visite devait commencer par l'interrogatoire du capitaine et des officiers du navire, sous serment, sur l'existence de livres et sur la présence d'hérétiques ou de personnes suspectes parmi les passagers. Ensuite le navire devait être inspecté dans le but de séquestrer des livres interdits ou de détenir des suspects²⁴.

Il faut ajouter que les commissaires, agents non salariés de l'Inquisition, ont introduit l'habitude de percevoir des droits sur leur travail d'inspection (droits imposés aux capitaines des navires, naturellement). Cette pratique a soulevé beaucoup de protestations, surtout de la part des officiers des douanes, qui se plaignaient des torts causés ainsi au commerce. Malgré la prohibition de la perception de droits par le Conseil en 1606 et par le Roi en 1626, la pratique s'est maintenue (avec les protestations correspondantes) du fait de l'impossibilité d'assurer la rémunération des visiteurs par les tribunaux de district²⁵.

La rigueur des visites de navires s'est quelque peu allégée vers le tournant du siècle: en 1597, le Conseil décide de ne pas inspecter la foi et la religion des passagers venus d'Allemagne et en 1604, à la

22 Jaime Contreras, *El Santo Oficio de la Inquisición de Galicia (poder, sociedad y cultura)*, Madrid, Akal, 1982, p. 152 et 169-171.

23 Stephen Haliczer, *Inquisition and Society in the Kingdom of Valencia, 1530-1609*, Berkeley, University of California Press, p. 204.

24 AHN, Inq., Libro 1229, fl. 53r-54r.

25 AHN, Inq., Libro 1280, fl. 214v. Voir, à propos du développement de ce problème, Henry Charles Lea, *ibidem*.

suite du traité avec l'Angleterre, la même attitude est prescrite par rapport aux Anglais²⁶. Mais derrière ces normes, il faut vérifier l'action réelle d'inspection des navires. En effet, tous les auteurs qui ont analysé cette pratique dans le cadre des tribunaux de district en constatent le déclin dès le milieu du XVII^e siècle. Les abus, notamment la contrebande faite par les visiteurs du Saint Office et les droits illégitimement extorqués, vont de pair avec l'exécution routinière de l'inspection et même son abandon progressif: Jaime Contreras signale que la Galice était virtuellement dépourvue de surveillance inquisitoriale dans les ports dès la deuxième moitié du XVII^e siècle²⁷. Les informations recueillies par Henry Charles Lea, quoique plus fragmentaires mais concernant toute la période de fonctionnement du tribunal, confirme le déclin à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle dans d'autres districts, compte tenu des nuances régionales. Lea analyse une enquête ordonnée par le *Consejo de la Suprema* en 1816 dans le but de rétablir les visites de navires, où les réponses ont signalé la possibilité de reprendre la pratique dans les ports de la côte nord, où la tradition s'était maintenue jusqu'à un certain point, situation qui contrastait avec les ports de la côte sud, où la pratique aurait été abandonnée depuis longtemps²⁸.

L'efficacité de tous ces mécanismes de contrôle est très difficile à déterminer avec rigueur. Jaime Contreras signale les plaintes des inquisiteurs non seulement sur la contrebande de livres interdits, mais aussi sur leur conservation jusque dans les grandes bibliothèques de couvents qu'il faudrait expurger. On peut accepter la véracité, au moins partielle, de ces plaintes officielles, obligatoires pour qui veut justifier et renforcer un service important pour la représentation du tribunal dans les périphéries. Marcelin Defourneaux, à son tour, signale la censure limitée des oeuvres littéraires du Siècle d'Or et même des livres étrangers, à l'exception des textes de théologie. Dans cette perspective, la censure espagnole aurait été moins rigoureuse que la censure romaine, compte tenu du faible réseau de recueil d'informations et du déclin des structures de classification, incapables de gérer le nombre croissant de publications dans toute l'Europe. Malgré l'exigence de présentation d'inventaires annuels faite aux libraires depuis 1612 et l'appel à la dénonciation de livres suspects dans les édits de la

26 AHN, Inq., Libro 1229, fl. 158v.

27 Jaime Contreras, *op. cit.*, p. 155.

28 Henry Charles Lea, *op. cit.*, vol. III, p. 520.

foi, la réalité serait caractérisée par la perméabilité du système de contrôle dans les ports, les frontières et les librairies, par la contrebande régulière, la circulation et la lecture des livres interdits. Au milieu du XVIII^e siècle le tournant de la censure espagnole des livres religieux s'agissant des oeuvres philosophiques et littéraires d'origine française s'inscrirait, selon Defourneaux, dans le cadre de la débâcle de tout le système de contrôle²⁹.

Antonio Marquez soulève le problème de la périodisation de la censure, considérant que l'inefficacité signalée par Defourneaux n'est pas vraie pour le XVI^e siècle. Il indique plusieurs cas de disparition complète d'éditions mises à l'index en 1559 et en 1583, soulignant l'efficacité de ces index dans la longue durée, puisque des livres n'ont pas été réimprimés pendant plus de 200 ans³⁰. Cette opinion est partagée par José Pardo Tomás, qui a fait une étude très solide à propos de l'impact de la censure inquisitoriale sur la production et la circulation de livres scientifiques aux XVI^e et XVII^e siècles. Cette fois-ci les index sont exploités dans le détail et le champ de l'enquête s'élargit aux inventaires de livres confisqués lors des visites de navires, de librairies et de bibliothèques entre 1592 et 1682. Tout d'un coup nous passons des débats "impressionnistes" sur le rôle de la censure à une vision rigoureuse, où les données sont quantifiées: 461 auteurs scientifiques (349 de la première classe et 112 de la deuxième) inclus dans les index de 1559 à 1707; 759 oeuvres scientifiques citées (expurgées ou interdites); un total de 204 titres scientifiques confisqués lors des visites. Mais ce n'est pas tout: l'auteur analyse aussi les mémoires envoyés par dix tribunaux de district au *Consejo de la Suprema* en 1634 avec la liste des livres confisqués en dépôt, où sont dénombrés 3021 livres, dont 356 scientifiques, la plupart ne figurant pas dans les index.

Cette donnée surprenante permet de voir comment la pratique de la censure à cette époque débordait le cadre défini par les catalogues de livres interdits. En outre, Pardo Tomás a fait une vérification systématique des fonds de trois grandes bibliothèques à propos d'un ensemble d'oeuvres choisies qui avaient été incluses dans les index afin d'être expurgées. Il a constaté la concrétisation de la censure pour la grande majorité des oeuvres, surtout de celles incluses dans les

29 Marcelin Defourneaux, *L'Inquisition espagnole et les livres français du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1963.

30 Antonio Marquez, *Literatura e Inquisición en España, 1478-1834*, Madrid, Taurus, 1980.

premiers index. Bref, il a démontré l'efficacité du système de contrôle des livres jusqu'au milieu du XVII^e siècle, soulignant les dégâts irréversibles, puisqu'il s'agit justement de la période de gestation de la révolution scientifique européenne. Enfin, Pardo Tomás propose la périodisation suivante du système de censure en Espagne: a) 1559-1584, période de développement (enracinement des mécanismes de contrôle des ports, des librairies et des bibliothèques); b) 1584-1612, apogée (systématisation des normes, institutionnalisation des mécanismes de contrôle, collaboration avec les entités publiques et privées); c) 1612-1640, maturation et crise (maximum degré de développement, croissance démesurée des index, profusion des édits, généralisation des visites de librairies); d) 1640-1707, décadence (paralysie progressive des mécanismes de censure, bureaucratisation des visites de navires, déclin du contrôle des librairies et des bibliothèques)³¹.

Le succès du travail d'exclusion accompli par la censure inquisitoriale espagnole semble suffisamment prouvé pour le XVI^e et la première moitié du XVII^e siècle. Evidemment, cette exclusion ne pouvait pas être intégrale, et nous connaissons assez bien, surtout pour le cas portugais, l'importance de la circulation des oeuvres manuscrites, mais le problème n'est pas de savoir combien de livres ont percé les barrières inquisitoriales, combien de livres ont été gardés ni combien de personnes les ont lus. Le problème est que ces livres ne trouvaient pas de conditions pour être "productifs". Ils pouvaient être compris et assimilés individuellement, mais ils ne pouvaient pas être incorporés dans les conversations quotidiennes, ils ne pouvaient pas être cités et intégrés par les nouveaux textes, bref, ils ne pouvaient pas servir de référence explicite et ils ne pouvaient pas avoir un rôle effectif dans les mouvements d'opinion des élites lettrées. L'opinion de Pinto Crespo, selon laquelle l'efficacité de la censure doit être évaluée non seulement par les exclusions mais surtout par le conditionnement de la production intellectuelle, obtenu par le travail de légitimation des titres autorisés, est tout à fait pertinente. Il faut donc évaluer l'efficacité des mécanismes de censure non pas du point de vue d'un contrôle absolu, toujours irréalisable, mais du point de vue comparé, selon les continuités et les discontinuités dans le dialogue productif avec le mouvement d'idées européen.

31 José Pardo Tomás, *op. cit.*

En revanche le réseau inquisitorial de contrôle de l'importation, de la production et de la circulation de livres dans les Etats italiens n'est pas très bien connu. Nous devons rappeler le rôle des inquisiteurs et des vicaires de l'Inquisition romaine dans la publication des édits de livres interdits élaborés par la Congrégation de l'Index. Ces agents surveillaient régulièrement les librairies et les douanes des ports de mer, surtout dans les Etats Pontificaux. Ils appelaient les libraires et les imprimeurs au siège du tribunal pour leur imposer des mesures de contrôle, et ils intervenaient dans la censure préventive des ouvrages imprimés dans la plupart des Etats. Cependant, il est rarement fait allusion à la pratique de visiter les librairies même dans la correspondance, et la visite des navires n'est jamais signalée.

L'intervention inquisitoriale en Italie dans le domaine du livre est moins visible et plus subtile que l'intervention espagnole ou portugaise mais elle n'est peut-être pas moins efficace. D'abord, le recueil d'informations sur les livres imprimés dans les territoires protestants est mieux organisé. La Congrégation de l'Index avait des agents à la foire semestrielle de Francfort, par exemple, qui recueillaient les catalogues de publications et proposaient immédiatement les interdits d'importation ou de réimpression³². L'information sur les dernières éditions était recueillie d'une façon systématique tant en Allemagne qu'aux Pays Bas. La réponse, malgré les délais inévitables, était beaucoup plus rapide qu'en Espagne. La Congrégation de l'Index avait donc un rôle central dans le repérage des ouvrages déviants et dans la diffusion des ordres de censure (même pour les royaumes ibériques).

La machine bureaucratique est moins lourde, puisque nous ne trouvons pas trace de commissaires régulièrement chargés de visiter les librairies ou de visiter les douanes. Mais il faut s'attendre à d'autres recherches. En effet, le cas le mieux connu est, paradoxalement, celui de Venise, qui a toujours été une anomalie dans le cadre des Etats italiens³³. L'Inquisition avait été autorisée par le Conseil des Dix à intervenir dans la censure préventive: en 1562 et en 1569 le tribunal voit reconnue sa juridiction sur le contrôle de livres arrivés à la douane en provenance de l'étranger. Paul Grendler signale l'action des inspecteurs du tribunal auprès de la douane en 1570. En même temps, la

32 Antonio Rotondò, "La censura ecclesiastica e la cultura", in Ruggiero Romano et Corrado Vivanti (ed.), *Storia d'Italia, vol. V, I documenti*, Turin, Einaudi, 1973, p. 1399-1492.

33 Paul F. Grendler, *The Roman Inquisition and the Venetian Press, 1540-1605*, Princeton, Princeton University Press, 1977.

République a permis la visite des librairies par le tribunal, qui désigne 50 inspecteurs parmi les religieux des couvents pour une action-surprise en juillet/août. Les résultats de cette visite sont étonnants: 28 libraires ont subi des procès qui ont duré plus d'un an; dans le seul cas du libraire Vincenzo Valgrisi ont été séquestrés 1150 livres interdits.

Ces données contrastent avec les données de livres confisqués en Espagne et au Portugal, où les livres interdits trouvés se comptaient par dizaines, ou au maximum centaines d'exemplaires. Evidemment, le volume de commerce du livre à Venise était complètement différent: vers la fin du XVI^e siècle on comptait 493 imprimeurs et libraires dans la ville, contre un maximum de 1200 dans toute la Péninsule italique. D'ailleurs, c'est justement le déclin du commerce du livre dans la République, lié à la capacité de résistance du groupe social des libraires/imprimeurs et le changement de la conjoncture politique de la fin de siècle (avec la montée du courant "juridictionnaliste") qui a renversé la politique permissive de la République par rapport aux pratiques de la censure inquisitoriale.

D'abord, la République s'oppose en 1596 aux privilèges d'impression accordés par le Pape qui favorisaient les éditeurs romains contre les éditeurs vénitiens. Le concordat sur la censure de livres établi la même année limitait l'action des inquisiteurs et l'*interdetto* papal contre la République de 1606-1607 a produit une véritable rupture des pratiques de contrôle inquisitorial sur les livres qui ne furent jamais reconstituées après. En effet, sous l'*interdetto*, les imprimeurs et les libraires ont pu publier et vendre les livres interdits, la surveillance inquisitoriale des libraires s'est interrompue par ordre du gouvernement, aussi bien que le contrôle des douanes. La juridiction inquisitoriale sur la censure des livres a été même exclue des formulaires d'édits généraux approuvés par les *Tre Savi* laïcs contre l'hérésie qui surveillaient l'activité du tribunal. Il s'agit là d'un changement radical qui n'a rien de commun avec l'évolution de la censure dans les autres Etats italiens.

Mais nous sommes toujours sur le plan des hypothèses: les études sur les pratiques de censure sont presque inexistantes sauf pour le cas de Venise et pour le cas de Naples (aussi d'une grande richesse, avec des inventaires de livres confisqués par l'Inquisition) – les autres cas, comme celui de Florence, sont connus d'une façon ponctuelle³⁴. Et il

34 Pasquale Lopez, *Inquisizione, stampa e censura nel Regno di Napoli tra Cinquecento e Seicento*, Naples, 1974; A. Panella, "La censura nella stampa e

faut ajouter que les études citées choisissent les épisodes concrets de censure de livres, laissant dans l'ombre, généralement, les aspects d'organisation de la censure sur le terrain. Bref, il nous manque des études approfondies pour construire une vision globale. Ainsi, on peut douter soit de la thèse "optimiste" de Paul Grendler sur l'inefficacité de la censure et la persistante liaison de la culture italienne à la culture européenne (les fondements de cette thèse semblent fragiles³⁵), soit de la thèse "pessimiste" d'Antonio Rotondò, qui souligne la coupure de la culture écrite italienne par rapport à la culture européenne (perspective apparemment plus solide mais qu'il faut vérifier).

L'étude exemplaire de Silvana Seidel Menchi sur la réception des idées d'Erasmus en Italie entre 1520 et 1580 représente un pas très important vers une analyse rigoureuse et approfondie du problème de la censure en Italie. A partir de son enquête sur l'efficacité de la mise à l'index des oeuvres d'Erasmus, Silvana Seidel Menchi a pu constater l'absence de nouvelles éditions depuis 1554-1555 (avec une seule exception à Lucques en 1568) jusqu'à la deuxième moitié du XVIII^e siècle. En outre, elle a trouvé d'autres inventaires de livres confisqués aux libraires: sur un total de vingt inventaires entre 1555 et 1587 (13 à Venise, 4 à Naples, les autres à Sienne, Udine et Padoue), Seidel Menchi a dénombré 3425 volumes confisqués, entre lesquels 604 oeuvres écrites par Erasmus ou commentées par lui. L'auteur signale l'érosion de la présence des textes d'Erasmus dans les bibliothèques vénitiennes, soulignant leur quasi disparition dans les autres Etats italiens. Une thèse frontalement opposée à celle de Paul Grendler, documents à l'appui, élargie d'ailleurs à d'autres auteurs inclus dans les index du milieu du XVI^e siècle, fait le constat de l'interruption du processus d'osmose entre la culture européenne et la culture italienne, dont les effets se prolongeront pendant deux siècles³⁶.

Il est difficile d'établir une vision d'ensemble dans un domaine très discuté mais effectivement peu étudié. Notre point de vue est qu'il faut absolument dépasser les analyses limitées aux index de livres interdits

una questione giurisdizionale tra Stato e Chiesa a Firenze", *Archivio Storico Italiano*, V série, XLIII, 1909.

35 Voir le compte-rendu critique de Gaetano Cozzi in *Journal of Modern History*, 51, 1979, p. 90-97 et l'important article de Andrea Del Col, "Il controllo della stampa a Venezia e i processi di Antonio Brucioli, 1548-1559", *Critica Storica*, 17, 1980, p. 457-510. Voir aussi la polémique entre ce dernier auteur et Paul Grendler in *Sixteenth Century Journal*, 20, 1, 1989, p. 152-153, et 2, 1989, p. 479-480.

36 Silvana Seidel Menchi, *Erasmus in Italia, 1520-1580*, Turin, Boringhieri, 1987.

pour observer sur le terrain les actions de contrôle mises en place. Un premier constat: l'énorme réseau d'agents organisé par les Inquisitions hispaniques qui contraste avec les moyens plus faibles de contrôle des livres mobilisés par l'Inquisition romaine. Ce fait ne peut pas nous tromper sur l'efficacité des actions respectives de censure: l'Inquisition romaine articulait son activité quotidienne, dans ce domaine, avec la Congrégation de l'Index, qui assurait un recueil d'informations précis et une réponse aux nouvelles productions comparativement beaucoup plus rapide. Il faut ajouter que les moyens utilisés par les Inquisitions hispaniques doivent être replacés dans le contexte d'une culture organisationnelle beaucoup plus poussée, où la création de réseaux d'agents développe une logique d'appareil spécifique, qui explique le maintien de pratiques peu à peu dépouillées de leur sens original (les visites de navires notamment). Deuxième constat: l'efficacité du contrôle des livres dans le monde hispanique pendant le XVI^e et la première moitié du XVII^e siècle. Pour les cas italiens il faut attendre des études plus précises pour suivre les nuances régionales et locales, mais l'état actuel des recherches permet d'observer une efficacité de la censure pendant la même période. Pour conclure, il faut souligner que le problème de l'efficacité de l'action inquisitoriale de contrôle des livres, même nuancé dans le temps et dans l'espace, ne peut pas être résolu par l'analyse des catalogues d'éditions ou des inventaires de livres existants dans les bibliothèques de l'époque. Le problème de la censure est toujours le problème du conditionnement de la production intellectuelle "légitime" et, surtout, le problème de la coupure géographique qui s'entrepasse entre les différents mouvements d'idées. En un mot, les livres interdits pouvaient circuler clandestinement, imprimés ou manuscrits, ils pouvaient être connus et même discutés dans des cercles restreints, mais ils ne pouvaient pas avoir un rôle productif dans les discussions élargies et dans les nouveaux textes soumis à la censure. Bref, les livres interdits pouvaient être lus de façon marginale, mais ils ne pouvaient pas être incorporés dans le mouvement des idées.

Abstract

The control exercised by the various Inquisitions (Spain, Portugal, Italian Peninsula) over the circulation of books, through inspections of printshops and bookshops, and visits to libraries and ships entering the ports, was one of the most powerful means employed by the *Catholic Counter-Reformation* to set up the barriers to heresy.

The article analyses the various procedures set up by the Inquisitions, their chronology and their real effectiveness. It would seem that the closure of the ports and the impact of inquisitorial censorship had their maximum efficiency at the end of the 16th century and in the early 17th century. The practice of censorship in fact bears on the essential problem of the constraints burdening an intellectual output regarded as 'legitimate'.

Culture et parcours de formation des militants du parti communiste italien entre oralité et écriture

MAURO BOARELLI

Fu di nuovo Wang Fu a consegnare per primo. Presi il tema, cominciai a leggere attentamente e trasalii. Sul foglio c'era scritto:

Mio padre

Mio padre è l'uomo più forte del mondo. Nella nostra brigata nessuno regge il confronto con lui quando si devono trasportare i sacchi. Mio padre è anche l'uomo che mangia di più al mondo. Mia madre gli dà da mangiare tutto il cibo che abbiamo finché è sazio. Questo è molto giusto, perchè mio padre deve lavorare per mantenere tutta la famiglia. Mio padre però dice: "Io non sono forte come Wang Fu, perchè lui sta imparando a leggere e a scrivere". Mio padre non può parlare, ma io capisco quello che vuole dire. Nella brigata c'è gente che lo maltratta, io me ne rendo conto. Per questo voglio studiare, per poter parlare per lui.

Acheng, Il re dei bambini.

1. Dans le second après-guerre les militants du Parti communiste italien ont été appelés en diverses occasions à écrire leur propre autobiographie¹. Ce matériel, avec les sources orales, représente pour

¹ A l'Institut Gramsci de Bologne sont conservées 867 autobiographies, dactylographiées ou manuscrites, écrites dans la période 1946-1956, généralement pendant les cours de l'École du Parti communiste de cette ville, qui était – à l'époque – une école à caractère national. Le fonds d'archives est actuellement en phase de réorganisation. Je me suis occupé ailleurs de la structure de ces récits autobiographiques, avançant quelques hypothèses au sujet de leurs fonctions: cf. *Il mondo nuovo. Autobiografie di comunisti bolognesi, 1946-1956*, in *Italia contemporanea*, 182, 1991, pp. 51-66. Je renvoie à cet arti-

l'historien une source précieuse, pour diverses raisons. En premier lieu il nous permet d'étudier les temps et les modes du *choix*, de l'*apprentissage* et de la *pratique* de la politique. De quelle manière les communistes sont-ils devenus tels, et pour quelles raisons? Quelles étaient leurs perceptions du conflit social dans la période qui va de la conclusion de la seconde guerre mondiale à la fin des années cinquante, c'est-à-dire dans la période des conflits les plus aigus dans la société italienne? Et quel a été le degré "d'autonomie" des militants dans la pratique de la lutte? Il s'agit de questions qui représentent le coeur d'une recherche historique encore toute à réaliser. L'action des partis politiques dans la société italienne contemporaine, en effet, est restée l'objet d'une conception attentive de manière quasi exclusive à la formation et aux stratégies des groupes dirigeants, impuissante à observer *tous* les sujets et à en étudier également l'action en dehors du contexte restreint du parti, dans le rapport qu'entretient celui-ci avec le reste de la société².

Ces questions doivent prévoir une multiplicité de réponses, aussi multiples que le sont les parcours individuels des militants. Les sources autobiographiques, écrites et orales, portent notre regard sur l'expérience subjective et sur les entrecroisements entre cultures

cle pour une description plus étendue du matériel documentaire. L'origine et la fonction de la pratique autobiographique est une question essentielle de ma recherche. Même si dans cet article cet aspect n'est pas approfondi, je crois important de souligner l'importance d'une analyse plus détaillée – que je suis en train d'effectuer – dans cette direction.

- 2 La production historiographique sur le PCI devrait être elle-même l'objet d'une enquête approfondie. Il s'agit de comprendre de quelle façon les historiens liés à la tradition du mouvement ouvrier ont construit une représentation de cette tradition dont la perspective *d'en haut* reflète, substantiellement, la vision que les groupes dirigeants ont – et veulent donner – d'eux-mêmes. Cette observation n'implique en aucune façon une quelconque référence à la catégorie d'*historiographie officielle*. J'entends au contraire souligner un autre problème, beaucoup plus intéressant et complexe: celui de la proximité entre les cultures et les visions du monde de ceux qui ont dirigé l'action politique dans les dernières décennies et celles de ceux qui ont été jusqu'à présent chargés de l'analyser dans une perspective historique. Cette considération prend une valeur encore plus grande si nous faisons référence à l'état des études sur le PCI en Emilie-Romagne, qui représente – comme nous le verrons plus avant – le territoire que j'analyse. Ici se réalise, en effet, un entrecroisement particulièrement étroit entre pouvoir politique et institutions préposées à la recherche.

L'unique reconstruction complète à caractère scientifique de l'histoire du PCI est, aujourd'hui encore, celle de P. Spriano, *Storia del Partito comunista italiano*, Turin, Einaudi, 1967-1975, 5 vol..

différentes, elles nous imposent de ne pas recourir aux généralisations faciles. Il faut cependant tenir compte de ce que l'apprentissage n'est pas conçu comme une pratique passive, et que l'action politique ne doit pas être confondue avec un comportement de simple exécution: les deux aspects représentent des actes créateurs dans lesquels les nouvelles formes de connaissance du monde découlant du contact avec le parti se rencontrent avec des représentations préexistantes, avec des expériences personnelles et collectives, avec les cultures d'origine. Les modes dans lesquels la ligne politique se traduit en pratique quotidienne ne sont pas gouvernés par un mouvement unidirectionnel qui a son origine chez les dirigeants pour arriver de manière linéaire aux militants. Ceux-ci se servent de leur patrimoine culturel – qui est déjà le produit d'une contamination – comme d'un code pour comprendre et réélaborer l'expérience du fascisme et, successivement, celle de l'opposition clandestine, de la Résistance, de la recherche – à travers le conflit – d'un nouvel ordre politique et social. Les cultures des militants de base constituent le *filtre* à travers lequel la ligne politique est perçue et appliquée, souvent avec un écart par rapport aux objectifs réels des dirigeants, propre à déterminer des modifications et des ajustements dans les stratégies de ces derniers³.

Cette recherche veut précisément contribuer à dépasser la vision unilatérale et irréaliste d'un pouvoir externe (le parti communiste, dans ce cas), qui planifie ses objectifs dans une sphère séparée (celle des dirigeants) et qui est toujours en mesure de les réaliser, en tant qu'ils sont porteurs d'une rationalité propre. Ces processus sont rendus à leur configuration réelle, celle d'une circulation entre cultures, qui comprend des contaminations et des conflits. Les visions du monde des militants communistes et celles des dirigeants ne se juxtaposent pas parfaitement. Et l'histoire de l'apprentissage

³ Une recherche récente qui focalise l'attention sur les cultures des militants est celle, très complexe et originale, de M. Bertolotti, *Carnevale di massa 1950*, Turin, Einaudi, 1991. Il s'agit d'un livre qui constitue un point de référence stimulant pour quiconque veut s'occuper de l'histoire des *militants de base*. Ce dernier concept définit provisoirement mon champ de recherche. Il ne s'agit pas d'aller à la recherche d'un militant de base "pur" qui n'existe pas, mais de porter l'attention sur ces sujets qui ont participé seulement de manière occasionnelle, et de toute façon toujours à un niveau local, aux processus décisionnels. Naturellement il s'agit d'un concept qui contient une échelle plutôt large de conditions individuelles. Cette formulation a donné le titre à une étude pionnière sur ces sujets: D. Montaldi, *Militanti politici di base*, Turin, Einaudi, 1971.

et de la pratique des classes subalternes est écrite autant dans ces coïncidences que dans les écarts.

C'est précisément ici que se situe la seconde raison pour juger essentielle la prise en compte des autoreprésentations dans la recherche historique. Elles nous fournissent un point de vue qu'aucune autre source ne pourrait nous donner, une clef de lecture pour lire ces écarts, pour comprendre les motifs et les formes de la réélaboration.

2. Les autoreprésentations dont je m'occupe poussent la recherche dans une double direction. Il s'agit en effet de saisir la spécificité de chacune d'elles, en vérifiant si leur assise reposant tantôt sur une forme écrite, tantôt sur une forme orale de communication modifie la structure et les contenus de la narration et selon quelles modalités. Et il s'agit aussi d'étudier comment, dans la maturation du choix politique, les militants se sont appropriés des instruments de connaissance liés à l'oralité et à l'écriture⁴.

Dans cet article, je m'occuperai principalement du second aspect, recourant en particulier aux autobiographies écrites, quand bien même j'aurai occasionnellement recours à des passages extraits de sources orales. En outre, les récits autobiographiques sont utilisés ici surtout comme des exemples de parcours, à partir desquels on peut analyser certains des principaux lieux et moments de la formation. Les thèmes fondamentaux des autoreprésentations et de la mémoire, à savoir ceux qui sont liés à une attentive lecture critique et interprétative des textes, n'ont pas leur place dans l'économie du présent article tout en en constituant une base essentielle. Il est par conséquent nécessaire de rappeler quelques points importants.

Les historiens qui se sont occupés de sources orales nous ont enseigné, ces dernières années, à utiliser les formes du récit autobiographique, non seulement pour les informations qu'elles peuvent fournir à propos d'aspects normalement laissés en marge de la recherche historique (ceux relatifs à la vie quotidienne par exemple), mais aussi pour comprendre l'élaboration de l'identité subjective. Dans ce sens une attention particulière est prêtée aux mécanismes d'élaboration et de transmission de la mémoire, conçue comme

⁴ Les autoreprésentations, orales et écrites, ne constituent pas l'unique source de la recherche. Elles seront entrecroisées avec des sources d'archives "traditionnelles", en une approche interdisciplinaire.

“acte narratif d'un individu dans un contexte social”, à l'intérieur duquel “se souvenir est une activité visant à créer, avec les autres, des espaces communs d'interprétation et de compréhension du monde”⁵. Création, donc, et non pas fixité: le souvenir change parce que changent les sujets avec lesquels ces espaces communs peuvent être réalisés, de la même façon que changent les milieux sociaux qui servent de contexte à l'acte créateur.

Dans la recherche en cours, la confrontation entre les deux modalités narratives sera un des éléments centraux: l'objectif est de découvrir comment la mémoire se modifie au cours du mouvement incessant de “réélaboration et de transmission des valeurs du passé par le présent”, et de saisir les permanences, les cristallisations du souvenir⁶.

Essayons d'établir les différences essentielles entre les deux modalités, pour mieux saisir les spécificités de chacune.

Avant toute chose, l'autobiographie écrite n'est pas seulement un témoignage sur le propre passé d'un individu, mais elle est elle-même une pratique politique, instrument de cohésion entre militants et parti, fondement d'un pacte de légitimation réciproque⁷. Et l'origine de la pratique autobiographique est partie essentielle de la seconde différence, celle qui existe entre les modalités expressives. Il s'agit d'explorer les modes divers dans lesquels l'autoreprésentation se structure à travers l'écriture et le récit oral, en tenant compte de la motivation qui pousse, dans le premier cas, à prendre la plume en main. La troisième différence réside dans les niveaux de mémoire. Dans les biographies écrites la mémoire est:

- a) assez proche des événements narrés;
- b) activée en présence d'une fréquentation encore intense de milieux sociaux dans lesquels ces événements sont arrivés, c'est-à-dire de réseaux de relations fondamentalement intacts⁸;

⁵ Traduction de: L. Passerini, *Per una critica storica dell'oralità*, in Idem, *Storia e soggettività. Le fonti orali, la memoria*, Florence, La Nuova Italia, 1988, p. 107 et p. 106.

⁶ Cf. *Ibid.*

⁷ Cf. M. Boarelli, *op. cit.*, p. 54. La définition de *pacte* est réélaborée à partir de l'étude de P. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975. Cette clef de lecture n'exclut pourtant pas que la pratique autobiographique des militants communistes soit aussi le fruit d'un conflit avec la discipline du parti, dont elle constitue un aspect.

⁸ Le concept de *réseaux de relations* est une dérivation anthropologique. Pour un usage intéressant dans une perspective historique voir les réflexions de G.

- c) sollicitée par le parti;
- d) activée pour une forme de savoir privé.

La mémoire des sources orales est, au contraire:

- a) basée sur un écart temporel par rapport aux événements narrés. Dans cet écart peuvent être dépistées des césures profondes au sein de l'identité subjective. A côté d'événements qui ont contribué à la structurer, d'autres l'ont mise à rude épreuve: on pense aux événements de 1956, mais aussi à ceux récents, nationaux et internationaux, qui ont dramatiquement mis en question la notion même de communisme;
- b) sollicitée par le chercheur, et donc fondée sur une forme différente d'interaction;
- c) activée pour une forme de savoir public.

3. Les considérations développées jusqu'ici ont un caractère général. Toutefois le territoire de la recherche est constitué par la ville de Bologne et par sa province. Je propose une réflexion en quatre points pour justifier ce choix:

- a) Bologne et l'Emilie-Romagne représentent depuis toujours le *modèle* du mouvement communiste en Italie, pour sa force d'organisation et son poids électoral, pour son enracinement dans la société par le biais d'un tissu associatif et coopératif dense, et pour son imbrication dans l'administration des pouvoirs locaux. Toutefois, la carence de l'historiographie soulignée précédemment se fait, en ce cas, encore plus marquée. En définitive, il s'agit d'une réalité absolument vierge vis-à-vis des approches proposées ici.
- b) La ville de Bologne et le territoire limitrophe ont connu une industrialisation tardive, fondée sur un nombre restreint d'installations d'importance et sur un vaste tissu de petites et moyennes industries. Ce développement historique offre la possibilité d'étudier le mouvement communiste en dehors du cadre traditionnel du mouvement ouvrier et de la grande entreprise. A travers la reconstruction des réseaux de relations qui maintiennent vivace le rapport entre ville et campagne, pourront être saisies la circulation et la

Pomata, *La storia delle donne: una questione di confine*, in *Il mondo contemporaneo*, vol. 10, *Gli strumenti della ricerca*, a cura di G. De Luna, P. Ortoléva, M. Revelli, N. Tranfaglia, tome 2/II, Florence, La Nuova Italia, 1983, p. 1449.

contamination entre deux cultures marquées par une forte contiguïté.

c) Les limites géographiques sont suggérées par la configuration des structures du parti communiste, qui coïncident à leur tour avec les structures administratives de l'Italie républicaine. Mais pour une recherche qui se propose de découvrir les liens entre la formation et la pratique politique des militants de base d'un côté, et les cultures d'origine de l'autre, ces limites sont tout à fait arbitraires. Elles constituent un point de référence nécessaire, mais seront redéfinies chaque fois que les sources et les problèmes posés suggéreront de se référer à des espaces plus vastes⁹.

d) L'approche de la recherche peut être définie comme *microhistorique*, dans le sens que des questions générales sont posées à un objet relativement limité. De cette manière l'objectif d'une recherche en profondeur peut être atteint. Dans le même temps, cette approche garantit, à mon avis, un rapport correct entre histoire nationale et histoire locale: si la première doit représenter le point de référence d'une nécessaire contextualisation, la seconde ne doit pas être réduite à une simple exemplification du "général", à une miniaturisation de faits et de sujets qui tirent leur pertinence de leur extension à un niveau plus vaste. Ce rapport se précise à travers l'usage des sources et le choix des questions à leur poser, questions qui présupposent une comparaison et qui modifient le type de *questionnaire* auquel ont été soumis jusque-là les thèmes liés à l'histoire nationale, et avec lui la hiérarchie des valeurs imposant une nouvelle manière de regarder le rapport centre/périphérie¹⁰.

⁹ La même observation est faite pour ce qui concerne l'espace chronologique de la recherche. La période considérée est celle qui est comprise entre la seconde moitié des années trente et l'année 1956. Le point de départ se justifie par l'intention d'étudier la génération des militants qui participe à la réalisation du *parti nouveau* de Togliatti. Puisqu'il s'agit de déterminer des parcours individuels, il est toutefois impossible de proposer une date initiale précise et identique pour tous.

L'année 1956 représente alors un choix en un certain sens *arbitraire*. Néanmoins cette date est d'une certaine manière symbolique: les événements de Hongrie, le rapport Khrouchtchev sur les crimes staliniens, avec leur portée traumatique pour le monde communiste, constituent une césure dans la formation de l'identité. Mais vingt années ou à peine plus ne sont pas suffisantes pour recueillir les éléments plus durables et profonds de la culture des militants. Certains thèmes de la recherche imposeront donc un point de vue diachronique.

¹⁰ Pour ce qui est exposé dans cette partie du paragraphe, voir C. Ginzburg, *Intorno a storia locale e microstoria*, in P. Bertolucci, R. Pensato, *La memo-*

4. Comme il ressort clairement de ce long préliminaire, l'article a un caractère de *work-in-progress*. Il constitue une phase d'une recherche en cours et, comme tel, il n'a pas pour objectif de proposer des conclusions, mais de formuler des problèmes et des hypothèses de travail. En particulier, j'entends aborder le sujet d'un point de vue spécifique, nécessairement partiel, celui du rapport entre oralité et écriture. Essayons de voir de quelle manière cette approche peut être utile à la compréhension des parcours de formation des militants communistes.

Dans une étude bien connue, Walter Ong a proposé une distinction entre oralité primaire, propre des cultures qui ne connaissent pas l'écriture, et oralité secondaire (ou de retour). Celle-ci n'existe et ne fonctionne qu'en rapport à l'écriture, et en constitue – en même temps – une supposition fondamentale¹¹.

La thèse fondamentale de Ong est que l'écriture représente une technologie, et comme telle entraîne des transformations profondes des structures mentales¹². En particulier, l'écriture fonde la pensée analytique:

All thought, including that in primary oral cultures, is to some degree analytic: it breaks its materials into various components. But abstractly sequential, classificatory, explanatory examination of phenomena or of stated truths is impossible without writing and reading¹³.

Ce qui est défini ici par Ong est un processus de longue durée, non linéaire, parcouru de résistances et d'éléments de médiation entre ancien et nouvel ordre mental. A l'oralité première est reconnu un *status*, une spécificité niée ou cachée jusqu'encore récemment par les études linguistiques attentives exclusivement au texte écrit, et entre les deux modalités d'expression est établie une connexion forte qui caractérise soit le processus séculaire de transition, soit leur rapport dans le cadre des cultures contemporaines. A l'intérieur de ces derniers, aucune expérience de connaissance et de communication n'est purement orale, parce que leur existence même est liée à une société *restructurée* par le pouvoir de l'écriture. Cependant ce lien n'a pas toujours la même intensité. L'écriture

ria lunga. Le raccolte di storia locale dall'erudizione alla documentazione, Milan, Editrice Bibliografica, 1985.

11 Cf. W. J. Ong, *Orality and literacy. The technologizing of the world*, London-New York, Methuen, 1982, en particulier pp. 5, 8, 19-21.

12 Cf. *Ibid.*, en particulier p. 78 et suiv.

13 Cf. *Ibid.*, pp. 8-9.

n'est en effet pas disponible pour tous de la même façon. L'institution scolaire en différencie la possession, perpétuant des divisions sociales, garantissant aux classes supérieures une puissante forme de contrôle sur les classes subalternes. L'apprentissage de la lecture et de l'écriture se passe – aujourd'hui encore – de façon déséquilibrée, et seule la première compétence devient pratique quotidienne¹⁴. Pour les groupes ou individus qui n'ont eu avec l'écriture qu'un rapport occasionnel, cette intériorisation personnelle, sans laquelle le processus de restructuration de la pensée ne peut avoir lieu, ne se vérifie donc pas, sinon de manière partielle¹⁵.

Adopter le binôme oralité/écriture comme une des clefs de lecture dans la recherche sur les militants communistes signifie porter l'étude à un niveau de microanalyse, en partant de sources qui parlent d'attitudes individuelles et qui permettent par conséquent de comprendre comment agissent dans le concret ces processus de reproduction du pouvoir, même à l'intérieur du Parti communiste, et de saisir les stratégies adoptées par les individus dans l'usage des niveaux d'alphabétisation nécessairement limités qui sont à leur disposition.

Plus spécifiquement, se vérifie ici l'hypothèse de l'écriture en tant que force créatrice d'une pensée analytique, portée à la critique de la réalité existante, de l'inégalité, de la dépendance, et ensuite en tant que forme d'organisation d'une expérience et d'un savoir propre à chacun, forme nécessaire à l'élaboration, tout comme à l'identification et à l'appropriation, d'un projet d'ordre social différent. En saisissant son rapport étroit avec l'oralité nous pouvons arriver à comprendre les liens, les échanges et les oppositions avec les cultures d'origine.

J'essayerai à présent d'avancer quelques hypothèses en étudiant les modalités à travers lesquelles s'établit la formation culturelle et politique des militants. Il faut préciser que ces modalités n'existent pas, dans la réalité, séparément l'une de l'autre, ni ne correspondent de manière rigide à des moments différents du parcours autobio-

¹⁴ Sur l'apprentissage déséquilibré des compétences linguistiques, cf. A. Petrucci, *Per la storia dell'alfabetismo e della cultura scritta: metodi, materiali, quesiti*, in *Quaderni storici*, 38, 1978, en particulier p. 460.

¹⁵ Cf. W. J. Ong, *op. cit.*, p. 88. Ong base ses informations, entre autres, sur A. R. Luria, *Storia sociale dei processi cognitivi*, Florence, Giunti-Barbera, 1976, étude sur les illettrés et les personnes faiblement alphabétisées de l'Ouzbékistan, conduite dans les années 1931-32, mais publiée en U.R.S.S. en 1974 seulement.

graphique, selon un mécanisme évolutif. La présentation proposée ici est fonctionnelle *exclusivement*, pour "démonter" des mécanismes très complexes et les subdiviser en unités plus simples. Le but final de la recherche est, naturellement, de raconter et d'expliquer la complexité des parcours autobiographiques, sans simplifications ni schématisations.

4.1.

Ricordo ancora quando mio padre raccontava che i fascisti avevano malmenato suo padre, ed egli comprendeva già. Prese le difese del proprio padre, e fu così che venne perseguitato anche lui, d'allora egli trasmise l'idea del Partito Comunista ai suoi figli, così dall'origine di mio padre tutti noi famigliari abbiamo sentito la necessità di iscriversi al Partito dei lavoratori¹⁶.

L'apprentissage de la politique est, avant tout, l'écoute d'un récit. La famille, le quartier, le cadre de travail sont les lieux dans lesquels se réalise la transmission d'une expérience directe de persécution, ou bien d'une idée, d'une espérance "empoignée" dans la période précédant le fascisme et maintenant jalousement gardée. Dans les deux cas, la tradition orale sert à la construction d'une opposition politique, et représente même, dans les années du régime, l'unique possibilité qu'elle a de se conserver et d'étendre ses frontières. Dans la perception de ces récits, telle qu'elle nous est restituée par les autobiographies écrites, nous reconnaissons des techniques et des répertoires connus de cette tradition, par exemple ceux de la narration des contes:

[...] non avevo le idee chiare sul regime Bolscevico dell'U.R.S.S. e non conoscevo le lotte sostenute dai Comunisti italiani e tantomeno

¹⁶ Renata Boldini, née dans la province de Ravenne; autob. manus., s. d.. Les passages extraits des autobiographies sont transcrits fidèlement, respectant les erreurs grammaticales et orthographiques. Les crochets mettent en évidence les parties non transcrites ou insèrent des éléments nécessaires à la compréhension du texte. Pour les abréviations: autob. = autobiographie; dact. = dactylographiée; ms. = manuscrite; s. d. = sans date. Les noms indiqués sont des pseudonymes. J'ai préféré garder la langue originale dans la transcription des extraits des autobiographies écrites et des "histoires de vie" orales, pour préserver la particularité linguistique de ces textes. Pour une meilleure compréhension du contenu, la traduction est donnée en notes: "Je me souviens encore quand mon père racontait que les fascistes avaient malmené son père, et lui comprenait déjà. Il prit la défense de son père et ce fut ainsi qu'il fut persécuté lui aussi, c'est de là qu'il transmit l'idée du Parti Communiste à ses enfants, ainsi depuis de mon père nous tous de la famille avons senti la nécessité de s'inscrire au Parti des travailleurs".

che si trovavano in carcere e che Gramsci vi moriva, nessuno me ne aveva mai parlato eccetto mia madre che mi parlava qualche volta di Lenin ed io ascoltavo come quando si ascoltano le favole dove predomina sempre un grande mago benigno¹⁷.

Il s'agit donc d'une écoute en mesure de décoder sur la base de codes culturels acquis, d'une écoute qui active des horizons d'attente¹⁸.

4.2. Le régime fasciste est, on le sait, le premier pouvoir politique qui eut la possibilité d'utiliser les nouveaux moyens de communication de masse. La radio représente

un moyen de communication qui, tout en ayant toutes les caractéristiques jusque-là associées à l'écriture et au monde des gens cultivés, reléguait à l'arrière plan le papier imprimé et se servait de la voix. Et, même dans son immatérialité, ce moyen se couvrait du prestige lié jusqu'alors aux écritures cultivées.

De cette façon, les classes dominantes perpétuaient un mode ancien de communication avec les classes subalternes, qui excluait les formes paritaires de savoir fondées sur une complète acquisition des compétences d'écriture et de lecture, confiant

le poids de la circulation des informations, nouvelles, idéologies [aux] autres médias, conformes à la nature même de la communication interactive propre de l'oralité¹⁹.

La fonction attribuée par le régime à la radio est vite renversée. A partir de la guerre d'Espagne, le nouveau moyen devient – à travers l'écoute des émetteurs anti-fascistes – le véhicule principal pour la découverte des noms, idées, réalités sociales jusque-là simplement inconnues. Avec le second conflit mondial, l'écoute de ces

17 Rodolfo Terzi, né à S. Agata Bolognese (BO) en 1924; parents: métayers; autob. ms., s. d.:

“[...] je n'avais pas les idées claires sur le régime Bolchevique de l'U. R. S. S. et je ne savais pas les luttes soutenues par les Communistes italiens et encore moins qu'ils se trouvaient en prison et que Gramsci y mourait, personne ne m'en avait jamais parlé exceptée ma mère qui me parlait quelquefois de Lénine et moi j'écoutais comme quand on écoute les fables où prédomine toujours un grand magicien bienveillant” .

18 Pour le décodage de l'écoute, cf. R. Barthes, R. Havas, *Ascolto*, in *Enciclopedia*, vol. 1, Turin, Einaudi, 1977.

19 Traduction de: G. R. Cardona, *Culture dell'oralità e culture della scrittura*, in *Letteratura italiana*, vol. 2, *Produzione e consumo*, Turin, Einaudi, 1983, p. 67 et p. 56.

émetteurs se fait plus massive et leur fonction devient pour cela plus incisive.

Sono cresciuta [...] in questo ambiente, fra i miei genitori e i miei zii che erano tutti antifascisti [...]. Quando venivano i miei parenti, in casa mia, sempre con mio padre parlavano di politica, ascoltavano Radio Mosca, nascosti nella camera, e ricordo che al suono dell'Internazionale li vedevo fiduciosi e commossi. Io non capivo bene tutto questo, ma era tanto l'affetto che mi legava a mio padre che mi sentivo io pure attratta verso queste cose e mi sentivo di odiare sempre più questa gente (i fascisti). [...] Così, benchè fossi Piccola italiana, sono cresciuta in un ambiente che mi spingeva ad odiare i fascisti, specie quelli del luogo che particolarmente conoscevo. Spesse volte ascoltavo con mio padre Radio Mosca e ricordo che al suono dell'Internazionale (benchè a fondo non comprendessi bene di che cosa si trattasse) mi sentivo anch'io commossa e sdegnata di quel regime che avevamo²⁰.

Les mots que les militants utilisent pour décrire l'expérience de l'écoute radiophonique clandestine sont souvent semblables et renvoient à un rapport intense, susceptible d'impliquer des sentiments profonds, même quand elle se déroule hors de l'ambiance familiale et est ainsi privée de la médiation du rapport affectif souligné dans le passage précédent:

Dalla casa in cui lavoravo cominciai a sentire parlare di comunisti, il sarto G.B. militava nelle file clandestine, sentivo Radio Londra e Radio Mosca, e mi commuovevano le trasmissioni di quest'ultima quando diceva: "Proletari di tutto il mondo unitevi", e raccontava delle sue lotte partigiane, della guerra²¹.

20 Iolanda Tassinari, Employée, née à Bologne en 1928; parents: ouvriers; autob. dact., s. d.:

"J'ai grandi [...] dans cette ambiance, entre mes parents et mes oncles qui étaient tous antifascistes [...]. Quand mes parents venaient chez moi, avec mon père ils parlaient toujours de politique, écoutaient Radio Moscou, cachés dans la chambre, et je me souviens qu'au son de l'Internationale je les voyais confiants et émus. Moi je ne comprenais pas bien tout ça, mais l'amour qui me liait à mon père était si grand que je me sentais quand même attirée vers ces choses et je me sentais détester toujours plus ces gens (les fascistes). [...] Ainsi, bien que je fusse une petite Italienne, j'ai grandi dans une ambiance qui me poussait à détester les fascistes, surtout ceux de l'endroit que je connaissais particulièrement. Souvent j'écoutais avec mon père Radio Moscou et je me rappelle qu'au son de l'Internationale (bien qu'au fond je ne comprenais pas bien de quoi il s'agissait) je me sentais moi aussi émue et indignée de ce régime que nous avons".

21 Franca Sacchetti, couturière, née à Bologne en 1930; parents: ouvriers; autob. dact., s. d.:

L'écoute radiophonique représentait – en définitive – le dévoilement d'horizons inconnus, la rupture des cercles restreints dans lesquels était encore possible une transmission de mémoire *autre* par rapport à la mémoire officielle. A l'intérieur de milieux déjà politisés et traditionnellement antifascistes, elle constitue une source d'informations, un instrument de contact avec les dirigeants de l'extérieur et avec la ligne politique élaborée par eux, un moyen efficace d'évocation d'un imaginaire qui défie narquoisement le pouvoir pour revenir de nouveau se diffuser publiquement, sans se camoufler et sans que le régime puisse disposer d'armes vraiment efficaces pour l'étouffer. En outre, disputant au fascisme le monopole de la production de l'imaginaire et de la diffusion de l'information/propagande, les transmissions des émetteurs communistes offrent un langage nouveau, inédit pour les plus jeunes, oublié depuis des années par les personnes âgées, qui est opposé pour la première fois de manière efficace à l'autre monopole prétendu du régime, celui de la production linguistique.

Ecoute radiophonique et écoute des récits des adultes ont en commun la médiation de l'expérience de ces derniers. Dans le second cas elle s'exerce directement, dans les formes, les contenus et les tons de la narration. Dans le premier, elle se réalise par le décodage des messages qui arrivent à travers le nouvel et précieux appareil. Ce décodage peut se passer à travers une intervention directe sur les contenus de l'information:

Avevo 16 anni quando iniziò la guerra, tutte le sere a casa mia venivano compagni di mio padre a sentire Radio Londra e successivamente quando fu attaccata l'Unione Sovietica sentivamo Radio Mosca. E' appunto da questi compagni di mio padre che fu detta una frase che sempre ricorderò e cioè "tu oggi sei ancora un bambino però prima che finisca la guerra tu andrai militare e che la guerra la vincerà l'Unione sovietica"²².

"A la maison dans laquelle je travaillais je commençai à entendre parler de communistes, le tailleur G. B. militait dans les rangs clandestins, j'entendais Radio Londres et Radio Moscou, et les transmissions de cette dernière m'émuvaient quand elle disait: 'prolétaires de tous les pays unissez-vous', et il faisait le récit de ses luttes partisans, de la guerre".

22 Arturo Bellini, employé, né à Minerbio en 1925; parents: ouvriers agricoles; autob. ms., 29 mars 1950:

"J'avais 16 ans quand commença la guerre, tous les soirs à la maison des camarades de mon père venaient écouter Radio Londres et par la suite quand fut attaquée l'Union Soviétique nous écoutions Radio Moscou. C'est justement de ces camarades de mon père que me fut dite une phrase que je me rappellerai

Mais il peut aussi, comme nous l'avons vu, trouver des voies qui, pour être tout à fait inconscientes, n'en sont pas moins efficaces: même les larmes des anciens servent à rendre significatifs les messages, à les doter d'une charge symbolique que d'autres types d'écoute, dans des étapes ultérieures de la vie, permettront de déchiffrer.

4.3.

Nel periodo invernale prevalentemente, nel periodo invernale avevamo sempre, tutte le sere, avevamo i vicini che venivano nella stalla, a *trebb*²³, a filare o a fare la calza o a far la maglia ... Venivano nella stalla perchè era l'unico posto riscaldato, perchè era riscaldato dalla presenza delle mucche. [...] C'erano gli uomini che giocavano anche alle carte [...] c'erano anche dei gruppi ... dei ragazzi che venivano con i libri ad esempio, che leggevano libri ... ad alta voce, in gruppi che si appartavano [...]. Io ricordo che mia sorella ... mi ricordo ... quello me lo ricordo ancora bene, lo leggeva lei forte, leggeva ... uno, quello lì l'ho proprio in mente bene ... Genoveffa, e poi ... Il Passatore, Stefano Pelloni, che lì c'è rimasto ... c'è rimasto nell'animo ... la figura del Passatore, fino alla Resistenza, proprio come caratteristica di ribelle, di persona che si è data alla macchia per aiutare chi aveva bisogno. [...] Si rileggevano, perchè dopo qualcuno ne sentiva dire ... "allora veniamo anche noi" ... poi partivano sempre da capo ... E allora poi quando veniva fatta la seconda volta si capiva molto meglio [...]²⁴.

toujours à savoir 'aujourd'hui tu es encore un enfant mais avant que ne finisse la guerre tu iras combattre et que la guerre l'Union soviétique la gagnera''.

²³ *Trebb* est un terme dialectal qui signifie veillée.

²⁴ Alfonso Saccenti, né à S. Agata Bolognese (BO) le 24 novembre 1924, métayer; (interview réalisée le 8 mars 1991). Le passage a été transcrit de manière littérale, en omettant les interventions de l'interviewer; les points de suspension marquent la pause, l'hésitation dans le récit, tandis que les points entre crochets indiquent des parties non transcrites.

"En hiver principalement, en hiver nous avons toujours, tous les soirs, nous avons les voisins qui venaient dans l'étable, à *trebb*, à filer ou à tricoter ou à faire des mailles... Ils venaient dans l'étable parce que c'était l'unique endroit chauffé, parce qu'il était chauffé par la présence des vaches. [...] C'étaient les hommes qui jouaient aussi aux cartes [...] c'étaient aussi des groupes ... des jeunes qui venaient avec les livres par exemple, qui lisaient des livres ... à haute voix, en groupes qui se tenaient à l'écart [...]. Je me souviens que ma soeur ... je me souviens ... cela je m'en souviens bien, le lisait fort elle, lisait ... un, celui-là je l'ai vraiment bien en tête ... *Genoveffa*, et puis ... *Il Passatore*, Stefano Pelloni, qui m'est resté là ... m'est resté dans l'esprit ... la figure du Passeur, jusqu'à la Résistance, exactement comme caractéristique du rebelle, d'une personne qui s'est donnée au maquis pour aider qui en avait besoin. [...] Ils relisaient les textes parce qu'après quelqu'un en entendait parler... " alors nous venons nous aussi" ... puis ils recommençaient toujours

Dans la mémoire des militants le souvenir de l'apprentissage de l'inégalité sociale est souvent appuyé sur la lecture, dont la pratique prend des formes différentes selon le cadre social. Dans le monde paysan elle est avant tout lecture collective et à voix haute, faite durant la veillée.

La lecture à voix haute a été indiquée par Roger Chartier comme élément qui – dans le milieu urbain et cultivé – participe dans l'âge moderne,

à la naissance d'une nouvelle définition du "public", entendu comme la sphère critique où l'opinion publique peut se constituer face à l'autorité étatique²⁵.

Les formes de sociabilité du monde rural émilien à l'époque contemporaine n'ont pas la même autonomie. La veillée rassemble les membres d'une même communauté et contrôle le déroulement de nombreuses fonctions sociales. La lecture à voix haute cohabite avec des formes traditionnelles de récit oral et n'a – probablement – pas du tout abandonné la fonction d'*oralisation* du texte écrit nécessaire à la compréhension des classes incomplètement alphabétisées. Cependant elle commence à assumer un rôle important dans l'ouverture de nouveaux horizons mentaux, et pourra ultérieurement représenter un point de contact avec la transformation de ce modèle de sociabilité qui intervient dans les années suivant la deuxième guerre mondiale, lorsque la discussion politique – favorisée aussi en cela par le mélange des classes de métayers et de journaliers, qui en Emilie-Romagne semble avoir une longue tradi-

depuis le début... Et alors ensuite la seconde fois on comprenait beaucoup mieux [...]".

Les textes lus à voix haute auxquels fait référence l'interviewé, appartiennent à la littérature "populaire" traditionnelle. En particulier, *Genoveffa* est issu d'un texte écrit au XVII^e siècle par le jésuite français René de Cérésiers paru tout d'abord sous le titre de *L'Innocence reconnue* diffusé et traduit dans toute l'Europe jusqu'au XX^e siècle. Même en Italie on en connaît plusieurs éditions. *Il Passatore* fait partie du courant dénommé "littérature des bandits", qui se développe en Italie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Une édition assez connue de ce livre est celle écrite par Eugenio Rontini et publiée chez Salani en 1886. Cette publication fut rééditée jusqu'à la seconde moitié des années trente. Je remercie Gabriella Solari pour ces indications. Pour une analyse plus approfondie de la littérature "populaire", je renvoie à son article publié dans cette même revue.

25 Cf. R. Chartier, *Loisirs et sociabilité: lire à haute voix dans l'Europe moderne*, "Littérature classique", 12, 1990, *La voix au XVII^e siècle*, dirigée par Patrick Dandrey, p.142.

tion – ait son entrée dans la veillée et permet de prendre un rôle important dans la formation embryonnaire d'une opposition consciente:

Nella stalla avevamo ... il periodo dell'inverno vero cioè dalla fine di novembre inizi di dicembre fino a febbraio, questi lavori di sera li facevamo nella stalla cioè filare la canapa o la lana ... e nella nostra stalla che era abbastanza grande ed era molto calda venivano parecchie mie amiche con le mamme, braccianti, venivano la sera anche, non solo il giorno, venivano anche la sera a filare ... quella è stata la mia scuola perchè ... diciamo una scuola politica, perchè le mie amiche erano braccianti e quindi loro erano molto più emancipate di me, anche se qualcuna era più giovane di me, qualcuna aveva la mia età qualcuna qualche anno in più, comunque avevamo ... io avevo la possibilità di sapere tante cose da loro che non avrei mai potuto sapere [...] ²⁶.

La lecture individuelle portera ce processus à son accomplissement:

A l'inverse de la lecture faite en commun, donc accompagnée, contrôlée, inscrite dans le quotidien, la lecture en silence est tenue comme investissant totalement le lecteur, captivé ou capturé par ce qu'il lit, au point d'en oublier la distinction entre le monde qui est le sien et celui de ses livres ²⁷.

Ce type de lecture marque une première affirmation de l'individualité et du privé contre le pouvoir politique et contre les rapports qui règlent la vie sociale. ²⁸

L'importance d'une étude des formes de lecture réside en ce qu'elle est une pratique créatrice, inventive, productrice de sens ²⁹.

²⁶ Osanna Lambertini, née à Castello d'Argile (BO) en 1928, métayère; (interview réalisée le 3 avril 1991):

“Dans l'étable nous avons ... en période de vrai froid c'est-à-dire de la fin de novembre début décembre jusqu'en février, ces travaux du soir nous les faisons dans l'étable c'est-à-dire filer le chanvre ou la laine ... et dans notre étable qui était assez grande et très chaude venaient beaucoup de mes amies avec les mamans, ouvrières agricoles, venaient le soir aussi, pas seulement le jour, venaient aussi le soir à filer ... ça a été mon école parce que ... disons une école politique, parce que mes amies étaient ouvrières agricoles et donc elles étaient beaucoup plus émancipées que moi, même si certaines étaient plus jeunes que moi, certaines avaient mon âge certaines quelques années de plus, de toute façon nous avons ... moi j'avais la possibilité de savoir tant de choses par elles que je n'aurais jamais pu savoir [...]”.

²⁷ Cf. R. Chartier, *op. cit.*, p. 146.

²⁸ Cf. *Ibid.*.

²⁹ Pour ces définitions, cf. R. Chartier, *Du livre au lire*, in Idem (sous la direction de), *Pratique de la lecture*, Paris-Marseille, Rivage, p. 63; R. Barthes, A.

Même s'il s'agit d'une compétence qui, séparée de l'écriture, donne lieu à une alphabétisation incomplète, elle ne peut pas être considérée comme une pratique *passive*. Au contraire, elle active des stratégies d'interprétation dont le résultat final est que le texte n'est plus celui livré à l'imprimé, mais celui qui réside dans l'esprit du lecteur.

Une analyse dans cette direction devra être conduite à partir de la reconstruction ponctuelle de la *bibliothèque* du militant. En particulier nous conduirons une étude approfondie de deux oeuvres qui prennent souvent un rôle privilégié dans l'autoreprésentation, orale et écrite: *Le Talon de fer* de Jack London et *La Mère* de Maxime Gorki.

Verso l'autunno del 1942 il compagno G. mi diede la «Madre» di Gorki. La lettura di questo libro cambiò radicalmente la mia mentalità e mi diede uno spirito di avversità al fascismo³⁰.

Quasi tutti i giorni [in officina] facevamo delle discussioni, loro [i comunisti] avevano la concezione che il fascismo avrebbe perso la guerra ed io non riuscivo a capire come facessero a ragionare così [...]. Dopo l'attacco all'U.[nione] S[ovietica] dissero che per il fascismo era fatta, e rimasero così anche quando le truppe nazi-fasciste avevano occupato una buona parte della U.S.. Io non sapevo cosa fosse l'U.S. facevo sempre delle domande, prima rispondevano in modo evasivo poi vedendo le mie insistenze si sbottonarono così imparai che al mondo vi era anche una patria dei lavoratori, notando che mi entusiasmao nel sentire le loro spiegazioni mi chiesero se avessi letto volentieri qualche libro, io dissi di sì, allora mi diedero la «Madre» in due sere lo lessi, poi lo tornai a leggere e lo lessi quattro o cinque volte, quando glielo resi mi diedero i Talloni di ferro, però in questo non riuscii a capire una serie di cose anche se mi piacque poi lessi altri libri di cui non ricordo il nome³¹.

Compagnon, *Lettura*, in *Enciclopedia*, vol. 8, Turin, Einaudi, 1979, pp. 176-199.

30 Giancarlo Scarpari, ouvrier, né à Pieve di Cento (BO) en 1925; autob. dact., 30 août 1949.

“Vers l'automne de 1942 le camarade G. me donna la 'Mère' de Gorki. La lecture de ce livre changea radicalement ma mentalité et me donna un esprit d'avversité au fascisme”.

31 Vittorio Dini, ouvrier du bâtiment, né à Medicina (BO) en 1930; autob. dact., s. d.:

“Presque tous les jours [en atelier] nous faisons des discussions, eux [les communistes] avaient la conception que le fascisme aurait perdu la guerre et moi je ne réussissais pas à comprendre comment ils faisaient à raisonner ainsi [...]. Après l'attaque contre l'U.[nion] S.[ovietique] ils dirent que pour le fascisme c'était fini, et ils restèrent ainsi même quand les troupes nazi-fascistes avaient occupé une bonne partie de l'U. S.. Moi je ne savais pas ce

Mia madre mi faceva leggere dei libri di suo cugino e mi raccomandava di non dirlo a nessuno. Suo cugino era stato al confino, assieme ad un gruppo di giovani comunisti, ed a quel periodo i libri furono portati a casa nostra; conobbi così «Il Tallone di ferro», «La madre», «La spia», «La fossa», ed alcuni altri volumi. Le cose scritte erano sconvolgenti, in netto contrasto con quanto ci avevano insegnato a scuola, ed io le tornavo a leggere³².

Un des noeuds essentiels est donc la compréhension des raisons pour lesquelles ces textes, plus que d'autres, assument un rôle formateur, et des modes sur lesquels ils étaient lus. Certaines pages de Roland Barthes et Antoine Compagnon à propos de la lecture peuvent nous être d'une grande aide:

[...] quand je lis vraiment, quand je me syntonise sur un texte, quelque chose se met en marche: j'avance, je suis aux aguets, et d'un trait, quelque chose, comme un obstacle, arrête net ma progression. C'est peut-être en cet instant que je lève la tête, que le regard se fixe, que j'abandonne le flux: ce qui a lieu est une espèce de choc, de fracture qui rompt, brise l'uniformité du texte: c'est une rencontre, une *recognition*. Je tombe sur un indice – une impression, peut-être fausse, de déjà vu ou déjà entendu, une réminiscence – et je m'oriente sur le texte. Je me dis après coup: "C'était bien cela". Il s'agit d'une ponctuation qui coupe le texte, le fragmente en sections, en tanières qui me sont accessibles parce que j'en dispose déjà, parce que je les habite déjà. Ce sont des amorces de sens. Les textes qui ne me parlent pas, qui me tombent des mains, sont par conséquent ceux dans

qu'était l'U. S. , je posais toujours des questions, d'abord ils répondaient de façon évasive puis voyant mon insistance ils se déboutonnèrent ainsi j'appris qu'au monde il y avait aussi une patrie des travailleurs, remarquant que je m'enthousiasmait à l'écoute de leurs explications ils me demandèrent si j'eus volontiers lu quelque livre, je dis que oui, alors ils me donnèrent la 'Mère', en deux soirs je la lus, puis je retournai la lire et je la lus quatre ou cinq fois, quand je la leur rendis ils me donnèrent les Talons de fer, mais dans celui-là je ne réussis pas à comprendre une série de choses même s'il me plut puis je lus d'autres livres dont je ne me rappelle plus le nom” .

32 Giuseppe Cagli, ouvrier, né à Mirandola en 1914; autob. manus., 29 mars 1950:

“Ma mère me faisait lire des livres de son cousin et me recommandait de ne le dire à personne. Son cousin avait été en relégation, ensemble avec un groupe de jeunes communistes, et à cette époque les livres furent mis chez nous; je connus ainsi 'Le Talon de fer', 'La Mère', 'L'espion', 'La fosse', et quelques autres volumes. Les choses écrites étaient bouleversantes, en net contraste avec ce qu'ils nous avaient appris à l'école, et moi je retournais les lire”.

“*La fossa* est un roman écrit par A.I. Kuprîn; *La spia* est un autre roman de M. Gorki”

lesquels je ne découvre aucun élément de reconnaissance, sur lesquels je glisse sans trouver prise [...]»³³.

Le problème est de comprendre pourquoi cette reconnaissance se reproduit chez la quasi totalité des militants³⁴. Mais cette interrogation nous porte déjà à l'intérieur de la seconde question, celle des modes de lecture. Barthes et Compagnon continuent:

La reconnaissance n'est pas une étape préliminaire de la lecture, elle est déjà la lecture: la lecture est cette disjonction du texte, cette transformation du continu en discret. Mais les éléments ainsi reconnus doivent encore être organisés, ordonnés: c'est cela la résonance intellectuelle, la *compréhension*, le fait de réunir les fragments de sens, de les consolider en une structure, en un tout³⁵.

Le rapport entre reconnaissance et compréhension s'insère à l'intérieur de la relation entre structure sociale et individu. La reconnaissance intervient et se reproduit pour la majorité des militants – donnant lieu à des formes narratives d'autoreprésentation semblables entre elles – parce qu'ils appartiennent à une même classe sociale, ou à des classes différentes (ouvriers, paysans) qui partagent les mêmes formes d'exploitation et d'oppression politique à l'oeuvre dans le régime fasciste. Mais la compréhension, et partant l'appropriation du texte, sa transformation en un texte différent, en une interprétation personnelle qui se superpose à celle de l'auteur, est un fait individuel, qui traduit, sans la reproduire, l'expérience collective en une vision du monde originale. La lecture est donc le filtre entre la tradition culturelle partagée et l'expérience individuelle. Elle dévoile la réalité d'abord inconnue, offre des explications jusqu'alors jamais entendues sur les causes de l'inégalité, offre “un centre et un sens [au] chaos indistinct” représenté par la frag-

33 Traduction de: R. Barthes, A. Compagnon, *op. cit.*, p. 185.

34 Les sources orales indiquent aussi d'autres lectures parmi celles retenues pour importantes dans la formation politique. En confrontant ces informations avec celles qui sont contenues dans les autobiographies écrites, on pourrait poser le problème d'une représentation trop uniforme, et par conséquent stéréotypée, de ces dernières. Cependant, il me semble que la question fondamentale reste celle d'établir pourquoi, dans le récit écrit, et donc dans une période bien définie du parcours biographique, ces lectures, et non pas d'autres, revêtent une plus grande importance. Une analyse de ces livres et des modes de lecture et de perception demeure donc essentielle.

35 Cf. R. Barthes, A. Compagnon, *op. cit.*, p. 185.

mentation de la vie quotidienne³⁶. La même expérience, dans une période et dans un contexte complètement différents, a été indiquée par Carlo Ginzburg dans la description du patrimoine culturel de Menocchio, dans des pages qui représentent un fondement méthodologique essentiel aussi pour des études sur l'époque contemporaine:

L'imprimerie lui donna la possibilité de confronter les livres avec la tradition orale dans laquelle il avait grandi, et les mots pour défaire le noeud d'idées et d'imaginaires qu'il ressentait en lui³⁷.

4.4. Dans l'après-guerre, le Parti communiste put créer ses propres instruments éducatifs et d'*alphabétisation* politique. Les écoles du parti sont l'instrument principal à travers lequel se réalise, pour la première fois, la rencontre de militants appartenant aux classes subalternes avec l'étude entendue comme contact avec un savoir non étranger à la propre condition sociale.

Les autobiographies qui constituent le fonds d'archives que j'ai utilisé ont été en grande partie réalisées durant les cours de ces écoles. Ce qui témoigne combien il ne s'agissait pas d'institutions purement éducatives, mais d'un moment important de l'articulation du rapport entre militants et parti. Avec elles les militants se trouvent pour la première fois aux prises avec l'écriture. Jusqu'alors cette expérience était restée confinée à l'intérieur de l'institution scolaire, qui garantissait – comme nous l'avons déjà vu – l'acquisition de connaissances grammaticales de base détachées d'une pratique sociale effective. En outre, l'école imprégnée de l'idéologie fasciste proposait des modèles d'écriture exaltant le conformisme et l'oblitération de toute forme d'individualité, en limitant ainsi les potentialités. Quant à l'Eglise, l'autre institution importante avec laquelle les militants avaient eu une rencontre plus ou moins prolongée, elle n'avait pas proposé d'occasions de rapprochement de l'écriture, perpétuant, au contraire, un modèle basé essentiellement sur l'oralité, une connaissance des textes sacrés médiatisée par la lecture du curé, publique et collective.

³⁶ Cf. G. Contini, *Operai e innovazione. Militanza politica e alfabetizzazione imperfetta*, in "Problemi del Socialismo", 2-3, 1988, p. 219.

³⁷ Traduction de: C. Ginzburg, *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500*, Turin, Einaudi, 1976, p. XXIV.

L'écriture permet au contraire l'arrachement de l'environnement naturel, l'instauration d'un rapport individuel avec l'expérience propre, l'émancipation du contrôle de la communauté, de la famille, de la paroisse, indispensable à un équilibre dans la condition personnelle propre³⁸.

Avec l'autobiographie écrite le mécanisme de reconnaissance/compréhension activé par la lecture trouve un prolongement, un complément. Le militant *écrit sur lui*, adoptant un instrument qui lui permet une introspection, la réélaboration et la réorganisation de sa propre expérience de manière analytique, accomplissant un effort d'abstraction que les instruments de l'oralité, seuls, ne lui auraient pas permis. L'aboutissement final de ce processus est la reconnaissance de soi comme *sujet*, la relecture de sa propre vie à la lumière de ce nouveau sens de l'histoire, et la caractérisation du parti communiste comme l'agent qui offre cette dignité, avec un mouvement continu du singulier au collectif, qui est connaissance et légitimation réciproque.

4.5. La pratique de l'écriture est cependant épisodique. L'autobiographie épuise en soi la nouvelle expérience, et l'oralité demeure la sphère privilégiée dans laquelle se réalise de la part du militant l'acquisition des instruments de l'activité politique. Il demeure un déséquilibre dans les compétences, et les militants devront attendre d'autres temps et d'autres institutions pour acquérir un niveau plus élevé d'alphabétisation. En outre, la pratique autobiographique ne consent pas une pleine émancipation de l'individu, car elle a lieu dans un nouvel horizon de contrôle. Ce n'est donc pas une *intérieurisation personnelle et complète de l'écriture* qui se réalise, et pour réélaborer leur expérience personnelle et médiatiser leur rapport avec les dirigeants, les militants doivent recourir aux instruments propres de la tradition orale. Alessandro Portelli a remarqué comment

la parole des classes non hégémoniques et des gens communs, pour survivre et fonctionner dans des conditions de différences des cultures, a dû et su équiper l'oralité de formes et de modalités plus articulées et cohérentes que celles jusque-là obtenues dans l'appropriation de l'écriture³⁹.

38 Cf. W. J. Ong, *op. cit.*

39 Traduction de: A. Portelli, *Biografia di una città. Storia e racconto: Terni 1830-1985*, Turin, Einaudi, p. 5.

Nous nous mouvons – il est bon de le répéter – dans la sphère de l'oralité *secondaire* où, plus que leur séparation illusoire, c'est le rapport entre les deux modalités qui nous intéresse. Néanmoins nous devons déterminer de quelle manière la possession seulement partielle de nouvelles compétences analytiques liées à l'écriture conditionne et limite les possibilités cognitives et les capacités d'émancipation. Si nous retournons à la lecture individuelle, nous trouvons que les réélaborations et interprétations personnelles cohabitent avec une attitude respectueuse des militants-lecteurs à l'égard du texte, qui transparaît, par exemple, face aux textes "canoniques" auxquels le PCI confie la transmission de son histoire propre et de celle du mouvement ouvrier, tels que *l'Histoire du Parti communiste (bolchevique) de l'U.R.S.S.* Cela veut dire, comme l'a relevé Aurora Milillo, que ceux qui ne possèdent pas une alphabétisation complète entretiennent un rapport avec l'écriture, cette dernière, non pas en tant que *signifiant*, mais en tant que "réfèrent *tout court* [...], entendue directement comme vraie, objective, à respecter"⁴⁰.

4.6. L'acquisition d'une compétence linguistique dans le cadre de l'oralité et de l'écriture n'est pas liée à la suprématie d'une modalité sur l'autre, mais à un rapport différent avec la connaissance, médiatisé par chacune d'elles. C'est cette diversité qu'il faut explorer comme problème historique. Il en découle l'impossibilité de dessiner un passage évolutif, linéaire et inéluctable, de l'oral à l'écrit. Ce qui compte est de retrouver le "riche échange dont les traces sont retrouvables entre les deux mondes de l'oralité et de l'écriture"⁴¹.

Barthes et Marty, contestant la connexion entre écriture et rationalité, ont proposé de voir l'oral et l'écrit comme deux modalités distinctes, liées – à l'origine – par un rapport non nécessaire. Selon cette interprétation, l'écriture ne naît pas comme transcription de ce qu'on écoute, mais est

⁴⁰ Traduction de: A. Milillo, *Il lazzarettismo tra oralità e scrittura*, in Idem, *La vita e il suo racconto. Tra favola e memoria storica*, Roma-Reggio Calabria, Casa del Libro, 1983, p. 161.

⁴¹ Cf. G. R. Cardona, *op. cit.*, p. 25.

[...] une structure autonome qui, dans le cours des siècles, a été remplie par la parole; elle est une structure qui peu à peu s'est phonétisée⁴².

Il s'agit d'une hypothèse suggestive, qui nous porterait très loin. Il m'intéresse, en ce lieu, d'en recueillir la définition d'un rapport qui n'envisage ni complémentarité ni opposition, mais, tout au plus, une irréductible tension entre l'un et l'autre pôle. C'est cette tension que j'ai cherché à souligner. Elle appartient aussi au militant communiste, et est le lieu de contradictions non toujours résolues, de conflits dans et en dehors du parti, d'un *tourment* intérieur qui accompagne la poussée vers une émancipation sociale personnelle qui passe aussi par une plus grande alphabétisation, un plus large accès à la culture. C'est de là qu'il faut partir pour explorer combien cette tension est liée au conflit, à sa perception, aux modes de l'autoreprésentation.

Abstract

The aim of this article is to establish areas of investigation and working hypotheses regarding militant members of the Italian Communist Party in Bologna in the period between the second half of the 1930s and 1956.

One of the main sources of this research is that of *autobiography*. After the Second World War, militants of the Italian Communist Party were frequently called upon to make a written record of their

⁴² Cf. R. Barthes, E. Marty, *Orale/scritto*, in *Enciclopedia*, vol. 10, Turin, Einaudi, 1980, p. 66. Dans un autre passage les auteurs écrivent: "Plus que l'écriture, ce qui fonda le sujet occidental en tant que sujet de raison fut l'imprimerie, c'est-à-dire l'écriture soutenue par une technologie d'une part, et l'écriture comme technique de l'autre" (ibid., p. 83). Ong également soutient le rôle fondamental de l'imprimerie. Ce qui divise le plus les deux positions, c'est, à mon avis, un désaccord de fond sur ce qu'on doit entendre par *écriture*. Barthes et Marty invitent à la considérer "dans son étymologie d'origine (graver, faire une trace)", tandis que Ong nie la possibilité de considérer comme écriture tout signe sémiotique, parce que "The critical and unique breakthrough into new worlds of knowledge was achieved within human consciousness [...] when a coded system of visible marks was invented whereby a writer could determine the exact words that the reader would generate from the text"(cf. W. Ong, *op. cit.*, p. 84). Une autre étude de grande importance sur le rapport entre oralité et écriture est J. Goody, *The domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

lives. Together with oral accounts, this material is of immense value to the historian for several reasons. The first is that through it, the timing and the style in which political choices, learning, and practice were implemented can become objects of study. The second is that it provides a key for understanding the differences which existed between the militants and the leaders in their perception of the world.

This article will briefly examine the peculiarities of the autobiographical statement as an historical source, in the sense that it provides an instrument for understanding the development of the subjective identity. The principal differences between orality and writing will also be examined, with particular emphasis on the different levels of memory, seen as "the narrative act of an individual in a social context".

Initially, the reasons underlying the choices of both geographical area and chronological period will be examined. Following this, the central theme of the research will be dealt with: that of the relationship between orality and literacy scripts, this relationship being understood as just one of a possible series of viewpoints from which to observe the main research topic.

The main aim is to verify the hypothesis that writing is the creative force of analytical thought, a channel for the criticism of what exists, of inequality, and of subordination; as such, it is a record of the individual's organisation of experience and knowledge, necessary for the development, recognition, and appropriation of a project for a different social order. By means of its close ties with oral scripts, the links and exchanges with, and the oppositions to the original culture will be treated.

This hypothesis will be made by breaking down the modalities through which the cultural and political formation of the militants took place. Parents' and friends' narratives and antifascist radio programmes, reading (both individual and collective, aloud voice) and study in Party schools, as well as autobiographical writings are all portrayed as examples of the incremental process of activating a *political conscience*. Running between these, a continuous and unresolved thread of tension between orality and literacy can be found.

Littérature à un sou, à deux sous, à trois sous: permanences et transformations de l'impression populaire en Italie à la fin du XIX^e siècle

GABRIELLA SOLARI

1. Introduction

Les pages qui suivent font partie d'une étude de plus longue haleine autour d'un thème assez rare dans le cadre de l'historiographie italienne, celui consacré à la production et à la diffusion d'une culture écrite à caractère "populaire" en Italie entre les dix-huitième et dix-neuvième siècles. Notre propos ici constitue, à certains égards, le chapitre conclusif d'une recherche qui se proposait de renouer et de reparcourir les fils d'histoires diverses: celle des textes, celle de leurs producteurs et celle, enfin, du public anonyme qui entra en contact avec ces lectures pendant presque deux siècles, du début du dix-huitième à la seconde moitié du dix-neuvième, lorsque, par l'effet de profonds changements intervenus dans le domaine de l'édition, se développèrent d'autres types et de nouvelles formes de diffusion de l'écrit.

Cependant, comme pour tous ceux qui ont la prétention de tisser la trame d'un discours interprétatif sur des phénomènes socioculturels du passé, il nous a été difficile de trouver un *terminus* chronologique *ad quem*, qui eût contenu, comme dans une mosaïque, tous les morceaux d'un dessin achevé. Trop nombreux sont les fragments – les moins visibles du réel peut-être – irrémédiablement perdus (et qui nous rendent ainsi conscients des limites de notre reconstruction du passé), et tout aussi nombreux sont les fils conducteurs d'histoires différentes que d'autres fragments nous suggèrent de suivre par-delà les coupures chronologiques que

marquent les changements politiques, économiques, et sociaux advenus dans une réalité déterminée.

Le sens que nous avons voulu donner au titre de notre intervention se fonde sur la convergence de deux termes, les *transformations* et les *permanences*. Ils sont des termes qui reflètent exactement la nécessité que nous avons de regarder, par-delà les changements apparents intervenus à la fin d'une époque – dans notre cas, celle marquée par les effets du passage de l'Italie pré-unitaire à l'Etat national – pour aller à la recherche de ces permanences qui résistent sur le “long terme” et qui joueront encore longtemps un rôle de médiation dans le rapport complexe entre imprimerie, culture et société. Permanence de textes qui cohabitent avec de nouveaux modèles de lecture, tels que la “littérature à deux sous”¹ et à “trois sous”, constituée par le roman feuilleton de pure empreinte française ou par les adaptations d'oeuvres appartenant à la littérature contemporaine (Tolstoï, Dostoïevski, Zola, etc.), par les manuels et par les “secrétaires”. Permanence de thèmes et motifs qui revêtent une fonction sociale et un sens différents selon les époques et les réalités que ces livres et leurs lecteurs accueillent, mais qui continueront en tout cas à circuler à travers des adaptations continuelles et quelquefois sous des formes et dans des circuits particuliers – enracinés autour du livre et de la lecture – au moins jusque bien avant dans le XX^e siècle. Si à la fin du XIX^e siècle l'on peut, dans le monde de l'édition “populaire”, parler de déclin de “l'Ancien régime typographique”, lié à l'introduction de nouvelles machines et à une organisation plus moderne du travail, comme à l'expansion du public des lecteurs et à la naissance de mouvements politiques qui utiliseront l'imprimerie comme moyen efficace de diffusion idéologique, survivra encore, dans ce contexte renouvelé, ce que Arturo Graf a appelé “la littérature à un sou”: “livres insignifiants et sans valeur qui bien ou mal se défendent contre l'oubli et se sauvent de la mort”². Il s'agit de publications pluriséculaires, de peu de pages, en petits formats, que divers imprimeurs, du Florentin Ducci au Milanais Tamburini ou à Pennaroli de Firenzuola d'Arda, jusqu'au célèbre éditeur Adriano Salani, ont continué à diffuser pendant de nombreuses décennies encore.

1 Cf. F. Schlitzer, *Due soldi di letteratura*, in *Biblioteca degli eruditi e dei bibliofili*, Florence, Sansoni Antiquariato, 1956.

2 Texte cité par A. Graf, *La letteratura ad un soldo*, in *Fanfulla della Domenica*, 6 novembre 1881.

2. Quelques problèmes méthodologiques

Aborder un thème comme celui de l'impression "populaire" ouvre le champ à une réflexion attentive sur le sens de l'adjectif "populaire". L'adoption d'un espace chronologique qui embrasse deux siècles et l'usage de catégories dont le contenu sémantique revêt des connotations diverses suivant les époques (du menu peuple d'Ancien Régime au peuple-nation des romantiques jusqu'au peuple des classes subalternes³), imposent que soient arrêtés des instruments d'analyse précis afin d'éviter des parcours où l'on se fourvoie et des interprétations arbitraires. Mais c'est surtout la richesse des textes que cachent nos bibliothèques qui peut nous faire réfléchir sur ce que doivent être les critères à utiliser dans le choix et dans la sélection du matériel documentaire. La production imprimée que nous explorons dans le cadre de notre recherche, par exemple, est constituée d'une myriade de petites éditions à fond religieux confectionnées pour l'enseignement du catéchisme et la pratique religieuse, d'almanachs, lunaires et autres, de calendriers, de chansons sur feuilles volantes, de *contrastì in ottava rima* (disputes en huitains successifs), de petits poèmes en vers ou en prose, de récits inspirés de la chronique ou de l'actualité, jusqu'aux nouveaux types narratifs de la fin du XIX^e comme les histoires de bandits, les journaux illustrés par livraisons, les lectures éducatives forgées sur le modèle du "self-help"⁴ ou au contraire, inspirées par les valeurs des mouvements naissants, catholique d'une part et socialiste de l'autre⁵. Il s'agit d'un patrimoine de milliers et de

³ Sur l'ambigüité des notions de "peuple", cf. notamment *Peuple, plèbe, populace. Idées, représentations, quotidien de l'Ancien Régime au temps des Girondins*, in *Revue française d'histoire du livre*, n.66-67, 1990.

⁴ Cf. S. Lanaro, *Il Plutarco italiano: l'istruzione del 'popolo' dopo l'unità in Storia d'Italia, Annali 4*, Turin, Einaudi, 1981.

⁵ Sur la diffusion des collections "pour les humbles", promues par le mouvement catholique aux lendemains de la prise de Rome afin de récupérer un rôle dans les confrontations avec l'Etat laïque et libéral, cf. S. Pivato, *Clericalismo e laicismo nella cultura popolare*, Milan, Angeli, 1990. Pour ce qui concerne la naissance d'une édition "populaire" d'orientation socialiste, cf. *Le edizioni Nerbini (1897-1921)*, Catalogo a cura di G. Tortorelli, Florence, Giunta regionale toscana/La Nuova Italia, 1983; G. Turi, *Aspetti dell'ideologia del PSI (1880-1910)*, in *Studi Storici*, XXI, 1980, p. 82. Il est intéressant de remarquer la diffusion, de la part des socialistes, d'une presse d'actualité façonnée sur les modèles de la tradition chrétienne et fondée sur la thématique égalitaire du christianisme primitif, cf. A. Nesti, *Gesù socialista. Una tradizione popolare italiana*, Turin, Claudiana, 1974.

milliers de titres⁶ dont la consistance réelle dut dépasser de très loin celle parvenue jusqu'à nous. Le corpus est constitué par des livrets qui restent encore à recenser pour partie – et mettre en valeur⁷ – et qui, par leur importance qualitative et quantitative, soulèvent une question de fond: quels sont les éléments qui nous permettent d'agrèger des publications de nature diverse, depuis le livret de dévotion et d'édification enraciné dans certains moments de la vie religieuse du pays, à un texte classique du patrimoine traditionnel tel que les *Reali di Francia* qui ont traversé quatre siècles d'histoire, au roman par livraisons à cinq centimes? Faut-il privilégier les formes matérielles de l'objet comme le fait Joaquin Marco dans l'étude des "pliegos de cordel" espagnols⁸, ou son mode de diffusion, selon les suggestions anglaises qui renvoient au modèle des "chapbooks"⁹, ou bien encore faut-il remonter à une qualité présumée "populaire" des textes à partir d'un public hypothétique dont l'identité se reflète, comme dans un jeu de miroirs, dans le

⁶ A la date où nous écrivons, entre les premières éditions et les réimpressions, sont dénombrés près de 5.000 textes. Nombreux sont les fonds de bibliothèques qui conservent des milliers de livres et d'estampes populaires. Il s'agit surtout de collections privées (Giannini, Novati, Gaffuri, Bertarelli, D'Ancona), et dans certains cas, de mélanges trouvés dans de vieux catalogues et repropoés à l'attention des spécialistes (Cf. L. Zumkeller, *Le stampe popolari della Braidense*, in *Biblioteche oggi*, VIII, 5, 1990). En outre, d'importantes collections de livres sont déposées auprès de certaines maisons d'édition, telle que la maison Salani à Florence par exemple.

⁷ A propos de tous ces produits de la culture écrite destinés à une large consommation, comme les livrets et les estampes populaires, L. Baldacchini écrit que «ces produits sont à considérer comme des biens du monde du livre qui aujourd'hui sont déjà, et qui demain deviendront rarissimes et pour lesquels il est opportun de prévoir des techniques de conservation et de documentation analogues à celles des matériels anciens, si nous ne voulons pas que des documents d'importance fondamentale, qui souvent concernent la culture ou l'acculturation des classes subalternes, ne soient perdus probablement pour toujours». Conservation, documentation, sauvegarde qui n'ont de sens que si l'on commence à considérer de tels textes comme des instruments d'analyse et de connaissance du passé dans tous ses aspects. Cf. L. Baldacchini, *Il libro antico*, Florence, NIS, 1989, p. 13.

⁸ Cf. J. Marco, *Literatura popular in España en los siglos XVIII y XIX: Una aproximacion a los pliegos de cordel*, Madrid, Taurus, 1977.

⁹ Cf. V. Neuberg, *Popular Literature. A History and Guide from Beginning to the Year 1887*, London, Penguin, 1977; M. Spufford, *Small Books and Pleasant Histories: Popular Fiction and its Readership in 17th Century England*, London, Meuthen, 1985.

même texte imprimé¹⁰? Comme nous le voyons, nous sommes en face de lignes interprétatives diversement orientées qui, de toute façon, doivent être revisitées à la lumière du profond renouvellement historiographique qui, au cours des dernières années, s'est efforcé de redéfinir aussi bien certains acquis retenus comme valables pour notre connaissance du passé, que les catégories mêmes utilisées pour classer et interpréter les éléments qui structurent les phénomènes culturels. On sait assez, après les travaux pionniers de Robert Mandrou, Geneviève Bollème, Richard Altick, Rudolf Schenda,¹¹ pour n'en citer que quelques-uns, combien notre savoir s'est considérablement enrichi, grâce à un travail de révision théorique et conceptuelle qui a tracé de nouvelles trajectoires de recherche et de réflexion. L'origine "populaire" de nombreux livrets a été largement discutée¹², le rapport spéculaire entre écriture et culture populaire a été dépassé¹³, les catégories d'appropriation et de lecture ont été proposées comme nouvelle forme d'interprétation¹⁴: il a donc été nécessaire d'identifier d'autres modes de se rapporter aux objets culturels. A la lumière de ces considérations, qui remettent en question la possibilité d'arrêter une identité entre formes culturelles et niveaux sociaux, il nous semble correct de mettre en oeuvre un procédé indirect, celui de considérer le livre, suivant les indications de Roger Chartier, comme une formule d'édition dotée de certaines caractéristiques, propres à

10 Cf. R. Mandrou, *De la culture populaire aux 17 et 18èmes siècles. La bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1964; G. Bollème, *Littérature populaire et littérature de colportage au XVIIIème siècle*, in *Livre et société dans la France du XVIIIème siècle*, Paris, Mouton, 1965; *La bibliothèque bleue: la littérature populaire en France au XIXème siècle*, Paris, Gallimard/Julliard, 1971; *La Bible bleue. Anthologie d'une littérature populaire*, Paris, Flammarion, 1975; *Les almanachs populaires aux XVII et XVIIIèmes siècles: essai d'histoire sociale*, Paris/La Haye, Mouton, 1969.

11 Cf. R. Altick, *The English Common Reader: A Social History of the Mass Reading Public 1800-1900*, Chicago, The University of Chicago Press, 1957; R. Schenda, *Volk ohne Buch*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1970.

12 Cf. R. Chartier, *Stratégies éditoriales et lectures populaires*, in H. Martin/R. Chartier, *Histoire de l'édition française*, t.2, *Le livre triomphant (1660-1830)*, Paris, Promodis, 1984, pp. 498-515.

13 Cf. C. Ginzburg, *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500*, Turin, Einaudi, 1976.

14 Cf. M. de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, Union Générale d'Édition, 1980, p.279-296; R. Chartier, *Cultural history between practices and representations*, Cambridge, Polity Press, 1988, p.41.

nous faire connaître sa destination présumée "populaire"¹⁵. La décision d'imprimer un livre, le choix des formats, du papier, le recours aux illustrations, ainsi que l'adaptation, dans de nombreux cas, de structures narratives dans des formes "autres" que celles d'origine, sont sous-tendus par les représentations, plus ou moins fondées, que les auteurs et les éditeurs se font du public potentiel. En général, les plaquettes retrouvées sont imprimées sur papier ordinaire, reliées en brochure et couvertes d'une simple feuille de papier et dans certains cas de carton; les feuillets volants de textes en vers, chansons ou faits divers, comportent des illustrations qui reprennent dans l'image, singulière au possible et placée dans la partie supérieure de la feuille, l'explication succincte et immédiate du contenu. Les caractéristiques du support matériel de ces livrets subiront, il est vrai, des transformations dans le cours du temps et il sera alors possible de trouver, à la fin du XIX^e siècle, des livrets pourvus d'une composition typographique plus soignée (évidente dans l'impression typographique que les machines et les encres ont rendue meilleure) ou des gravures plus nettes et plus riches de détails, dues à l'utilisation de nouveaux procédés galvanoplastiques ou chromolithographiques. Derrière la transformation des aspects matériels du livre se profile le développement de l'édition dans son ensemble et des activités complémentaires, tant sous l'angle de l'organisation et de l'entreprise que, plus strictement, sous celui de la technique. Une donnée commune apparaît cependant entre une plaquette imprimée au début du XIX^e siècle et une autre à la fin: le fait d'être potentiellement destinées à une large diffusion, distincte de celle d'autres livres plus raffinés adressés aux élites de chaque époque. Les prix sont les plus bas qui se puissent trouver sur le marché du livre et la compression des coûts finit par peser sur l'utilisation des caractères: épais et de corps de six à huit points pour éviter la consommation dispendieuse de papier; les formats sont généralement petits et oscillent souvent entre les douze et les seize centimètres; la structure textuelle, enfin, a souvent recours à des éléments qui peuvent favoriser l'accès à l'écrit: non seulement l'illustration qui accompagne le récit, mais aussi la versification (comme dans le cas des *contrastì*, des petits poèmes en huit vers, des chansons, des lectures dévotes et édifiantes), qui est à même de favoriser la mémorisation, moyen le plus aisé pour la transmission

¹⁵ Cf. R. Chartier, *Livres bleus et lectures populaires*, op. cit., p. 506.

orale des textes dans des contextes socialement et culturellement éloignés de l'univers de l'imprimerie.

Si retrouver le public "populaire", réel lecteur de ces textes, est déjà une tâche difficile, quand bien même elle n'est pas impossible pour la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, plus riche de témoignages que la période précédente, il convient maintenant de faire un nouveau pas pour arriver à saisir le contexte social dans lequel une telle production imprimée s'est trouvée agir: suivre le double parcours qui soude l'objet-livre à son lieu de production et de diffusion, le monde de l'édition.

Etant donné que l'imprimé constitue le point de rencontre entre ceux qui éditent, ceux qui impriment et, finalement, ceux qui lisent, l'analyse matérielle et textuelle des livrets en question peut nous suggérer l'intention des premiers, qui guide leurs diverses stratégies éditoriales, mais aussi les lieux hypothétiques de réception des matériels mis en circulation. Les livres peuvent par exemple indiquer, indirectement, des habiletés et des compétences linguistiques particulières et aussi, parallèlement, des usages et des modes divers de se rapporter au texte écrit. La riche production en vers qui constitue un des terrains sur lesquels l'édition se concrétise au meilleur marché, fait partie, comme nous l'avons indiqué plus haut, d'une tradition culturelle dans laquelle les frontières entre oralité et écriture sont éphémères et où la source textuelle devient le support d'une circulation principalement orale de l'expression écrite, appuyée sur les chanteurs ambulants par exemple, qui, encore dans les années cinquante du XX^e siècle, se rendaient au marché du vendredi à Florence pour raconter les exploits des paladins de France¹⁶, ou dans ces lieux de transmission traditionnels, situés au cœur de la vie rurale comme les veillées¹⁷ dans lesquelles la lec-

¹⁶ Sur la présence de chanteurs ambulants qui allaient de foire en marché dans des temps récents chantant et vendant les textes de leurs histoires, cf. aussi *I cantastorie toscani*, in *Il Cantastorie. Rivista di tradizioni popolari*, n. 31, 1980.

¹⁷ Cf. F. Mugnaini, *Ipsissima verba: Contesti, soggetti e patrimoni narrativi in una comunità mezzadrile*, Università degli studi di Siena, Facoltà di filosofia e scienze sociali, 1983-84. A propos des lectures de veillée, E. Fabietti écrivait: «La lecture à voix haute! Il faut avoir vécu parmi d'humbles gens illettrés pour savoir avec quelle attention avide ils écoutent une voix qui lit. En hiver dans les grands foyers près de la lampe apposée contre la poutre fumante ou dans les étables tièdes du souffle des animaux avec autour les femmes qui filent et les hommes qui s'occupent aux ingénieux tressages d'osier une voix qui lit est un oracle qui parle». Texte cité par E. Fabietti,

ture de certains livrets était souvent supplantée par le récit d'autres oeuvres mémorisées par la tradition locale ou reproposées – avec les variantes évidentes – par un paysan doué d'habileté à la lecture. Même la littérature pieuse (oraisons, neuvaines, prières, actes de foi, etc.) exigeait parfois une lecture publique et collective accompagnant les célébrations ou les cérémonies religieuses.

Toutefois, ces remarques s'avèrent insuffisantes pour nous indiquer de façon univoque le rôle effectif joué dans la réalité du passé par des objets culturels déterminés dans leur rapport avec les bénéficiaires hypothétiques de l'imprimé, si on ne tient pas compte d'un autre élément, à savoir les développements et l'enracinement social effectif de l'édition "populaire". A partir de quelle date peut-on parler, par exemple, d'un marché du livre populaire comme produit de la spécialisation de certaines entreprises? Quelles sont les conditions historiques qui ont pu, d'un côté, déterminer les développements et la composition du public des lecteurs (et par conséquent le marché du livre lui-même), et de l'autre, peser sur les modes de production, sur l'importance des tirages, sur le réseau plus ou moins minutieux de distribution, et finalement sur la pénétration potentielle de l'imprimerie?

Ces observations préliminaires ne visent pas à postuler une résolution de tous les problèmes rencontrés, des doutes et des inévitables incertitudes que la complexité même des objets et des phénomènes étudiés pose face à nos efforts interprétatifs. Nous n'avons pas la prétention d'arriver à formuler des conclusions certaines sur une réalité difficile à appréhender globalement et distante de nos catégories mentales, mais seulement la volonté d'esquisser à travers une perspective croisée sur deux niveaux, le livre et l'édition, certaines trajectoires possibles de recherche. Première introduction d'une histoire largement inédite, enquête point encore achevée, notre étude privilégiera souvent la description d'un cadre général, en visant à mettre en évidence quelques noyaux documentaires et à donner certains principes d'analyse et de réflexion.

3. Développements et transformations de l'édition dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Vers une spécialisation du marché du livre "populaire"

Très nombreux sont ceux qui lisent aujourd'hui, mais en grande partie l'augmentation des lecteurs est due aux lecteurs de publications par livraisons ou de romans à bon marché qui se vendent dans les kiosques à journaux¹⁸.

C'est par ces mots que s'exprimait le libraire milanais Attilio Barabandi dans le *Giornale della libreria della tipografia e arti affini*, organe de l'*Associazione tipografico-libraria*, en 1888, pour souligner comment, dans ces années de fin de siècle, la production des livrets "populaires" avait enregistré une augmentation sensible, propre à ne pas échapper aux observateurs perspicaces de cette catégorie commerciale, plus directement impliquée dans les fluctuations du marché du livre. Dans la subtile amertume du libraire il est possible de percevoir certaines transformations à l'oeuvre dans ce secteur: la crise des lieux traditionnels de vente de la production imprimée, à savoir les librairies¹⁹, et l'affirmation d'autres réseaux et lieux de diffusion comme les kiosques. L'augmentation quantitative des kiosques – de 89 en 1872 à 875 en 1894²⁰ – était liée aux développements de la presse périodique²¹ et parallèlement, à l'affirmation d'un marché soutenu par la vente de publications illustrées, de fascicules à 15 centimes, de livrets en petit format, imprimés par les Milanais Edoardo Sonzogno et Carlo Barbini, par Edoardo Perino à Rome, ou par Adriano Salani à Florence. *La Statistica delle pubblicazioni del Regno*, publiée par le même *Giornale della libreria*, fournit en janvier 1888 des données quantitatives qui explicitent plus clairement ces affirmations. La ru-

¹⁸ Texte cité par le *Giornale della libreria*, 29 luglio 1888.

¹⁹ Cf. G. Peresson, *Editori e librai: la distribuzione del libro tra Otto e Novecento*, in *Lavoro critico*, 29, 1983, pp. 73-103.

²⁰ Ibid., pp. 82-83.

²¹ En 1886 circulaient en Italie 185 périodiques; en 1864 ils s'élevaient à 450 pour arriver à 1126 en 1872; Cf. G. Ottino, *La stampa periodica, il commercio dei libri e la tipografia in Italia*, Milan, Brigola, 1875. Il est intéressant de noter la forte augmentation, dans les années suivantes, des périodiques "populaires" à bon marché. Selon Pivato, entre 1884 et 1895 les produits imprimés d'un prix inférieur à 5 centimes augmentent de 55,46%; cf. S. Pivato, *Quanto legge la classe operaia? Editoria popolare e lettori in Italia alla fine dell'Ottocento*, in *Società e storia*, 30, 1985, p. 829.

brique *Miscellanee e letture popolari*, indique pour l'année précédente une production de 398 oeuvres, équivalant à environ 3,5% du total, avec une augmentation de 84 titres par rapport à 1886²². Les données rapportées, tirées du *Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa* rédigé par la Bibliothèque nationale centrale de Florence, fournissent cependant une sous-estimation de la production réelle des textes qui peuvent être comptés dans cette catégorie. Il suffit de penser que Sonzogno se félicite, au cours de la même année, d'une augmentation de 129 titres nouveaux dans sa collection des "Bibliothèques populaires"²³, et qu'Edoardo Perino en fait tout autant, avec environ 70 livres publiés en 1887, tandis qu'entre les opuscules, les comédies, les drames, les livrets et feuilles volantes, et entre les premières éditions et les réimpressions, Salani arrive à imprimer une moyenne de 40 à 50 ouvrages par an²⁴. Beaucoup de ces titres, par exemple, sont classés par les compilateurs dans d'autres catégories – roman, théâtre –, mais le fait qui émerge de façon plus évidente encore, et qui pèse négativement sur les recherches quantitatives de l'époque, est le manque d'enregistrement de nombreuses publications que les imprimeurs omettaient probablement d'envoyer au Parquet du Royaume, conformément à la loi sur le droit d'impression, pour être, de là, insérées dans les statistiques officielles. Il n'y a pas trace de la production de genres enracinés dans le sillage de la tradition comme les chansons, les chroniques de faits "horribles", les his-

22 Cf. *Statistica delle pubblicazioni del Regno*, in *Giornale della libreria*, 29 janvier 1888. La rubrique *Letture popolari* enregistre une augmentation sensible des titres qui y sont rapportés surtout dans les années soixante-dix/quatre-vingt selon les estimations rapportées par G. Ragone, (cf. G. Ragone, *La letteratura e il consumo, un profilo dei generi e dei modelli nell'editoria italiana (1845-1925)*, in *Produzione e consumo, Letteratura italiana*, 2, Turin, Einaudi, 1983), tirées aussi bien du *Bollettino* (édité à partir de 1886) que de la *Bibliografia italiana*. De 69 titres en 1878 on passe à 314 en 1886. Il faut cependant souligner que les critères de compilation des deux indices ne sont pas spécifiés.

23 Cf. G. Peresson, *Editori e librai*, op. cit., p. 88.

24 Les chiffres rapportés proviennent d'une enquête effectuée dans les archives de la maison d'édition même; les données ont été comparées en outre, avec le *Catalogo generale della libreria italiana dall'anno 1847 al 1899*, compilé par le Prof. A. Pagliani, Rome, SIAE, 1964, avec le *Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa*, publié par la Bibliothèque Nationale Centrale de Florence, et avec les bulletins administratifs des récépissés du Parquet du royaume conservés dans la même Bibliothèque nationale.

toires d'amour sur feuille volante et, de la même façon, sont absents d'autres titres relatifs à une production de petits poèmes, d'almanachs lunaires et autres, et de calendriers, appelés à se fondre dans ce qu'en termes modernes nous pourrions considérer comme le secteur de la littérature "mineure". Les chiffres publiés ne reflètent par conséquent que certains aspects de la réalité du livre du moment, beaucoup plus vive et diversifiée que celle proposée par les données chiffrées et par les catégories utilisées pour la classer. Ces derniers ne permettent pas, comme nous l'avons vu, d'identifier les aires assimilables à la consommation "populaire" du livre qui a pris, précisément en cette période, un aspect complètement renouvelé dans le cadre d'une transformation générale du monde de l'édition.

Les années suivant l'Unité Italienne se situent en effet aux limites d'une nouvelle époque de la production imprimée. L'unification nationale a rompu les barrières politiques, douanières, législatives, qui avaient empêché les marchandises de circuler au-delà des frontières de tel ou tel Etat. Le marché du livre devenant plus vaste²⁵ et socialement plus différencié qu'auparavant, met en marche d'autres dynamiques qui accélèrent la concentration des affaires entre les mains de quelques "grands" éditeurs, désormais dissociés du rôle d'imprimeurs, et favorisent le déclin des petites entreprises familiales refoulées aux marges du monde de l'édition. Les progrès typographiques propagés par les revues professionnelles, qui naissent justement dans cette période²⁶, mettent en lumière la nécessité

25 La production de livres a enregistré un accroissement constant et considérable. En 1835 ont été publiées 2.819 oeuvres; en 1863 le nombre de titres était monté à 4.263, en 1872 on atteint les 15.973 unités. Le nombre d'imprimeries est lui aussi multiplié : celles-ci passent de 464 en 1835 à 600 en 1859 pour 2.000 presses et environ 10.000 employés, contre 911 imprimeries, 745 presses et 10948 ouvriers en 1872; cf. G. Ottino, *La stampa periodica: Il commercio dei libri e la tipografia in Italia, op. cit.* En 1884 les établissements de typographie arriveront au nombre de 1.437, soit une augmentation, en une décennie environ, de 50%; cf. *Origini, vicende e conquista delle organizzazioni operaie aderenti alla Camera di Commercio di Milano*, Milan, Ufficio del lavoro della Società Umanitaria, n.18, 1909.

26 Rappelons entre autres, *La Tipografia italiana*, publiée à Florence entre 1868 et 1872, et la prestigieuse revue *L'arte della Stampa*, dirigée par Salvatore Landi, très riche d'indications sur l'évolution des techniques et sur les développements d'ensemble de l'univers typographique italien. La revue éditée mensuellement à Florence par l'imprimerie même de Landi, était née en 1869, ses publications cessèrent en 1914. Entre autres journaux, rappelons le *Risorgimento grafico* et la *Tipografia milanese*.

d'adapter les méthodes de travail à l'expansion des entreprises d'édition et à l'augmentation progressive des tirages. A Florence, par exemple, la révolution technique modifie la topographie même de l'univers typographique. Les activités, d'abord concentrées dans les zones limitrophes de l'Arno, se déplacent hors du périmètre historique urbain: l'exigence de locaux plus vastes pousse les entreprises à chercher des emplacements aux espaces plus adaptés au volume et à la multiplicité des machines. Dans les rues du centre demeurent désormais les libraires qui abandonnent le rôle d'imprimeurs-papetiers-relieurs qu'ils avaient rempli au départ. L'ancienne figure du petit imprimeur-libraire résiste encore cependant, toujours plus rare, en cette nouvelle époque caractérisée par le développement d'autres activités industrielles: des fabriques d'encre à celles d'instruments mécaniques et jusqu'aux fonderies de caractères²⁷, d'abord inconnues dans l'aire florentine au point de provoquer des querelles constantes, comme celle qui vit Gaspero Barbèra, contraint de se fournir à l'étranger. Peu à peu les anciennes machines, les gestes, les pratiques, les rôles liés au vieux monde du livre sont remplacés par d'autres. Les presses en bois sont abandonnées, puis celles en fer, qui requéraient la présence de deux pressiers, d'un ou de plusieurs compositeurs et surtout d'un dur labeur faiblement productif sur le plan quantitatif (“[...]en dix heures pouvaient être produites au maximum 700 petites pages pour 2800 tractions de la barre de la presse²⁸”); avec l'adoption des machines à cylindre, de la composeuse linotype, le travail manuel des typographes est bouleversé par la mécanisation qui permet des tirages plus élevés, à moindre coût et avec une variété plus grande de produits imprimés. Sur le terrain des techniques d'illustration, on enregistre également de nombreux progrès dus à l'usage de matrices en acier et à l'application de procédés galvaniques qui multiplie la production de gravures à insérer dans des produits de série. Les matrices xylographiques permettaient, autrement que les matrices chalcographiques et lithographiques – à rainures –, d'imprimer simultanément textes et illustrations, désormais, avec l'usage du galvano, la reproduction peut être assurée en quantités

27 A Florence, en 1869 déjà, existaient trois fonderies de caractères d'imprimerie et deux fabriques d'encre; cf. *Annuario commerciale della provincia di Firenze*, Florence, Pellas, 1869.

28 Cf. P. Barbera, *Editori e autori. Studi e passatempo di un libraio*, Florence, Barbera, 1904.

importantes²⁹. Tous ces progrès-là favorisent la diffusion de textes illustrés à bas prix (depuis les romans en fascicules périodiques jusqu'aux feuilles volantes), grâce auxquels quiconque même s'avérait incapable de lire ou d'écrire ou ne parlait encore que le dialecte³⁰, pouvait accéder à l'imprimé. Les techniques chromolithographiques substituent la couleur au noir et blanc et sont utilisées surtout pour les couvertures des éditions économiques, à quelques centimes³¹, pour les almanachs et les étrennes, pour la littérature d'enfance et de jeunesse, ou pour la presse féminine. Langage textuel et langage visuel, pensés comme indispensables compléments, sont donc la marque d'une époque qui n'est plus celle de la lecture pour peu de gens mais celle des différentes façons de lire et des "livres pour tous".

Dans ce contexte, surgissent aussi de nouvelles expériences, – toutefois de manière hétérogène à l'intérieur d'un territoire national caractérisé par la grave stagnation du Sud³² – qui modifient les rapports entre producteurs et lecteurs et se répercutent sur le processus général de circulation des modèles culturels. Ces expériences redessinent les structures des imprimeries et conduisent à une spécialisation progressive dans le marché du livre, par laquelle

29 Maintenant, quand on a une gravure en bois, on en tire une estampe avec de la "gutta-percha" en fusion et l'estampe est mise dans un appareil galvanoplastique avec lequel on obtient la reproduction du bois sur une couche extrêmement fine de cuivre, qui remplie ensuite de zinc prend le nom de "cliché" [...]. De cette façon on peut obtenir des milliers d'estampes négatives en "gutta-percha" et avec l'une d'entre elles une grande quantité de reproductions galvanoplastiques. C'est cela le secret du bon marché incroyable des gravures en bois comme des livres ornés d'estampes», texte cité par G. Duplessis, *Le meraviglie dell'incisione*, Milan, Treves, 1875, p. 285.

30 Au moment de l'Unité italienne les italophones représentaient un pourcentage minime de la population: seuls 2,5% des italiens – entre 9 et 12% selon des estimations plus récentes – étaient en mesure de comprendre la langue nationale; Cf. T. De Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari, Laterza, 1979, p. 43.

31 Dans les Archives de la Maison d'édition Salani, dont le siège est à Florence, sont conservés 27.600 dessins exécutés avec des techniques variées: parmi eux il y a 4.300 dessins en couleurs dont 2.700 de couvertures et 1.600 pour les pages intérieures.

32 Le développement de l'industrie et de la production typographique ne survient pas de manière homogène sur le territoire national; les dimensions des techniques, des entreprises et de l'organisation dans le sud ont été très modestes. A ce sujet cf. L. Mascilli Migliorini, *Struttura e dinamica dell'editoria meridionale*, in *L'editoria italiana tra Otto e Novecento*, Bologne, Anaisi, 1986.

on tente de gagner un public plus précis en termes de goûts et de besoins culturels. Dans cette sectorisation du monde de l'édition, les ateliers familiaux qui, jusqu'à peu de temps auparavant, avaient opéré dans le secteur de l'édition "populaire", ne disparaissent pas pour autant et continuent à distribuer, au niveau local, des livrets, des feuilles volantes, des opuscules, du matériel religieux et de dévotion. Mais s'affirment sur le plan national les noms de véritables entrepreneurs-éditeurs, qui emploient des dizaines d'ouvriers pour maintenir sur pied des "usines à livres" pourvues de structures intégrées dans un système productif à cycle continu. Adriano Salani qui, au commencement de son activité en 1862, après un long apprentissage, ne possédait que quelques boîtes de caractères et une presse en bois dans une pièce du quartier S. Niccolò, a, dans son entreprise en 1883, six machines allemandes avec encrier à cylindre et des machines américaines avec margeur automatique qui lui permettent d'imprimer 1.500 exemplaires à l'heure, et quatre années plus tard, du fait de l'accroissement de la productivité de l'outillage, il est contraint de transférer son siège du coeur de Florence vers sa périphérie. Edoardo Perino en 1885 acquiert une rotative capable de produire 25.000 feuilles par heure; quant à Edoardo Sonzogno, en 1883, il possédait déjà trois Marinoni à feuille continue qui lui permettaient de tirer 30 publications périodiques en émissions importantes (*Il Secolo*, journal à deux feuillets, atteint en 1883 les 100.000 exemplaires³³). Une telle production, difficile à quantifier totalement, présente une richesse de titres jusque-là inconnue. Edoardo Perino, à Rome, publie de 1882 à 1891, seize collections, qui prévoient des publications dont le prix n'excède pas les 25 centimes; Sonzogno, outre les journaux et les romans par livraisons à 5 centimes, relance le modèle, expérimenté bien des années auparavant par le Turinois Pomba, de la *Biblioteca* qui coûte de 15 à 25 centimes. En 1886, le total des éditions en catalogue, tel qu'on peut le compter à partir des titres proposés en quatrième page de couverture, s'élève au nombre de 1.698 oeuvres. La plus connue de ses *Biblioteche*, celle *del Popolo* (utilisée également comme livre de textes pour les écoles du soir), propose en une décennie 135 petits volumes. Le répertoire offert par Adriano Salani montre une variété de lectures beaucoup plus ramifiée, qui embrasse les nouveaux types du roman à "deux sous",

³³ Cf. L. Barile, *Il Secolo. 1865-1923*, Milan, Guanda, 1980, p. 147.

l'opuscule à quelques centimes sur des faits divers, sur les miracles, sur les bandits, les manuels visant un savoir éminemment pratique, les petites collections du théâtre populaire centrées sur l'image de *Stenterello*, tirée des personnages de la *commedia dell'Arte*. Dans ce cas les tirages arrivent à 70.000 exemplaires pour la *Pia de Tolomei* en huitains, s'établissent dans les 4.000 à 5.000 exemplaires dans le secteur des petits romans – réimprimés annuellement dans certains cas –, proposés par la *Biblioteca Economica* et par la *Biblioteca Illustrata*³⁴, alors que la moyenne des exemplaires d'un livre destiné à d'autres circuits tourne autour de 1.500.

Cette production massive, en partie à caractère périodique utilise, pour accélérer son écoulement, le chemin de fer. L'extension du réseau ferroviaire, passé d'environ 2.000 kilomètres en 1860 à 8.700 en 1880, favorise, comme le suggèrent les éditeurs, une distribution plus rapide des produits qui peuvent arriver en des temps brefs dans des zones lointaines de leur lieu de production, tandis que l'utilisation du service postal stimule la vente directe. Edoardo Sonzogno dans sa publicité invite les lecteurs à faire usage du système de l'abonnement facilité par l'envoi des catalogues et par les canaux de la poste, évitant donc l'intermédiaire des librairies, tandis que Salani fait également de la vente à domicile un des points fondamentaux de la diffusion de ses livrets, écoulés dans l'aire locale par des crieurs de journaux et des vendeurs ambulants. Les éditeurs se battent pour un nouveau projet de loi qui réforme les taxes postales, en particulier pour la diminution des coûts d'affranchissement; la taxe de recommandation sur les imprimés et paquets et celle sur les mandats d'un montant inférieur à 1,20 L. est réduite à 10 centimes afin de faciliter l'utilisation d'un moyen de transport "rapide et économique". Le réseau de diffusion de la littérature "populaire", avec le développement de nouveaux points de vente

34 Cf. *Archivio Storico Salani Firenze. Reparto editoriale, Schede tirature*. Le travail auprès de la Maison d'édition Salani est encore dans une phase de classification et d'analyse de la documentation conservée; il n'est par conséquent pas encore possible de fournir des données sur la production globale. A la fin de la première gestion Salani, sont présentes en catalogue 1.820 éditions, non comprises les publications "mineures" comme les petits opuscules et les feuilles volantes. Rappelons que quelques titres furent réimprimés plusieurs fois et dans diverses collections: juste à titre d'exemple, la *Pia de Tolomei* avait presque atteint 10.000 exemplaires au début du XXème siècle dans la seule édition insérée dans la *Biblioteca Illustrata*.

et l'utilisation du système ferroviaire et postal, élargit les horizons du commerce des livres, s'intégrant aux canaux traditionnels de la vente ambulante des libraires itinérants, des *muricciolai* et des *pontremolesi*, qui atteignaient au vingtième siècle encore "les régions les plus incultes et primitives de l'Italie"³⁵.

Si la fondation de maisons éditrices spécialisant leur production dans le secteur du livre "populaire", se trouve bien insérée dans le processus général d'un renouveau de l'édition, elle trouve également sa raison d'être dans la diminution de l'analphabétisme et par conséquent dans l'accroissement du public des lecteurs potentiels. Il s'agit d'un processus qui se situe en net retard par rapport à d'autres pays de l'aire nord-européenne engagés depuis des décennies dans la voie d'une alphabétisation plus totale. Il suffit de penser qu'au début de la seconde moitié du XIX^e siècle le pourcentage de la population alphabétisée en Italie touche à peine le niveau des 20,13%, pendant qu'en France, le taux d'alphabétisation atteint déjà 55,64%³⁶. Dans les années suivantes en Italie, la proportion des personnes alphabétisées passe de 31,23% en 1871 à 38,1% en

³⁵ Cf. *Inchiesta dei libri più letti dal popolo italiano*, Milan, Società Bibliografica italiana, 1906, p. 14.

³⁶ Cf. J. M. Sallmann, *Les niveaux d'alphabétisation en Italie au XIX siècle*, in *Mélanges de l'école française de Rome*, tome 101, 1989, 1. Les données fournies par Sallmann concernent le premier recensement italien de 1861 et le français de 1866. Les taux d'alphabétisation décomposés par sexes et par classes d'âge sont les suivants: Italie (1861), hommes: 24,07%; femmes: 11,58%; hommes de plus de 5 ans: 27,20%; femmes de plus de 5 ans: 13,06%; France (1866), pour les mêmes catégories: 54,40%, 45,00%, 61,31%, 49,90%. Il faut rappeler que dans le premier recensement italien de 1861 ne sont pas compris Venise et le Latium annexés par la suite au Royaume d'Italie. Le recensement de 1871, qui considérait également comme analphabète l'individu qui savait seulement lire, indiquait pour Venise 69,77% d'analphabètes et pour le Latium 71,73%. Les gros écarts régionaux mis en évidence par le recensement de 1861 montrent: pour le Nord-ouest 1 habitant sur 3 en mesure de lire et d'écrire, 1 sur 6 pour le Centre, et enfin, pour le Sud profondément analphabète, moins d'1 sur 10. Pour les taux d'alphabétisation parmi la population adulte dans certains pays européens autour de 1850, cf. C. M. Cipolla, *Istruzione e sviluppo. Il declino dell'analfabetismo nel mondo occidentale*, Turin, Einaudi, 1971, p. 113. A la moitié du XIX^e siècle nous avons 80% d'alphabétisés pour la Prusse et l'Ecosse, 65-70% pour l'Angleterre, 55-60% pour la France, et enfin 20-25% pour l'Italie et l'Espagne.

1881, avec un niveau plus élevé dans les chef-lieux de province où on enregistre une augmentation de 49,90% à 55,92%³⁷.

Les données proposées par les recensements généraux, risquent pourtant d'offrir une vision partielle de la situation réelle, puisque la compilation des statistiques passe sous silence la répartition des analphabètes par classes sociales d'appartenance. A ce sujet, les relevés fournis par le Ministère de la guerre – tirés des inspections militaires et analysés par Stefano Pivato – sont intéressants: ils offrent un échantillon indicatif de la régression de l'analphabétisme, entre 1871 et 1886, dans son rapport aux classes sociales et précisément parmi les membres des catégories les plus marginales de la société, avec un pourcentage d'analphabètes qui n'excède pas ici 29,48%. Les distinctions sociales, dans ce cas aussi, sont plutôt vagues, et étant donnée ici la nature du relevé, les femmes – dont les taux d'analphabétisme ont toujours été plus élevés que ceux des hommes – sont évidemment exclues. En tout cas, les estimations rapportées, faisant référence à des groupes jeunes, constituent un indice, comme le suggère Pivato, des effets d'une scolarisation plus étendue, mise en mouvement par la loi Casati (1859) et par la loi Coppino du 15 juillet 1877. Ces lois ne résolvent pas les graves carences en fait de structures scolaires, elles n'empêchaient pas davantage la fraude vis-à-vis de l'obligation, les processus de désalphabétisation, ou la différence entre la ville et la campagne³⁸, mais jetaient même, à travers mille contradictions, le germe d'une instruction plus générale surtout dans les zones septentrionales et centrales de l'Italie³⁹ et parmi les classes urbaines, les plus touchées, par ailleurs, par les dynamiques de transformation capitaliste de l'économie.

37 Les chiffres tirés des recensements de 1871 et 1881 concernent la population d'âge supérieur à 6 ans; Cf. G. Candeloro, *Storia dell'Italia Unita*, vol. 6, Milan, Feltrinelli, 1960, p. 260.

38 Cf. T. De Mauro, *Storia linguistica*, *op. cit.*

39 A travers l'examen des données offertes par les divers recensements, apparaît de manière évidente la diminution de l'analphabétisme dans les classes les plus jeunes. En 1911, les taux d'alphabétisation pour les jeunes jusqu'à 10 ans d'âge sont supérieurs à 90% au Nord, tandis qu'on enregistre des taux seulement de 40-60% au Sud. Ces déséquilibres régionaux ne seront pas redressés dans les années suivantes; Cf. L. Faccini, R. Graglia, G. Ricuperati, *Analfabetismo e scolarizzazione*, *Storia d'Italia, Atlante*, Turin, Einaudi, 1976, pp. 756-772.

La diffusion de la capacité à lire et à écrire, les progrès technologiques, la diminution des prix du matériel d'imprimerie, la naissance de bibliothèques populaires et de prêts (qui rendent possible la lecture gratuite), ne nous permettent pas, il est vrai, de déterminer avec exactitude les rapports complexes entre textes et lecteurs, ni les habitudes et les pratiques de lecture⁴⁰, mais nous autorisent toutefois à déduire que la présence et la convergence de tous ces facteurs ont concouru, de fait, à créer de nouvelles possibilités de contact avec l'imprimé, favorisant une attitude différente et une plus grande familiarité d'une part plus importante de la population italienne dans ses rencontres avec les livres.

L'Italie commençait ainsi à rattraper son grave retard par rapport aux autres pays européens engagés depuis longtemps dans une conjoncture de croissance du marché du livre à plus grande circulation⁴¹.

4. Les nouveaux types: "la littérature à deux sous et à trois sous"

Si la seconde moitié du XIX^e siècle est l'époque des innovations techniques et d'un premier élargissement du public du livre, elle est, en même temps, l'âge de la prolifération à large échelle de toute une gamme d'imprimés "populaires" différents, de nouveaux genres et sujets. Les éditeurs reprennent la formule de la collection, publiant une masse de petits livres d'instruction et de récréation rassemblés en séries et rendant accessibles des textes tenus jusqu'alors en lisière de l'édition "pour tous". La *Biblioteca del popolo* de Sonzogno, opuscule de 63 pages, relié par brochage, pour le modique prix de 15 centimes, constitue, comme on le lit sur le frontispice, un petit traité "élémentaire de science pratique, de notions utiles et indispensables, rédigé en style populaire, succinct, clair, à la portée de chaque intelligence". Histoire, géographie, science, grammaire, deviendront les sujets conducteurs de la collection, épaulée quelques années plus tard par une nouvelle

⁴⁰ Cf. à ce sujet, R. Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, pp. 165-246.

⁴¹ Si nombreuses sont les études sur la littérature "populaire" en Europe qu'il nous semble superflu d'en donner une liste détaillée: nous voulons rappeler toutefois le texte déjà cité de R. D. Altick pour ce qui concerne l'Angleterre et l'*Histoire de l'édition française*, t.2 *Le livre triomphant*, op. cit., et t.3, *Le temps des éditeurs*, Paris, Promodis, 1985.

Biblioteca, la *Biblioteca Universale*, consacrée aux “travaux littéraires des meilleurs auteurs de tous les temps et de tous les pays” (condensés en petits volumes mensuels de 100 pages), par la *Biblioteca Classica economica*, et par la *Biblioteca Romantica*. A Rome Edoardo Perino, concurrent direct de Sonzogno, lance lui aussi, sur le marché la même formule: livrets à quelques centimes, de facture typographique modeste, conçus comme éléments d'une collection, qui embrasse des thèmes scientifiques, des contes de fées, parodies, facéties et du théâtre et de la littérature. Parallèlement à cette production de types jusqu'alors inconnus qui, dans une formule économique et réduite, cherchent à diffuser des thèmes limités jusqu'alors au cadre d'une culture élitare, d'autres genres font leur apparition.

La production d'Adriano Salani peut être indicative de la richesse des types et modèles qui sont proposés en cette période. Nous trouvons des textes de préceptes à usage domestique, des manuels⁴², “secrétaires” de lettres pour toutes sortes d'éventualités⁴³, des collections de théâtre (nouvelles comiques, monologues et farces), des passe-temps et des jeux. Dans ces publications, on peut saisir un mélange d'utile et d'agréable, de quotidien et de mondain, dans lequel émergent les éléments d'un code de comportement fondé sur le modèle d'un nouveau “savoir vivre”, reflet, au niveau d'une divulgation plus large (sous-tendue par une appropriation différente de valeurs et de conduites), de cette idée de la “société des bonnes manières” qui était en train de s'affirmer dans les classes moyennes-supérieures, avec le nouvel épanouissement de manuels d'étiquettes et d'éducation à la “civilité”, propres à répondre aux exigences d'une époque ouverte à une vie sociale plus

⁴² Cf. *Manuale di ginnastica, nuoto, scherma, equitazione e pattinaggio*, Firenze, Tipografia Adriano Salani, 1880; *Manuale dei segreti della natura, corredato di cognizioni industriali o agricole, ricette*, Florence, Tipografia Antonio Salani, 1883; *Manuale dei balli di società*, Florence, Tipografia Adriano Salani 1883; *I segreti per tutti, trattasi della bellezza, della salute e della famiglia*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1881.

⁴³ Cf. *Il segretario italiano ossia modo di scrivere lettere sopra ogni sorta d'argomento*, Firenze, Tipografia Adriano Salani, 1872; *Il segretario degli amanti ovvero lettere d'amore*, Firenze, Tipografia Adriano Salani, 1872; *Il segretario galante ossia modo di scrivere lettere amorose, di discordia, di accomodamento, aggiuntovi la scuola d'amore e molti segreti infallibili per gli innamorati*, Firenze, Tipografia Adriano Salani, 1892.

intense⁴⁴. Afin d'élargir le marché éditorial, les publications sont rédigées dans la double version du livret broché, qui s'adresse à un public "pauvre", et de l'édition reliée en carton ou en toile, destinée à ces collections, de tradition romantique, dans lesquelles le nouveau genre littéraire du roman "populaire", véhiculé, en premier temps, par les journaux "à un sou" fera son apparition. Le roman "populaire" se développe, en effet, dans le sillage de la presse périodique à bas prix et se trouve associé à la presse dans le même circuit de production et de diffusion, dominé par l'éditeur Sonzogno⁴⁵. L'entreprise Sonzogno située au centre d'un marché en expansion allant du feuilleton en appendice des journaux aux livraisons hebdomadaires de 8 à 15 pages avec illustrations – tel qu'il est apparu en France dans les années trente-quarante⁴⁶ –, publie d'interminables collections "populaires" de romans, surtout français, en petits volumes. Eugène Sue, Ponson du Terrail, Dumas père et fils⁴⁷, Paul de Kock, Xavier de Montépin, Victor Hugo, Emile de Richebourg sont repropoés, grâce à la modicité des prix de catalogue et à la distribution par les kiosques, à un public toujours plus large⁴⁸. Les divers *Rocamboles*, *Juif errant*, *Comte de Montecristo*, *Misérables* et d'autres encore, figurent parmi les pro-

44 Cf. G. Turnaturi, *Gente perbene. Cent'anni di buone maniere*, Milan, Sugarco, 1988 et G. Fiocca, *I manuali di etichetta e la società borghese nell'Ottocento italiano*, in *Ricerche di Storia sociale e religiosa*, VI, 1976.

45 L'année même de la naissance de la *Biblioteca del popolo* l'éditeur milanais s'assure la vente des droits de traduction des oeuvres françaises, acquérant de la Société des Gens de Lettres, le mandat d'intermédiaire entre les éditeurs italiens et les auteurs français. Les rapports de Sonzogno étaient intenses avec les autres éditeurs; Salani par exemple acquerra de l'éditeur milanais le droit d'éditer, dans sa *Biblioteca economica*, les oeuvres de Montépin, Ponson du Terrail, Malot; Cf. *Archivio Salani, Reparto aziendale, Contratti*.

46 Cf. J. Smith Allen, *Popular French Romanticism: Authors, Readers and Books in the 19th Century*, Syracuse, Syracuse University Press, 1981. Pour le roman feuilleton en Italie, cf. A. Bianchini, *Il romanzo d'appendice*, Rome, ERI, 1969, et *Dame, droga e galline: Romanzo popolare e romanzo di consumo tra Ottocento e Novecento*, Milan, Unicopli, 1986.

47 Les oeuvres des Dumas sont parmi les plus répandues. En 1872 Sonzogno propose dans le catalogue de la *Biblioteca Romantica* 19 titres (suivis de 14 de Ponson du Terrail et 10 de De Kock), sur un total de 90 textes. D'autres éditions économiques seront imprimées par Salani et Barbini.

48 Le roman entre même dans le colportage. Le vendeur Carlo Bardotto, pontremolais, déclare posséder en l'année 1864, *Le Comte de Montecristo*, *Les 3 mousquetaires* et le *Robinson Crusé*; Cf. G. B. Martinelli, *Origine e sviluppo dell'attività dei librai pontremolesi*, Pontremoli, Artigianelli, 1973.

tagonistes les plus importants des livraisons et des livres, que divers illustrateurs (Gorra, Gonin, Mazza, Parera) concourent à enrichir d'un nouveau courant figuratif intégré aux codes narratifs du moment et destinés à alimenter par de nouveaux thèmes l'imaginaire collectif. L'illustration s'intercale dans le cours de la lecture et répond à une sollicitation visuelle du texte, fait pour être regardé autant que pour être lu.

Si les traductions du français couvrent un espace important dans le panorama éditorial du moment, les éditeurs agrandissent leurs catalogues en y incorporant d'autres auteurs de la littérature contemporaine: auteurs anglais, auteurs russes, premiers écrivains italiens qui, s'essayant sur le terrain du roman "d'évasion", empruntent surtout au modèle français. Parmi ces derniers, on peut citer les noms de Francesco Mastriani, archétype du genre avec la *Cieca di Sorrento* et ensuite avec *I misteri di Napoli*, situés dans les bas-fonds de la cité parthénopéenne ou de Carolina Invernizio, la "conigliesca creatrice di mondi"⁴⁹ comme l'appela ironiquement Antonio Gramsci, première "feuilletoniste" dans la *Gazzetta di Torino*, puis collaboratrice fixe de la Maison d'édition Salani, pour laquelle elle écrivit 123 romans. La littérature de grande consommation, destinée à rejoindre et à solliciter les intérêts d'un public toujours plus composite – constitué non seulement de classes populaires mais aussi de groupes d'extraction petite-bourgeoise⁵⁰ – sortait ainsi de l'anonymat. Les livres qui se publient ne sont plus seulement des réductions d'histoires "légendaires" sous des formes consommables par un public semi-cultivé, mais des éditions "ad hoc" rédigées par des auteurs et des dessinateurs payés sur la base de contrats et protégés par les lois sur les droits d'auteurs. Dès lors, le rapport entre le livre et son public se compose des éléments nouveaux. Tout d'abord la lecture du roman exige des habiletés linguistiques (non seulement de déchiffrement du texte mais d'accès au sens) aptes à donner la compréhension de la structure d'ensemble et le lien entre chaque épisode. S'esquisse donc ici une appropriation du texte moins fragmentaire, peut-être plus intime, de toute façon différente de celle qui sous-tend les matériaux empruntés à la tradition ou réécrits à destination d'une forme

49 "Coniglio" désignant le lapin, il s'agirait, en nous autorisant un barbarisme, de la "lapinesque créatrice de mondes".

50 Cf. Adriano Salani, *tipografo editore, fiorentino. Note autobiografiche*, Florence, Salani, p. 39.

éditoriale "populaire" en séquences brèves. En même temps émerge le rôle clef de l'écrivain professionnel qui construit les parcours de lecture spécifiques – ainsi celui du roman d'évasion – et permet au lecteur de s'orienter dans l'intrigue narrative à travers des stratégies précises d'écriture et d'édition.

Face à la croissance d'une production "de marché" qui se ramifie en genres et sous-genres nouveaux, resurgit aussi le roman historique en édition économique. Le roman historique dans l'Italie post-unitaire -c'est-à-dire produit dans une phase de régénération du caractère national-, abandonne le style noble du genre littéraire apparenté à la culture du Risorgimento: il se replie sur une syntaxe plus simple et des sentiments plus courants. Domenico Guerrazzi, Cesare Cantù et Massimo D'Azeglio sont repropoés, mais c'est surtout le modèle du récit, rédigé par des figures mineures du monde de la culture (professeurs, anciens officiers) qui envahit le marché du livre "populaire" à 25 centimes. Angelo Bietti, Edoardo Perino et, en particulier, Adriano Salani, impriment ainsi des centaines de livrets dédiés aux héros plus ou moins connus de l'épopée nationale: *Il Fornaretto di Venezia*, la *Marietta de Ricci*, *La storia di Pietro Micca*, la *Francesca di Rimini*, figurent aux côtés des profils biographiques de Giuseppe Garibaldi, Giuseppe Mazzini, Vittorio Emanuele II, Ciro Menotti et les frères Bandiera, protagonistes du Risorgimento. Autant de lectures édifiantes destinées à diffuser un idéal d'éducation morale et civique qui se conforme et s'intègre parfaitement à la construction croissante d'une mémoire et d'une histoire nationales dans le pays⁵¹. Elles sont en même temps propres à dissimuler les contradictions non résolues du jeune Etat, les déséquilibres sociaux et régionaux, le paupérisme, le manque d'infrastructures et les répercussions d'une crise économique qui encourageait les premiers flux d'immigration outre-Atlantique. Dans le mythe même véhiculé par le roman de brigandage, la question du banditisme (lequel explose violemment aux lendemains de l'Unité) prend une auréole de distance désenchantée. Les hauts faits de ces "héros" solitaires, chantés ou narrés, ne renforcent pas le *topos* généralement répandu du bandit gentilhomme qui prend au riche pour donner au pauvre (de *Robin Hood* à *Mandrin*), mais ils se greffent sur le registre double du héros-monstre, écarté de la

⁵¹ Cf. L. Mascilli Migliorini, *Memoria e storia nazionale*, in *Editori a Firenze nel secondo Ottocento*, Florence, Olschki, 1983.

société à cause d'une injustice subie (souvent personnelle) et partisan de crimes cruels contre les autorités et contre les hommes. Figure ambiguë dans laquelle finissent par se rencontrer deux attitudes différentes: d'un côté l'approbation d'un élément positif, mais non révolutionnaire, de protestation, de l'autre l'adhésion à la politique de répression réalisée, dans les années post-unitaires, par les autorités confrontées à toutes les formes de la rébellion sociale.

Les scènes consacrées à la *Storia del famigerato brigante Ansuini Fortunato*, à *Giuseppe Maistrilli*, à *Antonio Schiavone*, à *Domenico Tiburzi*, le roi du Lamone, à *Musolino*, à *Stefano Pelloni detto il Passatore*, s'entrecroisent avec celles de *Ghino di Tacco* et *Marco Sciarra*, bandits du XIV^e et XVI^e siècle. Histoires actuelles et histoires anciennes qui convergent en un seul courant "littéraire", dans lequel les limites entre le proche et le lointain viennent se fondre dans la légende. Ces lectures, composées dans une prose simple, dans une forme rythmée de vers, parfois en dialecte, diffusées en livrets de 10 à 20 pages ou en feuilles volantes avec de grossières gravures xylographiques imprimées par de petites imprimeries comme celle de Ranzini à Milan⁵², comme la *Tipografia popolare* d'Edoardo Ducci⁵³ à Florence, comme celle de Campi à Foligno⁵⁴ (et aussi de Matteo Contrucci à Prato, de Pennaroli à Firenzeuola, de Baroni à Lucques) ou bien par le même Salani⁵⁵, font partie de ce patrimoine de motifs et de genres qui a survécu à la

52 Cf. *Vita, prigionia e morte del famigerato brigante Antonio Gasparoni morto il 1 aprile 1882 ad Abbiategrasso*, Milan, Tipografia Ranzini, sd., (feuille volante).

53 Cf. *La condanna di Giuseppe Musolino*, Florence, Tipografia Popolare di Edoardo Ducci, sd.; *Morte del terribile brigante Domenico Tiburzi*, Florence, Tipografia Popolare di Edoardo Ducci, sd., (feuille volante).

54 Cf. *Vita e gesta del brigante Musolino*, Foligno, Tipografia Campi, sd., (feuille volante).

55 Cf. par exemple *Storia di Giuseppe Maistrilli che per causa d'amore cadde in molti delitti*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1878; *Storia di Marco Sciarra capo brigante, dove si sentono i suoi sozzi amori, gli orribili delitti, la sciagurata fine*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1889; *Storia del brigante Antonio Gasperoni*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1878; *Il brigantaggio nell'agro romano, narrazioni dal vero*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1892; *Stefano Pelloni detto il Passatore*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1886; *Il feroce brigante Antonio Crocco terrore delle provincie napoletane*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1888; *Vita e morte del brigante Chiavone*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1871, (feuille volante).

transformation de la fin du XIX^e siècle et que constitue la littérature à un sou.

5. La littérature à un sou

Almanachs lunaires et autres, événements fantastiques, miracles et prodiges, légendes hagiographiques, faits divers, chansons, aventures chevaleresques et histoires d'amants malheureux, héritiers de la littérature "muricciolaia"⁵⁶, racontée et vendue sur les places du XV^e et du XVI^e siècles par les "cantimpanca" et les "cerretani", continuent leur vie pluriséculaire. Les histoires racontées sont des remaniements de traditions culturelles diverses qui ont conflué en un seul répertoire: celui-ci a traversé la longue durée et franchi les frontières territoriales⁵⁷, absorbant les thèmes, les motifs, les structures narratives, restant toujours semblable à lui-même et toujours divers selon les statuts et les fonctions diverses attribuées, dans l'espace et dans le temps, aux textes, par les auteurs, les imprimeurs et les lecteurs⁵⁸.

Dans cette sorte de "Bibliothèque bleue" les dernières décennies du XIX^e siècle n'ont apporté que quelques éléments de nouveauté: dans le support matériel tout d'abord, même si la facture reste pauvre et si les illustrations ne font pas usage des progrès techniques, puis, parfois, dans les thèmes comme par exemple l'actualité insérée dans le sillage d'un genre établi, celui des "faits divers peu ordinaires", qui déjà au seizième siècle divulguait un répertoire d'histoires "incroyables": homicides, suicides, violences, crimes et exécutions capitales, mais aussi la chronique des faits merveilleux (apparitions de monstres et prodiges), ou les récits de tremblements de terre, inondations, etc). *Il lacrimoso lamento che fece la Signora Prudenzia anconitana*, *La storia di Angiola crudele*, crimes d'amour repropoés au XIX^e siècle par Spiombi, par Vannini, Contrucci, Salani, tendent à produire -tout comme la

⁵⁶ Cf. F. Novati, *La storia e la stampa nella produzione popolare italiana*, Bergamo, Istituto italiano di arti grafiche, 1907.

⁵⁷ Les exemples à ce propos sont nombreux: de Grisélide, répandue en Italie, en France, et en Angleterre, à Genoveffa (Geneviève de Brabant) connue en Espagne, en France, en Angleterre, au Brésil, en Allemagne, et en Italie.

⁵⁸ Dans le cadre de notre travail, nous avons choisi d'opérer à l'échelle de quelques cas pour retracer les trajectoires formelles et textuelles de livres pluriséculaires répandus dans divers pays européens, comme la *Storia di S. Alessio*, la *Genoveffa*, la *Griselide*.

Storia di Carlo Bertone che uccise il proprio padre a colpi di bastone (Florence, Salani, 1878) ou *L'Uomo assassino che tagliò in 35 pezzi una ragazza* (Florence, Salani, 1880)-, une construction de sens, fixée à la fois dans les structures narratives et dans les images – dépourvues souvent des contextes référentiels – qui renvoie au fait extraordinaire, quasi légendaire. L'illustration, qui symbolise les dispositifs dramatiques du récit, offre une iconographie, certainement bien connue de son public: des tableaux terrifiants de filles violées (tel le cas de *l'Orribile delitto accaduto ad una ragazza di 16 anni presa da 6 giovanotti, condotta in una cantina fatta in 24 pezzi e poi abbruciata* (Florence, Ducci, sd.), ou d'épisodes de sang mêlés à l'intervention miraculeuse de la Vierge Marie (*Orribile fatto avvenuto nella città di Monteleone, di una madre che uccise i suoi tre figli e il miracolo operato dalla Vergine Maria* (Milan, Ranzini, sd.); *Miracolo operato da Maria Santissima sulla fanciulla Elisabetta Chiti di Firenzuola* (Florence, Ducci, 1886), qui s'intègrent par certains aspects à un corpus religieux sur la Sainte Vierge, presque inchangé dans le cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Les événements sont imprimés par milliers d'exemplaires en opuscules et en feuilles volantes et destinés à une circulation immédiate et rapide effectuée par l'intermédiaire des vendeurs ambulants et des crieurs de journaux. Mais la littérature à un sou trouve son fonds le plus solide dans les petits poèmes édifiants du passé (repris parfois de l'Ancien Testament), publiés tout le long du XIX^e siècle, comme *I Sette Dormienti*⁵⁹, la *Storia di S. Cristoforo*⁶⁰, la *Vita di S. Alessio*⁶¹, la *Vita di Barlaam e Giosafatte*⁶², ou la *Genoveffa* propre à incarner le modèle de la vertu conjugale persécutée⁶³, dans la littérature religieuse dédiée

⁵⁹ Cf. *I sette dormienti*, Bologne, Tipografia alla Colomba, 1806. Autres éditions: Florence, Spiombi, 1850; Florence, Salani, 1872, (1890).

⁶⁰ Cf. *Vita di S. Cristoforo*, Lucques, Tipografia Baroni, 1825. Autres éditions: Prato, Vannini, 1852; Florence, Salani, 1882; Foligno, snt.

⁶¹ Cf. *Vita e miracoli di S. Alessio*, Lucques, Tipografia Baroni, 1850. Autres éditions: Volterra, Sborgi, 1867; Salani, Florence, sd.; Bologna, alla Colomba, sd.

⁶² Cf. *Vita di S. Giosafatte convertito da Barlaam*, Florence, Tipografia Formigli, 1827. Autres éditions: Novare, Miglio, 1872; Florence, Salani, 1879.

⁶³ Cf. *Storia di Genoveffa di Brabante*, Codogno, Tipografia il Cairo, 1878; *Genoveffa, storia degli antichi tempi*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1883, (1887).

aux saints protecteurs⁶⁴, dans les histoires d'amants malheureux, comme *Paris e Vienna*, *Piramo e Tisbe*, *Ottinello e Giulia*, *Florindo e Chiarastella*⁶⁵, dans la satire du manant de la littérature carnavalesque, dans les chansons de gestes liées à la poésie épique qui tend à célébrer les exploits et les escarmouches des paladins, de *Rinaldo appassionato*, de *Guerrino il Meschino* et des *Reali di Francia*⁶⁶. La tradition s'incarne aussi dans des genres tels que les complaintes, les *contrast*i, de la tradition latino-médiévale et dans la métrique même de la versification, en huitains. Intrigues et formes d'origine érudite qui ont franchi les frontières de leur destination d'origine pour rejoindre les cercles d'une littérature partagée par différents groupes sociaux. Il est facile de trouver aux XVIII^e et XIX^e siècles des versions des *Reali de Francia* pour une lecture d'élite: oeuvres en tomes volumineux, coûteuses, reliées en cuir, imprimées sur papier vélin et dépourvues de tout accompagnement iconographique. Mais il est aisé aussi de retrouver des éditions plus modestes, remaniées, organisées en petites unités textuelles, par la nécessité de créer des conditions de lisibilité différentes de celles que possède le lecteur expérimenté. Ce sont des livres qui peuvent compter un nombre considérable de pages même dans la formule la plus économique, ou en revanche, être coupées pour figurer dans des éditions réduites à peu de pages, introduites par des titres

64 Cf. *Invocazione a Santa Lucia per conservarsi la vista*, Florence, Tipografia Adriano Salani, sd.; *I sette dolori e allegrezze del glorioso patriarca S. Giuseppe per ottenere il di lui potente patrocinio in vita e in morte*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1897; *Vita e prodigi di S. Rocco protettore della pestilenza*, Florence, Tipografia Adriano Salani, sd.

65 Cf. *Istoria bellissima di Florindo e Chiarastella dove si intende di vari avvenimenti di due amanti con felice fine*, Lucques, Tipografia Marescandoli, 1800. Autres éditions: Prato, Contrucci, 1862; Lucques, Baroni, 1850; Florence, Salani, 1880; *Amori di Paris e Vienna dove si leggono le ammirabili avventure di questi due fedeli amanti*, Lucques, Tipografia Marescandoli, 1778. Autres éditions: Lucques, Tipografia Bertini, 1809; Colle, Pacini, 1828; Lucques, Baroni, 1850; Florence, Salani, 1878, (1883, 1888); *Storia di Ottinello e Giulia*, Lucques, Tipografia Bertini, 1822; *Piramo e Tisbe, storia compassionevole*, Bologne, Tipografia alla Colomba, 1810. Autre éditions: Lucques, Baroni, 1828; Florence, Salani, 1874, (1878).

66 Cf. *Rinaldo appassionato ovvero le battaglie d'amore*, Florence, Tipografia Salani, 1879, (1883); *Guerrino detto il Meschino figlio del principe Milione*, Florence, Tipografia Salani, 1872 (1878, 1879, 1883); *I reali di Francia*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1883, (1886, 1888). Autres éditions: Firenzuola, Pennaroli, sd.

très longs. Là encore image et texte s'agentent, pour décrire les exploits de cavaliers et de dames, les épisodes de batailles et de tournois; tous morceaux qui ne sont pas racontés dans la prose originale, mais disposés en vers, à la manière des chanteurs ambulants. Le huitain n'est pas toujours la forme littéraire canonique, mais se structure sur un enchaînement de rimes qui donnent lieu à de multiples formes de réception, facilitant la possible répétition orale des textes, et se prolongeant jusque dans la chanson. Ce sont justement les chanteurs ambulants qui réécrivent les *Reali* ou le *Guerin Meschino*, en feuilles volantes⁶⁷; chanteurs ambulants comme Giustiniano Villa, cordonnier, colporteur et poète ou comme Giuseppe Moroni dit "il Niccheri" qui puisaient dans ce patrimoine⁶⁸, diffusant les histoires "à un sou", souvent remaniées et adaptées à leur improvisation. De l'écriture à l'oralité, pour retourner de nouveau à l'écriture à travers les feuilles imprimées et vendues par les mêmes chanteurs ambulants (mais aussi par les vendeurs spécialisés de petits opuscules et canards, marchands de chansons, colporteurs), dans les marchés et les foires locales, dans la rue et dans la place.

La diffusion de ces matériaux imprimés a donc lieu dans l'espace public et se prête à un rapport collectif impliquant des modes d'appropriation différents du texte, car les livres parlent de nombreuses langues: celle de l'image qui accompagne le récit, celle de la chanson ou celle d'une scénographie spontanée. Littérature faite pour être regardée, écoutée, lue en silence ou à haute voix, dans laquelle chacun, quel que soit son degré de familiarité avec l'écrit ou ses compétences linguistiques, peut reconnaître un code sémantique à partir duquel il sera possible de saisir une signification -la sienne- du texte. Ainsi, la littérature "bleue" confiée aux formes spontanées de communication, parcourait des itinéraires spécifiques qui lui permettaient de s'enraciner et de devenir aussi le patrimoine culturel⁶⁹ de ceux qui vivaient en marge de l'univers de

67 Cf. *Vita di Guerrino detto il Meschino il quale fece molte battaglie contro a Turchi e Saracini [...], composta da una cantastorie*, Florence, Tipografia Adriano Salani, sd., (feuille volante; 18 octaves).

68 Cf. *Vita di Giuseppe Moroni improvvisata in ottava rima da lui medesimo*, Florence, Tipografia Adriano Salani, 1875, pp. 20-23.

69 Notre intention n'est pas d'identifier les traits spécifiques d'une culture "populaire", mais simplement de suivre des trajectoires qui, du texte, conduisent à ses possibles cadres de circulation.

l'écriture, soit par leur manque d'instruments linguistiques, soit par leur isolement au sein des localités distantes des villes et des centres de production et de distribution du livre. Lieux où les seuls autres textes connus étaient ceux des prières, des catéchismes, des "mois de mai"⁷⁰ ou des lunaires et des calendriers à accrocher aux murs.

Le parcours que nous avons suivi dans notre essai n'a, de tout façon, retracé qu'un cadre partiel des développements de l'édition "populaire" à la fin du siècle. En effet, nous avons préféré, pour des raisons d'espace, ne pas parler de l'expansion de toute la presse "mineure" liée au mouvement catholique, ni des initiatives encouragées par les organisations ouvrières et socialistes naissantes, ni de la très singulière expérience éditoriale des Vaudois en Italie au lendemain de l'Unité nationale. Il s'agit, dans tous ces cas, d'une imprimerie souvent de petite dimension, liée aux paroisses ou aux clubs et aux associations; mais il peut s'agir aussi de grandes maisons d'édition, qui travaillent sur le plan national et qui prennent tous ces traits "d'entreprise" propres au nouveau marché de l'imprimé "populaire".

Observons seulement à ce propos que cette production de propagande et d'éducation s'adapte, en large partie, aux dispositifs formels et textuels de la littérature à un sou. Les opuscules et les brochures se moulent dans leurs sujets comme dans leur motifs à l'intérieur d'une très ancienne tradition et se modèlent sur des formules largement connues (almanachs, catéchismes, sermons). Les formes expressives sont complétées par des éléments figuratifs à la symbolique suggestive (les images canoniques des saints dans les opuscules catholiques, les manifestations de la classe ouvrière ou le drapeau rouge dans les brochures socialistes). Le curé, le militant, le colporteur et le pasteur vaudois deviennent quelquefois les *medium* oraux de la diffusion des ces matériaux imprimés dans les lieux de rencontre le plus fréquentés comme l'église, les places ou le club⁷¹.

⁷⁰ Sur la grande diffusion de cette édition "minimale", cf. *Inchiesta dei libri più letti*, op. cit., p. 15.

⁷¹ "La propaganda scritta comincia e ha la sua espressione caratteristica nell'opuscolo:[...] L'opuscolo breve di poche pagine, a buon mercato si fa via con tutta facilità, penetra ovunque, si fa leggere, si commenta nei circoli e nè convegni privati, e fatto talora in forma suggestiva s'imprime nella mente[...]", texte cité par E.Ciccotti, *Psicologia del movimento socialista*, in G. Turi, *Aspetti dell'ideologia del PSI*, op. cit., p.82.

6. Une dernière annotation sur lectures et lecteurs "populaires" au début du XX^e siècle

Du témoignage retiré de certaines sources orales – malheureusement fragmentaires⁷² – sur les lectures populaires du début du XX^e siècle, émergent des éléments intéressants, qui jettent une toute petite lueur sur ce que furent réellement les lectures non pas "populaires" au sens vague du terme⁷³ mais au sens de l'appartenance de certains hommes et femmes aux classes paysannes, aux classes ouvrières, aux groupes marginaux de la société. Nos lecteurs acquièrent des journaux, souvent illustrés et satiriques, parfois catholiques ou socialistes, connaissent les romans de Carolina Invernizio, *Anna Karenine*, *Les Mystères de Paris*, *Les 3 Mousquetaires*, *l'Enciclopedia popolare* de Sonzogno, les histoires légendaires des bandits, mais pour certains l'unique littérature restait celle des *Reali di Francia*, des vies des saints, des écrits édifiants, de *Bertoldo*, de *Guerin Meschino*, ou de *Genoveffa di Brabante*⁷⁴. Personnages, ceux-là, d'aventures imprimées par Salani jusqu'aux années trente du XX^e siècle, destinés à être emportés par le développement de nouveaux modes et besoins culturels et cependant devenus pour beaucoup d'entre nous les héros d'histoires racontées par les grands-parents durant notre enfance.

72 Les informations rapportées se réfèrent malheureusement à des situations sociales et territoriales diverses (ouvriers du Nord, paysans toscans, prisonniers, etc.) et se présentent ainsi comme non uniformes d'un point de vue méthodologique; Cf. *Archivio delle fonti orali*, Dipartimento di filosofia e scienze sociali, Università di Siena; *Nella penombra della civiltà. Da un'inchiesta sul pensiero del popolo*, a cura di Lombroso/Carrara, Turin, Bocca, 1906; N. Revelli, *Il mondo dei vinti. Testimonianze di vita contadina*, Turin, Einaudi, 1977; D. Montaldi, *Militanti politici di base*, Turin, Einaudi, 1971.

73 Pour le reste, il faut considérer que le peuple n'est pas un corps social homogène mais un ensemble de structures économiques, culturelles, sexuelles, territoriales, religieuses étroitement imbriquées ensemble selon des modalités complexes.

74 "Anè'n vegliar era un modo di incontrarsi, di riconoscersi nella comunità.[...]. Chi era più istruito leggeva dei libri e poi raccontava le storie nelle stalle. I libri erano il *Guerrin Meschino*, *Fioravanti*, *il Brigante Musolino*, *Bertoldo*". (témoignage du paysan Spirito Magno Rosso, né en 1896 à San Pietro Monterosso). Texte cité par N.Revelli, *Il mondo dei vinti*, op.cit., p.104. Sur la lecture "a veglia" de la *Genoveffa* et du bandit *Stefano Pelloni detto il Passatore*, cf. Mauro Boarelli, *Culture et parcours de formation des militants du parti communiste italien entre oralité et écriture*, dans cette même revue.

Notre titre *Littérature à un sou, à deux sous et à trois sous* voulait seulement indiquer combien tout change sans changer radicalement – en particulier au niveau des patrimoines culturels et des structures mentales – si ce n'est dans la longue durée.

Abstract

This essay attempts to describe the changing outlines of Italian popular publishing at the end of the 18th century. Some of the main goals are to take into account the new factors that emerged in the editorial production of the period (like the “feuilleton” novel, the adaptation of contemporary literary works and the handbooks on learning and civilization), as well as the permanency of typology, themes, and topics that established themselves as part of the tradition. We will also study the *letteratura a un soldo*, which continued over a long period to mediate relations between society, culture and the press. At the beginning of the 19th century “popular” readers – the testimonies of whom are to be found in several oral sources –, read the tales of *post-unification* outlaws, illustrated newspapers and novels of the period, as well as the tale of *Genoveffa*, the epic legends of the *Reali di Francia* and the lives of the Saints drawn from medieval hagiography, which were, up to the nineteen thirties printed, by a well-known popular publisher in Florence, Adriano Salani. It is these texts, forming part of the culture and group memory of the popular classes, which will constitute the meeting point between the oral and written traditions: from books to the stories of the *veglie*, from printing to the songs sung by streetsingers in the squares, streets, fairs and markets.

Printing presses and publishers, literature and orality, innovation and tradition are a few of the topics we have tried to describe in this essay in order to suggest some outlines for research and reflection.

“Que de choses avons nous vues et vécues à la Sirène”*

PASCAL BRIOIST

Un mythe tenace, quand on parle des clubs anglais, court encore la littérature historique, c'est celui du Mermaid Club, une des légendes les plus populaires concernant le Londres élizabéthain. Soient trois citations, à titre d'exemples.

Voici d'abord dans la récente *Histoire de la Vie Privée*¹: “Le vrai modèle des associations libres viendra pourtant non d'Italie mais d'Angleterre, avec les clubs, dont l'origine remonterait aux XV^e (avec le *Court de bone Compagnie*) et XVI^e siècles (avec le Friday Street, ou Bread Street, fondé par Walter Raleigh, et qui se réunit à la taverne Mermaid), mais qui s'y multiplient entre XVII^e et XVIII^e”.

Voici encore dans un livre publié en 1952: “En dehors de la Cour, le centre intellectuel de Londres était la taverne de la Sirène dans Holborn (?), l'ancre de Shakespeare, Edmund Spenser, Ben Jonson, ainsi que d'autres esprits lumineux de moindre envergure de la littérature élizabéthaine et jacobéenne”².

De même, *The London Encyclopedia*, éditée en 1987, affirme à l'article *Mermaid Tavern*: “Elle était célèbre en tant que lieu de réunion du Club de la Rue du Vendredi (quelquefois connu sous le nom de Club de la Sirène) fondé par Sir Walter Raleigh. On comptait

* What things have we seen and done at the Mermaid: titre d'un poème de Francis Beaumont.

1 M. Aymard, “Amitié et convivialité”, voir particulièrement p. 483, in P. Ariès et R. Chartier (eds.), *Histoire de la Vie Privée*, t. 3, Seuil, Paris, 1986.

2 “*Outside of Court, the intellectual centre of London was the Mermaid tavern in Holborn, the haunt of Shakespeare, Edmund Spenser, Ben Jonson, as well as a host of lesser luminaries of Elizabethan and Jacobean literature*”. La généalogie de ces erreurs est fort bien résumée par M. Strachan dans son article “The Mermaid Tavern Club: A New Discovery”, *History Today*, vol. 17, 1967, p. 34.

parmi les membres: Shakespeare, Donne, Beaumont, Fletcher et Jonson”³.

Il est peut-être inutile de reprendre ici la liste des textes qui se sont copiés entre eux pour aboutir à une accumulation de fausses informations, en revanche insister sur deux points, qui sont désormais des acquis, semble nécessaire. En premier lieu, Sir Walter Raleigh n'a pas pu être le fondateur d'un cercle de beaux esprits incluant Shakespeare vers 1610 (date probable d'après les textes dont nous disposons des premières réunions du club) car il était à ce moment enfermé à la Tour de Londres depuis 1603 et ne devait être relâché qu'en 1616, c'est à dire après la mort de Shakespeare! Deuxièmement, on ne trouve nulle part de preuve certaine que Shakespeare ait été un “sirénaïque”⁴. L'assertion de Fuller (*The Worthies of England*, 1662) selon laquelle Ben Jonson et l'homme de Stratford ont eu de vives discussions – rien ne prouve que cela se soit passé à la “Mermaid” – et la preuve que Shakespeare était en 1613 suffisamment familier du propriétaire de la susdite taverne pour s'associer à lui afin d'acheter le corps de garde de Blackfriars, ne démontrent qu'une chose: Shakespeare connaissait le tavernier le plus en vue de la capitale... cela n'est pas si surprenant.

Qu'était donc la Mermaid Tavern pour qu'elle ait acquis cette célébrité précoce que l'on peut lire à travers les lignes de la littérature de l'époque? Que s'y est-il réellement passé et qu'est-ce qu'on y a vu vraiment, pour reprendre les termes de Francis Beaumont?

Quatre textes principaux dans l'historiographie ont déjà fait pièce de certains clichés, établi quelques certitudes factuelles et ouvert des pistes de recherche⁵. Shapiro, pour commencer, peut être considéré comme un pionnier et assurément comme le premier expert de la

3 “It was famous as the meeting place of the Friday Street Club (sometimes known as the Mermaid Club) founded by Sir Walter Raleigh. Members included Shakespeare, Donne, Beaumont, Fletcher and Jonson.”

4 Le nom de sirénaïque que se donnaient les membres du club est un jeu de mot sur Mermaid dont la traduction latine ou française commence par sirène- et sur la ville de Cyrène dont les habitants peuvent s'appeller effectivement des cyrénaïques.

5 Voir d'abord pour une introduction I.A. Shapiro, “The Mermaid Club”, *Modern Language Review*, XIV, i, 1950; voir ensuite Strachan, *The life and adventures of Thomas Coryate*, Oxford UP, Londres:1962, ainsi que du même auteur “The Mermaid Tavern Club: A New Discovery”, *op. cit.* Voir également M. Prestwich, *Cranfield, Politics and Profits under the Early Stuarts*, Oxford UP, Londres:1966 et le livre plus récent de K. Sharpe, *Sir Robert Cotton: History and Politics in early Modern England*, Oxford UP, Londres:1979.

question. Son article concernant le club de la Sirène date de 1950 et reconsidère les sources les plus fiables. Il établit la liste des membres du club et décrit les relations qui rassemblent ces derniers en comparant plusieurs documents. Il propose une datation des réunions autour de l'année 1611 et invalide le témoignage de Beaumont qui faisait jusque-là souvent référence. Il offre quatre éléments d'interprétation sur la nature du club:

- le noyau initial serait constitué des amis juristes et parlementaires de Donne;
- le club serait à la base une coterie venue des *inns of court* (avec une exclusive pour Lincoln's inn et Middle Temple);
- le nombre important de parlementaires dans ce club serait à prendre très au sérieux;
- l'intérêt pour la littérature des membres du club (qui est marqué pour le genre du "Masque" et pour la poésie), ne serait pas partagé par tous et ce serait la politique qui jouerait le rôle du "liant". Strachan, un second auteur, complète la description faite par Shapiro du club et des individus qui y étaient en relation avec sa monographie sur Thomas Coryate, déconstruisant à son tour les légendes communément acceptées. Un article de lui ultérieur fait état d'un document inédit: le sauf-conduit délivré par le club à Thomas Coryate. Ce texte apporte des précisions sur les règles et la hiérarchie à l'intérieur du club, confirme que ce dernier se réunissait bien tous les mois dans une taverne de Bread Street, et qu'il était toujours en activité en 1612. Il atteste également la possibilité pour des visiteurs étrangers de participer aux réunions. Le troisième et le quatrième auteurs (en l'occurrence Meama Prestwich et Kevin Sharpe) apportent leur pierre à l'édifice par des monographies sur des membres du club. Ces ouvrages ont le mérite de s'intéresser de près aux activités de la taverne et d'approfondir la piste du rôle du politique.

On le voit, la littérature est relativement abondante, néanmoins, elle n'est pas suffisante pour décrire ce qui se passe à la Sirène près de St Paul en 1612. Des questions demeurent sans réponses. L'analyse sociologique des membres du club, par exemple, est à reprendre. Le problème de leurs groupes de rattachement dans la société, en particulier les cercles de patronage renvoyant à des options politiques différentes, est également à débattre. Si politique il y a, de surcroît, que doit-on entendre par ce mot? On peut encore utiliser l'informatique et l'analyse des réseaux pour vérifier si les relations existant entre les clients prestigieux de la Sirène les conduisent

réellement à faire de cette "politique" leur centre d'intérêt commun majeur. Il faut d'autre part reprendre les règles de fonctionnement du club et mesurer leur originalité. L'enjeu de l'étude est ici que la présence dans la ville d'un cercle de marchands, d'hommes de loi, de parlementaires et d'hommes de lettres faisant concurrence à la Cour sur le plan intellectuel et élaborant des règles de comportement remet peut-être en question la fonction de centralité que Norbert Elias a voulu accorder à la Cour sous l'Ancien Régime.

1. Les sources

L'enquête doit commencer en bonne logique par l'inventaire des sources.

La première référence dont on dispose est un poème en latin intitulé le *Convivium Philosophicum* (1611) et signé d'un certain Rodulphus Colphebius de Brasenose College. Ce Colphebius ne peut pas être identifié dans les registres d'Oxford mais la raison en est qu'il s'agit selon toute probabilité d'un pseudonyme. En effet, colit-Phoebus signifie: "il se dédie à Phoebus", et ce genre de jeu de mot s'inscrit totalement dans la logique du poème. Colphebius semble avoir en réalité été le nom d'emprunt de Thomas Coryate. Trois indices au moins le laissent penser. D'une part, le manuscrit porte en mention marginale, sans doute ajoutée par la main de Chamberlain, *Latin Rimes of Tom Coriat*. D'autre part, dans le corps du poème, Coryate est le seul à ne pas avoir de jeu de mot sur son nom. Enfin, la conclusion revient sur Coryate en disant que lui seul connaît la vérité et cela peut fort bien être une des fameuses forfanteries du bouffon.

Voici en tout état de cause le texte *in-extenso* retranscrit de sa version manuscrite:

Convivium (a) philosophicum tentum in clauso-termino mitris in
crastino festi sancti egidii in campis
Authore domino rodulpho colphabio aeneo-nasens

(a) quidam legunt (phalosophicum) sed nequiter credo ut patet per
ipsum catalogum conviviarum in fine.

1 Quilibet si sit contentus
Ut statutus, stet conventus
Sicut nos promisimus
Signum Mitrae erit locus
5 Erit cibus, erit iocus
Optimotutissimus.

Veniet, sed lente currens
Christopherus vocatus Torrens
Et Johannes Factus,
10Garni-campus et Arthurus
Ante coenam non pransurus
Veniet primo exactus
Robertus equorum amicus
Et Ne-vile aestimet Henricus
15Dignabitur adesse.
Cuniculusque quercitanus
Caligula accurret Janus
Si modo sit necesse.
Et Ricardus Guasta-Stannum
20Et Henricus Bonum-Annum
Et Johannes Occidens
Et si quis desideretur
Protinus americietur
Pro defalta 40 d
25Hugo inferior Germanus
Nec indoctus nec profanus
Ignatius architectus
Sed iocus, nisi invitatus
veniet illuc Coriatus
30Erit imperfectus
Nam facete super illum
Sicut malleus in anvillum
Unusquisque ludet
Coriato, cum potabit
35Lingua regnum pererrabit
Nec illum quicquam pudet
Puer fuit expers artis
Et cum fabis et cum sartis
Somersetizatus
40Vir cum Scotis et cum Anglis
Vir cum scarsis et cum spanglis
Est accommodatus
Si Londinum
Si latinum
45Amas, te amabit
Sive Graecum
Ille tecum
Sir Edward Ratclif fabit
Hic orator aratores
50Studens meliorare mores
Ubi congregavit
Rusticos et Coridones
Fatuos et moriones

- Discorconibriavit
 55Ultra littus, ultra mare
 Res Periculosa
 Per Europam FleetStreetare
 Idem calceus hunc venerit
 Eadem camisia terit
 60Res pediculosa
 Quisquis hunc exonthanizat
 Garrettando Swabberizat
 Et pro hac iniuria
 Disrespectus ambulabit
 65Cum bonis sociis non coenabit
 In Urbe nec in Curia
 Hic in Stolidum elatus
 Ut montebancus sic effatus
 Harrenguizansbene
 70Quisquis hic vult esse prudens
 Adsit nihil aliud studens
 Quam potare plene
 Quiquid agis quiquid dicis
 Jucundando cum amicis
 75Eris fortunatus
 Nam secundum rectum stampium
 Qui non vicit Rampum Seranipum
 Item est beatus.
 Rex religionem curat
 80Populus ligeantium iurat
 Cives foenurantur
 Miles et mercator clamant
 Puer et puella amant
 Foeminae moechantur
 85Princeps nescit otari
 Cupiens materiam dari
 Propriae virtuti
 Carolus imago patris
 Imitatur acta fratris
 90praelucens iuventuti
 Cancellar ius iuvat multos
 Prudentes iuvat, iuvat stultos (b)

(b) Vetus codex vaticanus habet sic
 (Inter decem, novem stultos) sed altera
 visa est tutior lectio.

Humillime supplicantes
 Thesaurar ius iuvat summos
 95Quia sed, non habet nummos

invident mendicantes
Northamptonius nunquam satis
Literis et literatis
Juvandi delectatur
100Et Suffolcius genere
Regis aulam coercere
Studens defatigatur
Proceres aedificant
Episcopi sanctificant
105Clerus concionatur;
Generosi terras vendunt
Et dum rustici contendunt
Juridicus lucratur
Unusquisque sic facessit
110Nullius cor conquiescit
Nemo habet satis
Solus Coriatus sapit
Nihil perdit quicquid capit
Nec stultescit gratis.

CONVIVA

Christopher Brooke, Mr Conniock,
Johannes Donne, Mr Hoskins,
Magister Cranfield, Ricardus Martin,
Arthurus Ingram, Sir Henry Goodyeare,
Sir Robert Phillips, John West,
Sir Henry Neville, Hugh Holland,
Inigo Jones.

1 Whoever is contented
That a number be convented
Enough but not too many
The Mitre is the Place decreed
5 For witty jests and cleanly feed
The betterest of any.
There will come through scarcely current
Christopherus surnamed Torrent,
And John Ycleped Made
10 And Arthur Meadow-Pigmies-foe
To sup his dinner will forgoe
Will come as soon as bade
Sir Robert Horse-Lover the while
Ne let Sir Henry Count it vile
15 Will come with gentle speed
And Rabbit-tree-where acorn grows
And John surnamed Little-hose

- Will come if there be need
 And Richard Pewter-Master best
 20 And Henry Twelve-month-good at least
 And John Hesperion true
 And if any be desiderated
 He shall bee americiated
 forty pence in issue
 25 Hugh the Inferior Germayne
 Not yet unlearned nor profane
 Inego Ionicke-piller.
 But yet, the Number is not righted
 If Coryate bee not invited
 30 The jeast will want a tiller
 For wittily on him, they say,
 Each man his jeast may breake
 When Coryate is fudled well
 His tongue begins to take pel-mel
 35 He shameth not to speake
 The youth was expert of the art
 Both of tales and tayloring
 Born in Somerset
 The Man with the Scots and with the English
 40 The man with scars and spangles
 was welcomed
 If you love London
 If you love latin or greek
 he will love you and be with you
 45 Sir Edward ratcliff will tell tales
 This orator studying oratores
 To improve his manners
 When he brought together
 Rusticos and Coridon
 50 Deeds and morions
 Beyond the coast, beyond the see
 Through Europe to Fleet Street,
 He came wearing the same shoes
 And the same worn out shirt
 55 Whoever be the one who shall go away
 He shall leave Swabia
 And for that insult
 he shall wander unrespected
 With goodfellows he shall not dine
 60 Neither in the City nor in the Court
 This one born into stupidity
 Was thus pronounced a mountebank.
 Whoever wishes to be prudent
 Should be present studying nothing

65 Other than to drink fully
Whatever you do, whatever you see
In taking pleasure with friends, you will be fortunate

...

The King looks after religion
The people swears its allegiance

70 The citizens furnish soldiers
and ask for a fair

The young man and the young woman love

Women commit adultery

Prince Henry cannot idly liven

75 Desiring matter to be given

To prove his valour good

And Charles, the image of his father

Doth imitate his eldest brother

And leads the noble blood.

80 The Chancelor helps many people

(6)He helps the prudent, he helps the stupid

Those humbly requesting favours

The Treasurer helps the rich

And cannot satisfy the stitch

85 Of mendicants disdainig

Northampton seeking many ways

Learning and learned men to raise

is still negotiating

And Suffolk seeking in good sorte

90 The King his household to supporte

Is still defatigated

Nobles build

Bishops bless

The cleargie preaches

95 The gentlemen sell lands

And while the clownes strive for the shell

The fish is lawyer's prey

Whoever does this

No one has enough of nothing

100Only Coryate knows the truth.

He loses nothing of what he understands⁶.

(6)An old book has thus prophesized

(among them ten are stupid)

But another reading seemed safer.

⁶ La traduction anglaise qui figure ici est proposée en notes dans J. Aubrey, *Brief Lives*, ed Andrew Clarke, Oxford, 1898, vol. II, pp. 50-53. Son auteur, contemporain de Aubrey, serait John Reynolds. Nous remercions ici de leur aide pour la traduction française Mme Dolorès Pralon-Julia et Mme Lucia Felici.

Le banquet (a) philosophique est tenu en lieu clos à la taverne de la Mitre le jour de la fête de la St Eloi des champs.
Auteur maître Rodolphus Colphoebus du collège de Brasenose

(a) Quiconque lit en étant ignorant (le philosophe), je crois, trouvera les choses plus claires, à la fin, avec ce catalogue des convives.

Si tous s'en satisfont,
La réunion se tiendra comme convenu,
Comme nous l'avons promis,
Le lieu en sera à l'enseigne de la Mitre
Il y aura de la nourriture,
Il y aura des rires
Les meilleurs qui soient
Viendra, se hâtant lentement,
Christophe appelé le Torrent
(Christopher Brooke)
Et Jean Factus (John Donne),
Et aussi Arthus Garni-Campus
(Arthur Ingram),
Pour renoncer à déjeuner avant le dîner,
Il viendra dès qu'on l'en aura requis,
Robert, l'Ami des Chevaux
(Sir Robert Phillips),
Henry Qui-n'est-pas-vil
(Henry Ne-vile),
Sera digne d'être présent
Ainsi que le Petit Lapin des chênes
(Conniock),
Viendra en courant Jean petites bottines
(John Hos-kins)
Pourvu que ce soit nécessaire
Et Richard Qui-brise-l'étain
(Richard Mar-tin),
Et Henry Bonne-Année
(Henry Goodere),
Et Jean du Couchant
(John West),
Et si quelqu'un se fait désirer
Pour finir il paiera
Pour son absence 40 deniers,
Hugo, le Germain Inférieur
(Hugh Holland),
Et, ni peu savant, ni profane,
L'architecte Ignace (Inigo Jones),
Mais le rire, si n'est pas invité
Et ne vient pas Coryate,

Sera imparfait.
Car en plaisantant à son sujet
Comme le maillet frappant sur l'enclume,
Chacun s'amusera.
Quand il a bu,
La langue de Coryate
Fait périr le Royaume,
Et il n'a honte de rien,
C'était un enfant doué de l'art
De la couture et du conte,
Né dans le Somerset,
L'Homme s'est accommodé
Des Ecossais et des Anglais,
Des cicatrices et des paillettes.
Si tu aimes Londres et le latin,
il t'aimera,
Si tu aimes le grec, il sera avec toi,
Sir Edward Ratcliff s'y connaît,
Cet orateur étudiant les gens des campagnes,
Pour améliorer les manières
Quand il a rassemblé
Les paysans et les Corydons,
Les acteurs et les bouffons,
S'est enivré avec eux en déglutissant.
Au delà du rivage, au delà de la mer,
A travers l'Europe
Pour revenir à Fleet Street,
Chose périlleuse,
La même chaussure il a chaussé,
La même chemise usée jusqu'à la corde
Il a mise,
Quel que fut l'homme qui l'a expulsé
Il était sorti en plaisantant de la Souabe
Et pour cette injure
Il se promènera sans respect
Et ne dînera pas avec ses bons compagnons
Ni à la ville, ni à la Cour on ne trouvera
Cet homme élevé pour la grossièreté,
Parlant comme un saltimbanque
Et haranguant bien.
Quiconque veut être sage,
Qu'il soit présent sans autre envie
Que de boire largement.
Quoi que tu fasses, quoi que tu dises,
En t'amusant avec tes amis tu seras heureux.
Qui n'a pas vaincu le Serpent qui rampe,
Est également heureux.

Le Roi s'occupe de la Religion
 Le peuple jure allégeance
 Les citoyens pratiquent l'usure
 Le soldat et le marchand crient
 Les garçons et les filles font l'amour,
 Les femmes commettent l'adultère,
 Le Prince ignore le repos,
 Souhaitant donner matière à sa propre valeur,
 Charles, portrait de son père
 Imite les actes de son frère,
 Illuminant sa jeunesse.
 Le Chancelier aide bien des gens,
 Il aide les prudents, il aide les sots (b),

(b) C'est le texte d'un vieux codex du Vatican (entre dix, neuf sont sots) mais nous en avons vu une autre version.

De tous ceux qui supplient très humblement,
 Le Trésorier aide les plus élevés en rang
 Mais il n'a pas d'argent
 A donner aux mendiants.
 Northampton qui jamais ne satisfait
 Les Lettres et les lettrés
 Se délecte à aider les financiers.
 Et Suffolk qui s'efforce
 D'aider sa lignée à la Cour du Roi
 Se fatigue.
 Les Grands construisent,
 Les Evêques bénissent,
 Le Clergé fait des discours,
 Les nobles vendent leurs terres,
 Et, tandis que peinent les paysans
 L'Homme de Loi s'enrichit
 Chacun agit ainsi
 Personne ne se satisfait
 De rien de ce qu'il amasse.
 Seul Coryate est sage
 Il ne perd rien de ce qu'il prend
 Il fait le bouffon à ce prix.

La raison de la présence de ce texte dans les *State Papers* reste obscure, on peut cependant conjecturer qu'il y a été gardé parce que John Chamberlain, collectionneur officiel de nouvelles pour le chancelier Thomas Egerton, s'intéressait alors à ce qui se passait en ville, particulièrement à ce qui pouvait avoir des connotations politiques. La forme même du texte en dit déjà beaucoup sur le club. La

première partie est un divertissement joyeux, parodique de vers latins classiques, décrivant les réunions d'un club dans une taverne. La seconde partie développe le portrait de Thomas Coryate. La troisième partie, dont le ton sérieux tranche avec les deux premières, donne une image critique de la société anglaise sous le règne de Jacques Premier. L'écriture de tels exercices de style est probablement une des activités favorites de la taverne de la Sirène. Il est possible que le poème soit le produit d'une collaboration de plusieurs plumes. Les beaux esprits, dont la formation classique transparaît ici clairement, chérissent le genre littéraire du poème latin qu'ils ont appris à maîtriser dans les *grammar schools* et les universités. Le *Convivium Philosophicum* est pour eux l'occasion de jeux de mots drôlatiques sur les noms de leurs amis. Le poème cite quatorze noms d'individus qui se voient pour discuter "philosophie". C'est la première liste de "beaux esprits" se réunissant le vendredi dans une taverne de Bread Street. Le texte ne mentionne pas la *Mermaid Tavern* mais la *Mitre Tavern*, toutefois, la *Mermaid* est sise, elle aussi, dans Breadstreet. Comme, de surcroît, la plupart des noms cités dans le *Convivium Philosophicum* se retrouvent sur la liste que procure une deuxième source, c'est-à-dire les lettres indiennes de Thomas Coryate (1615), qui, elle, parle de la *Mermaid Tavern*, l'hypothèse qu'il s'agit du même club n'est pas invraisemblable. D'autres sources plus indirectes permettent de rendre compte des relations entre les divers membres du groupe. Le problème est ici qu'il faut se livrer à un exercice de prosopographie et collecter des informations dans les endroits les plus divers. Les correspondances, les dédicaces des membres à leurs patrons ou à leurs amis, la liste des livres de la bibliothèque de Sir Robert Cotton que ce dernier prête dans son entourage, peuvent tour à tour servir. La bibliographie anglaise fournit de surcroît un certain nombre d'outils très riches en matière de références biographiques comme le *Dictionary of National Biography* (DNB), le *Complete peerage* et le *Complete baronetage* de G.E. Cokayne, les *Athenae Oxonienses*⁷ (qui permettent de retrouver les étudiants passés par Oxford), les registres de parlementaires, ou encore l'index des dédicaces publié par la *Bibliographical Society* pour tous les ouvrages parus en Angleterre

⁷ Cf. L. Stephen et H. Lee, *The Dictionary of National Biography*, 63 vols, London, 1909. Pour Oxford, voir A. Wood, *Athenae Oxonienses*, 4 vols, P. Bliss ed., Oxford, 1820. Voir aussi pour Cambridge: J. Venn, *Alumni Cantabrigiensis*, Cambridge UP, Cambridge, 1929 et J. Cooper, *Athenae Cantabrigiensis*, 3 vols, Macmillan, Cambridge, 1858-1913.

avant 1641⁸. Tous les renseignements rassemblés permettent la confection d'un fichier biographique contenant des données relationnelles (voir appendice I). Il est utile de distinguer chaque type de relation pour la suite de l'étude.

2. La taverne

La Sirène se loge entre Friday Street et Bread Street. Elle est proche de la Tamise et des "escaliers" qui y mènent, un atout sérieux puisque le fleuve est alors "l'autoroute" de la capitale. On y circule en barges bien plus rapidement qu'à cheval dans le dédale des rues non pavées. Des escaliers, on embarque pour se rendre à Southwark où se trouvent les théâtres à la mode. On y débarque également les marchandises comme le poisson (la Sirène est d'ailleurs vraisemblablement un restaurant où l'on sert des fruits-de-mer...). La situation de la Sirène explique aussi qu'elle soit un lieu à la mode. Elle bénéficie en effet de la proximité de la City et des lieux de résidence des citadins aisés à l'Est; à l'Ouest, le Strand et Blackfriars où la noblesse et la gentry ont construit leurs demeures urbaines sont à deux pas. Un peu plus loin, sur la Tamise, le quartier du Temple et des écoles de droit est facilement accessible. Le voisinage de St Paul et des librairies attenantes au cimetière de la Cathédrale est un attrait supplémentaire que les membres du club doivent goûter. Le quartier de Breadstreet si l'on en croit John Stow dans sa *Survey of London* (1598) est alors un quartier huppé habité par de riches marchands et des orfèvres.

Les tavernes jouent à cette époque une série de rôles variés dont celui de l'intégration sociale et de la communication n'est pas le moindre. S'y réunissent des clubs politiques, religieux ou littéraires. A partir du XVII^e siècle, la taverne gagne, semble-t-il, en respectabilité et devient parfois un lieu à la mode. En 1628, John Earle peut écrire: "une taverne est un étage, ou, si vous voulez, une paire d'escaliers au dessus d'un cabaret où les hommes sont saouls avec plus de crédit et

⁸ Cf pour les parlementaires: C. Jones et D.L. Jones (eds), *Peers, Politics and Power, the House of Lords 1603-1911*, The Hambledon Press, London, 1986, 577p ainsi que W. Notestein, *The House of Commons, 1604-1610*, Yale UP, New Haven et Londres:1971. Pour les dédicaces, voir: F. Williams, *An index of dedications and commendatory verses in English Books*, The Bibliographical Society, London, 1962.

d'excuse"⁹. La clientèle des tavernes était en effet l'élite de la société du XVI^e siècle: noblesse, *gentry* et bourgeoisie aisée. La consommation de vin (au lieu de la bière des cabarets) garantit l'exclusion des gens du commun. De plus, dès le Moyen-Age, les tavernes sont de vastes établissements: un minimum de dix salles est un chiffre commun, et les cloisons permettent l'isolement de groupes de clients dans des espaces semi-privés maintenant les distances sociales.

Une gravure intitulée *The Lawes of Drinking* (fig.1) publiée en 1617 semble avoir fait en son temps une allusion à la Sirène. On y voit le monde à la mode de la taverne, où l'on boit du vin, contraster avec les plaisirs plus rudes du cabaret. A l'arrière plan figure la montagne des muses, l'Hélicon, d'où s'écoule le fleuve de l'inspiration: l'Aganippè. Apollon lui-même sert aux buveurs attablés le nectar du génie et le vin Hippocren des poètes. Ces derniers, habillés en gentilshommes, fument dans leurs pipes l'herbe nouvelle et très prisée(!) rapportée des Indes Occidentales par Sir Walter Raleigh. A l'entrée de la salle soutenue par des piliers néo-classiques, une enseigne où figure un poisson clame: "*Poets impalled, lawrells coranets*": les poètes empalaient (leurs contemporains par des mots d'esprit?), le laurier les couronne. Le sens de cette devise demeure obscur. La musique figure sous une forme savante symbolisée par la lyre du Dieu. L'image du dessous renvoie à un monde moins policé: la musique est ici celle, bruyante et populaire, de la cornemuse et un personnage danse sur le côté. De plus, c'est de la bière qu'on boit dans des chopes. Il y a des femmes alors que la taverne est un monde exclusivement masculin. Le fleuve de l'inspiration est remplacé par le ruisseau qui s'écoule d'un établissement de boisson sis au bord de la Tamise, près de St Paul's: Puddle Wharf. Dans cette image négative de l'image du haut, le jugement social est patent.

⁹ "a tavern is a degree or (if you will) a pair of stairs above an alehouse where men are drunk with more credit and apology" Cf. J. Earle, *Microcosmographie*, Londres, 1628, pp. 90-91.

THE LAWES of Drinking.



3. Les membres du club et leurs réseaux

A. Présentation

I. A. Shapiro a parfaitement décrit dans son article chacun des membres du réseau, il suffira donc de renvoyer à ce travail, ainsi qu'à l'appendice biographique situé à la fin de cet article, pour plus de détails. Notons aussi qu'il existe une excellente notice du même genre à la fin du livre de Michael Strachan sur Thomas Coryate¹⁰.

Ce qui frappe de prime abord, c'est que rares sont les sirénaïques qui n'aient eu leur rubrique dans le *Dictionary of National Biography*. La taverne était le lieu de réunion de célébrités du temps: John Donne et Ben Jonson pour la littérature, Inigo Jones représentant les arts visuels, Coryate l'excentricité du bouffon-voyageur, Cranfield et Ingram la haute finance, Phelips, Martyn et Goodere les parlementaires en vue.

Quelques considérations statistiques peuvent aider en outre à mieux cerner la silhouette du club. En premier lieu, soulignons une évidence qui est cependant significative, le club est totalement masculin même s'il n'est pas impossible que des Dames aient pu assister de temps à autre aux réunions. Pourtant, la société intellectuelle de l'époque laisse une certaine place aux femmes: la Cour, par exemple, et le genre littéraire du Masque qui lui est étroitement apparenté, est un monde relativement féminisé. De même, le patronage des lettres est souvent l'affaire des femmes. L'exclusion de celles-ci à la Sirène est par conséquent un choix.

– sociologie du club:

Les origines sociales de 16 des clients de la Sirène parmi les 22 cités par Coryate sont identifiables. On n'est pas surpris de trouver là toute la strate sociale qui s'est enrichie sous les Tudors: parmi les pères des sirénaïques, en effet, on compte 2 chevaliers, 4 membres de la gentry, 9 marchands aisés et un clergyman. La grande noblesse est absente de la taverne, c'est une évidence mais il faut le noter car la particularité du club est de se réunir en dehors de la Cour, en dehors des grandes maisons nobiliaires et à la ville. De plus, ce club semble être indifférent à ce que pense la bonne société car Ingram, par exemple, est en 1611 mis au ban du Londres établi parce qu'il s'est

10 *op. cit.*

ruiné par le jeu et la spéculation, ne devant son salut qu'à l'intervention de la Cour.

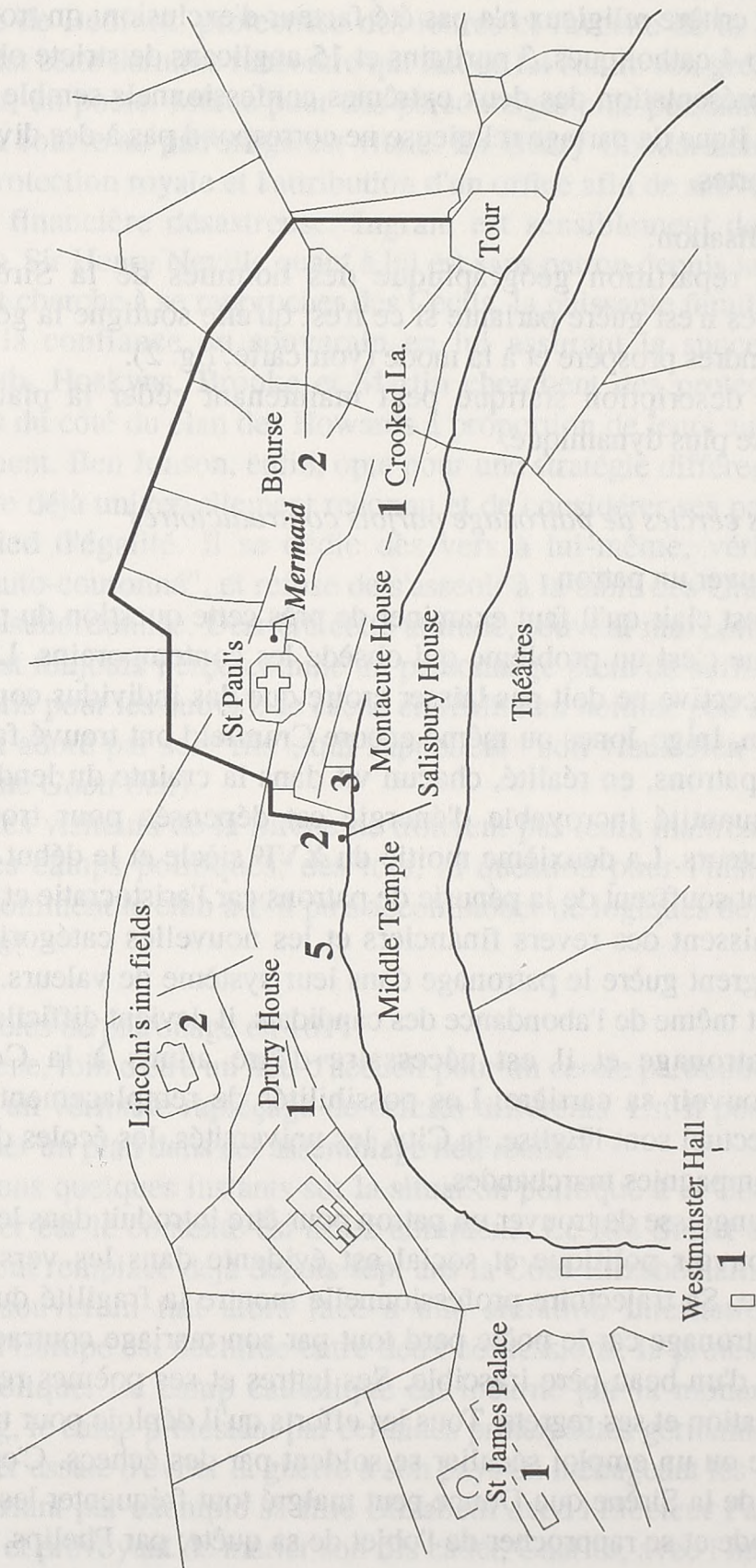
– formation:

La formation des membres du club indique une première logique de la cohésion de ce dernier. Sur 22 individus, 12 sont passés par les universités, ce qui permet de constater qu'un cercle d'intellectuels, de "beaux esprits" peut comprendre d'autres gens que ceux à qui s'applique le qualificatif de *learned* ou de *scholar*. 10 sont passés par les écoles de droit, ces antichambres de la vie politique anglaise mais aussi ces nids "d'intellectuels frustrés". Il ne s'agit pas de n'importe quelles écoles. Il semble y avoir une exclusive dans ce club pour Middle Temple et Lincoln's Inn, deux facultés alors associées pour des réalisations théâtrales.

– carrières:

Que donne le descriptif des carrières? 17 membres ont exercé une fonction gouvernementale ou occupé un office, la tavernne évolue dans des sphères proches du pouvoir soit que ses clients participent au gouvernement du royaume, soit qu'ils aient reçu des récompenses de la part des grands sous forme d'offices. La moyenne des âges des *clubbers* est de 36 ans et demi, le plus âgé a 47 ans et le plus jeune 25 ans. Tous sont des esprits brillants mais ne sont cependant pas encore au faite de leurs carrières. Si l'on considère les dédicaces faites aux auteurs présents à la Sirène, on s'aperçoit qu'elles sont offertes en majorité après 1611. De même, la trajectoire professionnelle exceptionnelle de Cranfield n'est alors qu'à son point médian. Certains ont considéré que la Sirène pouvait être un accélérateur d'intégration dans les hautes sphères de la société et du patronage. Dans un nombre élevé de cas, les carrières et le patronage ont aussi mené aux gloires de la politique. 13 sirénaïques ont été membres du Parlement, soit aux Lords soit aux Communes. 11 ont fait un séjour en prison, cette forte proportion s'explique souvent par des intérêts politiques divergents de ceux de Jacques Ier.

Fig. 2: Emplacement de la Sirène et adresses des membres du club vers 1611



Légende: **5** nombre de sirénaïques habitant à l'endroit indiqué

– religion:

Le critère religieux n'a pas été facteur d'exclusion: on trouve dans le club 4 catholiques, 3 puritains et 15 anglicans de stricte obédience. La représentation des deux extrêmes confessionnels semble indiquer que la ligne de partage religieuse ne correspond pas à des divergences trop fortes.

– localisation:

La répartition géographique des hommes de la Sirène dans Londres n'est guère parlante si ce n'est qu'elle souligne la géographie du Londres prospère et à la mode (voir carte, fig. 2).

La description statique peut maintenant céder la place à une analyse plus dynamique.

B. Des cercles de patronage parfois contradictoires

a. Trouver un patron

Il est clair qu'il faut examiner de près cette question du patronage puisque c'est un problème qui obsède les contemporains. L'illusion rétrospective ne doit pas laisser croire que des individus comme Ben Jonson, Inigo Jones ou même encore Cranfield ont trouvé facilement leurs patrons, en réalité, chacun vit dans la crainte du lendemain et une quantité incroyable d'énergie est dépensée pour trouver des protecteurs. La deuxième moitié du XVI^e siècle et le début du siècle suivant souffrent de la pénurie de patrons car l'aristocratie et la gentry connaissent des revers financiers et les nouvelles catégories aisées n'intègrent guère le patronage dans leur système de valeurs. De plus, du fait même de l'abondance des candidats, il devient difficile de vivre du patronage et il est nécessaire d'être admis à la Cour pour promouvoir sa carrière. Les possibilités de remplacement pour un intellectuel sont l'Eglise, la City, les universités, les écoles de droit et les compagnies marchandes.

L'angoisse de trouver un patron pour être introduit dans les sphères du pouvoir politique et social est évidente dans les vers de John Donne. Sa trajectoire professionnelle montre la fragilité du système du patronage car le poète perd tout par son mariage contracté contre l'avis d'un beau-père irascible. Ses lettres et ses poèmes reflètent sa frustration et ses regrets. Tous les efforts qu'il déploie pour trouver un office ou un emploi séculier se soldent par des échecs. C'est par ses amis de la Sirène que Donne peut malgré tout fréquenter les cercles à la mode et se rapprocher de l'objet de sa quête: par Phelips, il obtient

un siège au Parlement en 1614, par Goodere, il rencontre Lucy Comtesse de Bedford, protectrice des lettres et favorite de la Reine Anne. C'est cette dernière rencontre qui fait de lui contre son gré, mais avant tout, un poète. Même pour des personnages plus puissants que Donne, la course au patronage est vitale. Sir Henry Goodere cherche ainsi la protection royale et l'attribution d'un office afin de sauver une situation financière désastreuse. Ingram est sensiblement dans le même cas. Sir Henry Neville quant à lui est sans patron depuis la mort d'Essex et cherche à se rapprocher des Cecils, la puissante famille qui a gagné la confiance du souverain en lui assurant la succession d'Elizabeth. Hoskyns, Brooke et Martin cherchent des protections politiques du côté du clan des Howards à proportion de leurs audaces au Parlement. Ben Jonson, enfin, opte pour une stratégie différente: il feint d'être déjà universellement reconnu et de considérer ses patrons sur un pied d'égalité. Il se dédie des vers à lui-même, véritable "lauréat auto-couronné", et refuse de s'asseoir à la table des Grands à une place subordonnée. Derrière cette attitude, souvent mal comprise (Jonson est toujours perçu comme un personnage plein de suffisance et de mépris pour les autres), se cache en réalité un homme peu sûr de l'avenir et adoré par ses "fils", qui l'appellent "bon vieux Ben" (lui-même signe *Good Ben*).

Tous les visiteurs de la Sirène ne trouvent pas leurs maîtres dans les mêmes camps politiques; dès lors, la question pour l'historien devient: comment le club a-t-il pu s'accommoder de logiques de clans différentes?

b. Les cercles de patronage en 1611

La Sirène, loin d'être un lieu d'accueil pour un cercle particulier est en réalité un véritable rapiéçage de cercles différents. Est-il possible de discerner un plan dans cet assemblage hétéroclite?

Revenons quelques instants sur la situation politique à la Cour de Jacques 1er car le contexte est assez complexe. Le Roi Stuart et ses Ecossais ont remplacé déjà depuis sept ans la Cour Elizabéthaine. Le nouveau souverain fait alors face à une situation internationale troublée: l'Europe est déchirée entre deux confessions, la protestante et la catholique. Le camp catholique est incarné par la monarchie Habsbourg, le camp protestant par certaines principautés germaniques. Jacques 1er essaie d'éviter la guerre à son pays en ménageant les deux partis, mariant par exemple sa fille Elizabeth avec l'Electeur Palatin protestant et prévoyant de marier son fils cadet, Charles, avec l'Infante

d'Espagne. Dans le pays, cette politique, qui est à l'opposé de la politique élisabéthaine, est mal ressentie par toute une partie de la population et particulièrement par les marchands londoniens aux tendances puritaines qui sont prêts à l'engagement militaire contre les catholiques. Signe de l'engouement pour le parti réformé, le mariage de la Princesse Elizabeth est l'occasion de fêtes magnifiques et populaires dans la capitale. La politique étrangère n'est pas la seule pierre d'achoppement entre le souverain et son peuple, d'autres éléments rendent la couronne impopulaire. Il s'agit par exemple de la politique des favoris. La Cour écossaise du Roi fait grincer bien des dents, de même que le choix de Robert Carr, Comte de Rochester et plus tard de Buckingham, comme favori royal. La corruption de la Cour qui s'exprime entre autres dans le renforcement du système des monopoles marchands (c'est-à-dire la concession par le gouvernement de Cecil de privilèges économiques à certains individus, comme par exemple le droit exclusif de commerce d'une marchandise) est un autre sujet de mécontentement. Enfin, en ce qui concerne l'impôt, le Roi entend renflouer les caisses de l'Etat par un Grand Contrat avec le Parlement et des impositions nouvelles. Il est sûr de son droit absolutiste. C'est précisément sur ce point qu'il entre en conflit avec certaines factions du Parlement.

Il semble que deux groupes principaux, antagonistes sur certains points mais complémentaires sur d'autres, peuvent être distingués: le groupe Howard-Hunsdon-Somerset d'une part (c'est en réalité le groupe au pouvoir à la Cour, celui qui est proche des idées de Jacques Ier) et le groupe Bedford-Pembroke-Prince Henry d'autre part. Dans la taverne de la Sirène, ces deux groupes de patronage renvoient à des options politiques fort différentes.

Le premier est lié par des alliances matrimoniales. Hunsdon et Howard ont tous deux soutenu Jacques Ier lors de la succession d'Elizabeth et défendu les Ecossais et le rapprochement avec l'Espagne. Ils s'apparentent par là à Burghley (Robert Cecil). Ils ont par ailleurs toujours protégé les Antiquaires, ces pionniers de l'historiographie anglaise. Leur politique de patronage des arts est connue: Hunsdon a été le protecteur de la Compagnie de Shakespeare et de Nashe, Henry Howard (Northampton) celui de Samuel Daniel et de Michael Drayton.

Le second groupe (Pembroke-Bedford-Henry) est l'héritier du groupe de Sir Philip Sidney, actif sous la Reine Elizabeth. Ce groupe philo-protestant n'éprouve de sympathies ni pour l'Espagne ni pour

Buckingham mais soutient le prince Palatin. Ce qui caractérise la comtesse de Bedford, Lucy, c'est plus encore que la force de son patronage (de Donne, de Jonson, de Jones, du Masque en général, de Drayton et de Daniel), son rôle politique éminent: elle est l'amie de la Reine et la conseillère de la Princesse Elizabeth, comtesse Palatine. Quant à la cour du Prince Henry, c'est une cour à la fois martiale et humaniste dont le goût pour les formes classiques renforce l'influence italienne sur les arts anglais. Politiquement, le prince défend une attitude belliqueuse vis à vis des Habsbourgs. C'est aussi ce groupe qui amène à maturité le genre littéraire du Masque à l'occasion des fêtes données en l'honneur du mariage palatin en 1611.

L'incompatibilité entre les deux cercles n'est toutefois que relative. Certes, Northampton déteste Ben Jonson qui appartient à l'autre camp, néanmoins un Howard fait le pont entre le côté de Northampton et le côté du Prince Henry, c'est Thomas Howard, comte d'Arundel qui est en même temps que le patron de Cotton l'ami du Prince Henry. En outre, un individu comme Ben Jonson est politiquement proche des idées pacifistes de son monarque et devrait en bonne logique se tenir à l'écart des belliqueux Herberts. Il est également esthétiquement éloigné de l'engouement pour le genre pastoral manifesté par les spensériens qui fréquentent ce même groupe des Herberts. Les spensériens, chez qui l'on compte des auteurs comme Samuel Daniel, Michael Drayton et Christopher Brooke, sont, rappelons-le, des admirateurs de la période élizabéthaine, des apologistes de la campagne anglaise, du genre littéraire prenant modèle sur l'Arcadie, ainsi que des défenseurs de l'idée que la poésie est inspirée et prophétique. Or, aussi surprenant que cela paraisse, Jonson accepte volontiers l'amitié et le patronage de Mary Herbert, comtesse de Pembroke qui incarne ces mêmes valeurs.

Comme l'a bien mis en relief David Norbrook¹¹, les clivages politiques ne sont sans doute pas aussi tranchés au XVII^e siècle que ce que l'on peut croire lorsque l'on pense dans les catégories du XX^e siècle.

11 David Norbrook, *Poetry and Politics in the English Renaissance*, Routledge and Kegan Paul, Londres: 1984.

3. Le fonctionnement et la nature du club

A. Les règles et la place de chacun

Comprendre comment s'exerçait la prise de parole et quelles étaient les règles de comportement à l'intérieur de la taverne relève en partie de l'art divinatoire. I. A. Shapiro a montré dans son article sur le *Mermaid Club* que l'on ne pouvait prendre comme preuves de discussions spirituelles ayant eu lieu réellement ni la lettre de Beaumont à Ben Jonson ("que de choses avons nous vues, vécues à la Sirène") ni le témoignage de Fuller en 1662 ("Nombreuses étaient les joutes spirituelles entre Shakespeare et Jonson..."). A partir de la composition du groupe et des intérêts des participants, quelques conjectures sur le contenu des propos tenus sont cependant peut-être possibles. Par ailleurs, un document, découvert en 1950¹², a révélé quelques détails supplémentaires: il s'agit d'un sauf-conduit délivré par la Sirène à Thomas Coryate pour son voyage en 1612. On y apprend qu'en plus d'un Haut Sénéchal, le club compte d'autres "officiers" dont un *Capellus Thesaurii* ou secrétaire de la bourse et un *Bedellus* ou huissier, dont la fonction est remplie par Coryate lui-même. Il se peut aussi que les diverses façons d'appeler les membres du club: *socii*, *fratres* et *alumni*, renvoient à divers grades dans cette société très réglementée¹³.

Le texte de Coryate semble également indiquer que les divers offices sont tournants: si Lawrence Whitaker est bien le Sénéchal du Club quand Coryate est parti, ce dernier ignore qui est le remplaçant de son ami pendant son absence. On peut suggérer plusieurs types de modèles pour les règles mentionnées par le bouffon-voyageur: en premier lieu, il est certain que l'imitation littéraire des banquets auxquels font allusion les poètes latins a été une source, mais il est aussi un modèle médiéval qu'on ne saurait négliger, celui de la Confrérie du

12 Il s'agit d'un manuscrit en latin découvert dans la bibliothèque Bainbrigg de l'Appleby Grammar School par Mr. Edgar Hinchcliffe, Schools Fellow de l'Université de Newcastle. Le texte est écrit sur la page de garde, recto-verso, des *Coryate's Crudities*.

13 Le document, cité par M. Strachan dans son article (*op. cit.*) est ainsi adressé: "To all our kindred spirits...our companions in witty conceits and fellow drinkers at the crystal stream, battling beneath the banners of Jove, Mercury, Bacchus, Pallas, Ceres and Venus...to all presidents and masters of ceremonies...to all the fastidious and every chairman, steward, Butler and waiter at meetings, feasts, banquets and drinking parties".

Puy¹⁴. Au cours du Festival du Puy, une compétition de musique et de poésie avait lieu dans la Cité. La Confrérie du Puy s'est donné un ensemble de règles copiées sur celles des guildes et des groupes occasionnels jouant les mystères qui ne sont pas sans évoquer la discipline dont le *Convivium Philosophicum* établit le canon. Les membres, par exemple, doivent payer une taxe s'ils ne sont pas présents aux assemblées. Une hiérarchie définit dans la Confrérie un Prince, un secrétaire et douze conseillers qui rappellent les officiers sirénaïques. Le Prince est élu. Enfin, en accord avec la tradition médiévale, aucune femme n'est admise. Tout le rituel formel de cette guilde littéraire a pu être une réminiscence pour les jacobéens, même si la confrérie a interrompu ses activités au XVI^e siècle. Après tout, Robert Cotton, client de la Sirène, est expert en traditions de ce genre en tant qu'Antiquaire et ne peut ignorer un tel précédent.

Cela étant posé la vraie question est de savoir s'il y a partage intellectuel. Ya-t-il échange entre les diverses disciplines représentées par les acteurs ou domination par exemple des parlementaires ou des littéraires? On peut toujours, malheureusement, continuer de se poser la question! Une règle démocratique est cependant peut-être observée car Coryate écrit: "ce sauf-conduit incomparablement élégant dont votre Fraternité m'a gratifié *par généralité de suffrage* avant mon départ d'Angleterre, m'a apporté la sécurité de ma pérégrination future"¹⁵. La phrase est assez ambiguë pour qu'on ne la surinterprète pas. Il semble en tout cas que le voyageur à la Cour du Grand Mogol voit le club comme une fraternité, comme un *Convivium*, pour reprendre ses propres paroles. Il suggère ainsi le devoir d'entraide auquel il ne va pas manquer de faire appel. La façon dont s'exerce la prise de parole reste obscure. Y a-t-il échange ou confrontation? Les textes nous donnent malgré tout quelques indices. Il faut avant tout faire preuve d'esprit, c'est là le maître mot: *wit*. Ce mot aura un succès tout particulier dans les Cafés de la Restauration mais c'est ici qu'il acquiert ses lettres de noblesse. Coryate lui-même est l'objet d'épigrammes spirituels de la compagnie: "...Spirituellement, disaient-

14 Pour une description de cette confrérie voir le *Liber Custumarum* ed H.T. Ridley (*Munimenta Gildhallae Londoniensis Rolls Ser.*) Londres, 1860, vol. 2 Pt. 1, pp 216-228 et Pt. 2 pp 579-594.

15 *that incomparable elegant safe conduct, which a little before my departure from England, your Fraternity with a general suffrage gave me for the security of my future peregrination.*

ils, chacun brisait contre lui une lance, tels des marteaux jouant avec l'enclume"¹⁶.

En dehors de la Cour est en train de se définir une aristocratie de l'intelligence. La Sirène est qualifiée par Coryate, ironiquement ou non de "la plus noble des sociétés". Ce qui compte, c'est le triomphe des apparences langagières, une élégance du parler qui prouve l'élection. A lire Coryate, l'activité de la Sirène consistait en des joutes verbales particulièrement accueillantes aux jeux de mots, si possible en latin ou en grec. La jovialité semble être un autre impératif du club, ainsi dans les lettres de Coryate: "Droits, généreux drôles et lunatiques sirénaïques"¹⁷ ou encore dans Jeremy Taylor parodiant Coryate intitulant son poème: Riez et soyez gras¹⁸ etc... Quand John Donne écrit: "Qu'un homme sage se reconnaît à sa propension à rire"¹⁹, il se peut qu'il pense à ce contexte. La légèreté est obligatoire chez ces beaux esprits, peut-être parce qu'il est difficile d'avouer que l'on va parler de choses sérieuses comme de politique mais aussi parce que le modèle en vigueur est la Cour et la supposée ingénuité du courtisan.

La question du caractère public ou privé du cercle est plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. La taverne est ouverte aux visiteurs extérieurs puisque le but même de la lettre de Coryate mentionnant son sauf-conduit aux clients de la Sirène, est d'introduire auprès d'eux un de ses amis, porteur de la lettre, le Rev. Peter Rogers. D'autre part, il n'est pas impossible que le club reçoive, comme plus tard le Club du Diable de Ben Jonson, des invitées du beau sexe²⁰. De

16 ... Wittily on him, they say, as hammers on an anvil play, each man his jeast may break (dédicace aux Crudities).

17 Right generous Joviall and Mercuriall Sirenaicks

18 J. Taylor, *Laugh and be fat, or a commentary upon the Odcombyan Banket*, Londres, 1612, 46 p.

19 "That a wise man is known by much laughing" in J. Donne, *Complete Poetry and selected prose*. The Modern Library, New York, 1952, pp. 286-7

20 En effet, dans ses deux lettres publiées dans *Traveller for the English Wits*, Londres: 1616, Coryate se recommande à "certaines Dames" et ne les distingue pas de la compagnie des dîneurs:

"Pray remember the recommandations of my dutifull respect to all those whose names I have hear expressed, being the lovers of vertue and literature...":

"Lady Mary Verney and her daughter Lady Ursula Vernay

Sir Robert Cotton, the Antiquary, Rev William Ford, (who had been chaplain at Constantinople), George Speake, of the Middle Temple, (Whose Home was near Odcombe), John Donne, Richard Martin, Christopher Brooke, John Hoskins, George Gerrard, William Hakewill, Ben Jonson, John Bond (chief secretary to Lord Chancellor Ellesmere) Dr Mocket, (who licensed the Crambe and became warden of All Souls)

plus, les littéraires de la Sirène passent leur temps à se dédicacer des poèmes les uns aux autres, poèmes publiés où les apologies réciproques fonctionnent aussi comme moyen de publicité. Il est difficile de soupçonner Jonson qui se dédicace des textes à lui-même d'ignorer l'importance de ces pratiques. Par ailleurs, il semble bien que Coryate se serve de la Taverne comme d'un tremplin pour accéder à la célébrité. C'est par elle qu'il obtient pour ses *Crudyties* les vers dédicatoires et humoristiques de la plupart des auteurs à la mode du temps. C'est par elle aussi qu'il obtient la reconnaissance publique de son vivant sous la forme des parodies de son ennemi juré, John Taylor le "Poète Aquatique" auteur de *The Odcombian Banquet* et de *Laugh and be fat*. C'est par elle enfin qu'il fréquente les personnages de haut rang qui lui permettent de publier ses textes (Cranfield, son financier, Mocket son garant moral auprès du comité de censure ecclésiastique).

B. Analyse du réseau

Plutôt que de se cantonner aux discours du club sur lui-même, il est possible de choisir d'approcher l'objet d'étude de l'extérieur en reconstituant, à partir de ce que nous savons des connexions entre les gens du club, la structure du réseau auquel on a affaire. L'information déjà collectée dans des fiches individuelles, peut être résumée sous forme de matrices. Les matrices ne sont rien d'autre que des tableaux à double entrée où figurent en ordonnées et en abscisses les noms des membres du club. Dans chaque case du tableau, un "zéro" représente l'absence de relation entre tel individu et tel autre, un "un" représente l'existence d'une relation, (voir par exemple le tableau montrant qui fréquentait qui au Parlement en 1611-1615 fig. 3).

Samuel Purchas and his assistant Master Cooke, Inigo Jones, John Williams, (The Kings Goldsmith), Hugh Holland, Robert Bing, William Stansby, (who printed the Crudyties and the Crambe). All the stationers in St Paul's Churchyard, but especially John Norton, Simon Waterson, Matthew Lownes, Edward Blount, and William Barrett."

Le nom de Whitaker n'apparaît pas car il reçoit une lettre spéciale qu'il est supposé lire aux membres du club. Dans cette lettre, Coryate demande que l'on rappelle son bon souvenir à: "*Master Protoplast and all the Sirenaicall Gentlemen*". Michael Strachan suggère (p. 148) que Protoplast est le surnom de Thomas Adams, un des libraires du cimetière de St Paul's.

Pour affiner la recherche, il est précieux d'individualiser chaque type de relation et de produire pour chacun une matrice différente. La description du réseau devient ainsi un tableau en trois dimensions dessinant une géométrie dans l'espace où l'axe des "z" est représenté par des types de relation différents. Les acteurs qui sont à l'origine de la relation sont ceux de l'axe des abscisses. Certaines des relations étant par nature asymétriques comme les prêts d'argent ou de livres, les dédicaces ou les envois de lettres, les matrices ne sont pas toujours symétriques. Le réseau pris dans son ensemble est très dense (la densité calculée²¹ est supérieure à 0,5 ce qui est assez exceptionnel).

L'étude des relations symétriques met en évidence en premier lieu un groupe très compact de membres des écoles de droit (on a pu même suggérer que la Sirène était un club fermé de membres de Middle Temple et de Lincoln's inn, écoles alors liées par des festivités communes, notamment les masques en l'honneur du mariage palatin). Ici on retrouve Connock, Cotton, Goodere, Hakewill, Hoskins, Martin, Phelips et West. Un effet de génération a aussi pour conséquence que des sous-groupes d'individus ayant fréquenté au même moment la même université apparaissent (la relation ici en jeu est baptisée "collège" dans les fiches biographiques). Pour Oxford on trouve Brooke, Cotton, Hakewill, Holland et Jonson, pour Cambridge Donne, Hoskins, Hakewill, Martin et Neville. De plus, il est à noter que Hoskins, Cotton et Holland sont tous trois passés à Westminster dans la *grammar school* de Camden (d'où peut-être leur goût pour l'Histoire)

La méthode d'analyse des réseaux par matrice permet d'autres types de conclusions. La "centralité" d'un acteur dans un réseau, par exemple, est la proportion de liens orientés vers cet acteur par rapport à la totalité des liens observés. Ce chiffre peut être évalué, même s'il est légitime de penser que toute conclusion numérique est sujette à caution dans la mesure où l'on ne dispose pas de toutes les informations. Les trois acteurs qui ont le score de centralité le plus important au niveau des relations individuelles (liens d'amitié observés, prêts de livres, relations d'affaires, lettres, dédicaces) sont Donne, Brooke et Cotton qui appartiennent aussi à ce noyau. Insistons bien là

²¹ La densité est, pour faire vite, une proportion des "1" par rapport aux "0" dans la matrice. Pour plus d'informations, une référence de base sur l'analyse des réseaux à partir de matrices de relations pourrait être le livre de D.Knoke et J.H.Kuklinski: *Network Analysis*, Sage Publications, Beverley Hills, Londres, New Dehli, 1982.

dessus, prenons les chiffres pour ce qu'ils sont: leur limite est nette, c'est celle des liens observés et des sources utilisées (et ces sources sont assez dissemblables: sources ouvertes comme des corpus de lettres incomplets, sources fermées comme les listes fournies par Coryate des membres du club). Une dernière remarque cependant: Ben Jonson et Inigo Jones ont dans le club des scores de centralité relativement faibles, ce qui suggère que la littérature et les arts libéraux qu'ils représentent ne sont pas forcément la base des relations sociales internes à la Sirène, contrairement à ce qui a été dit.

Une analyse par *cluster* offre des arguments interprétatifs intéressants. Un *cluster* est un groupe de personnes agrégées par leurs liens. Les *clusters* peuvent être reconstruits à partir des matrices de relations²². Chaque type de relation correspondant à une matrice différente, on peut donc produire aussi bien une analyse des *clusters* obtenus par l'observation des liens d'amitié, qu'une autre concernant les liens de patronage.

Une comparaison d'une classification obtenue en prenant en compte l'ensemble des relations et d'une classification prenant seulement en compte les relations combinées d'amitié, de passage dans une même école de droit à une même date, d'appartenance à un même parlement et de dépendance d'un même cercle de patronage (cette combinaison est sensée représenter les critères les plus "politiques" d'association) est troublante (fig. 4).

N.B.: De la gauche vers la droite, les crochets définissent ici des ensembles de "partenaires" de plus en plus englobants.

Le caractère romain correspond à un groupe **a**, le caractère en petites capitales à un groupe **b**, le caractère en italique à un groupe **c**, et le caractère gras simple à un dernier groupe **d**.

Elle semble en effet indiquer que les quatre derniers critères d'association rendent assez bien compte des regroupements que l'on obtient en mettant en jeu tous les critères, dont aussi bien les

22 Nous tenons à remercier ici Joaquim Carvalho de l'Université de Coimbra qui a écrit pour nous en 1991 un programme de construction de ces matrices à partir d'une base de données. La transformation des matrices en clusters peut être réalisé par un logiciel commercial d'analyse statistique dénommé SPSS/PC (voir à ce propos P. Brioi, "Un programme d'analyse des réseaux: Network for Pascal", dans *Mémoires Vives*, 1992).

collaborations littéraires, les dédicaces, les correspondances, les amitiés universitaires, les prêts de livres ou d'argent etc... La comparaison fait surtout apparaître un noyau de treize ou quatorze individus (selon que l'on compte ou non Ben Jonson dont la situation est intermédiaire) formé de Ingram, Neville, Hoskyns, Cotton, Cranfield, Brooke, Hakewill, Donne, Goodere, Phelips, Connock, Martin et Jonson.

Tous ou presque ont été des parlementaires... Si on constitue une sub-matrice en extrayant uniquement les parlementaires de la matrice initiale, on découvre un sous-ensemble extrêmement connecté, assimilable à ce que les sociologues appellent une "clique". Le graphe de leurs relations est fait de lignes intriquées d'une complexité extrême.

Pour regrouper par ailleurs un certain nombre d'informations fondamentales et obtenir des conclusions graphiques immédiates, il est possible d'utiliser également la méthode du géographe Jacques Bertin dite matrice de Bertin (voir fig. 5). Il s'agit d'un tableau où chaque donnée est représentée par une case noire ou blanche et où l'on a permuté à partir d'un état alphabétique initial lignes et colonnes pour faire apparaître en fin de parcours des amalgames significatifs de cases noires. Dans ce cas précis, le tableau donne les principaux groupes de rattachement de chacun des membres du club. L'opération de permutation réalisée montre bien que le milieu Parlementaire/*Inn of Court*/Société des Antiquaires (à l'occasion) rattaché à la Cour du Prince Henry constitue un noyau important.

Fig. 4: Comparaison de deux analyses par cluster
 a) Analyse par clusters des associations entre sirénaiques (toutes relations confondues)

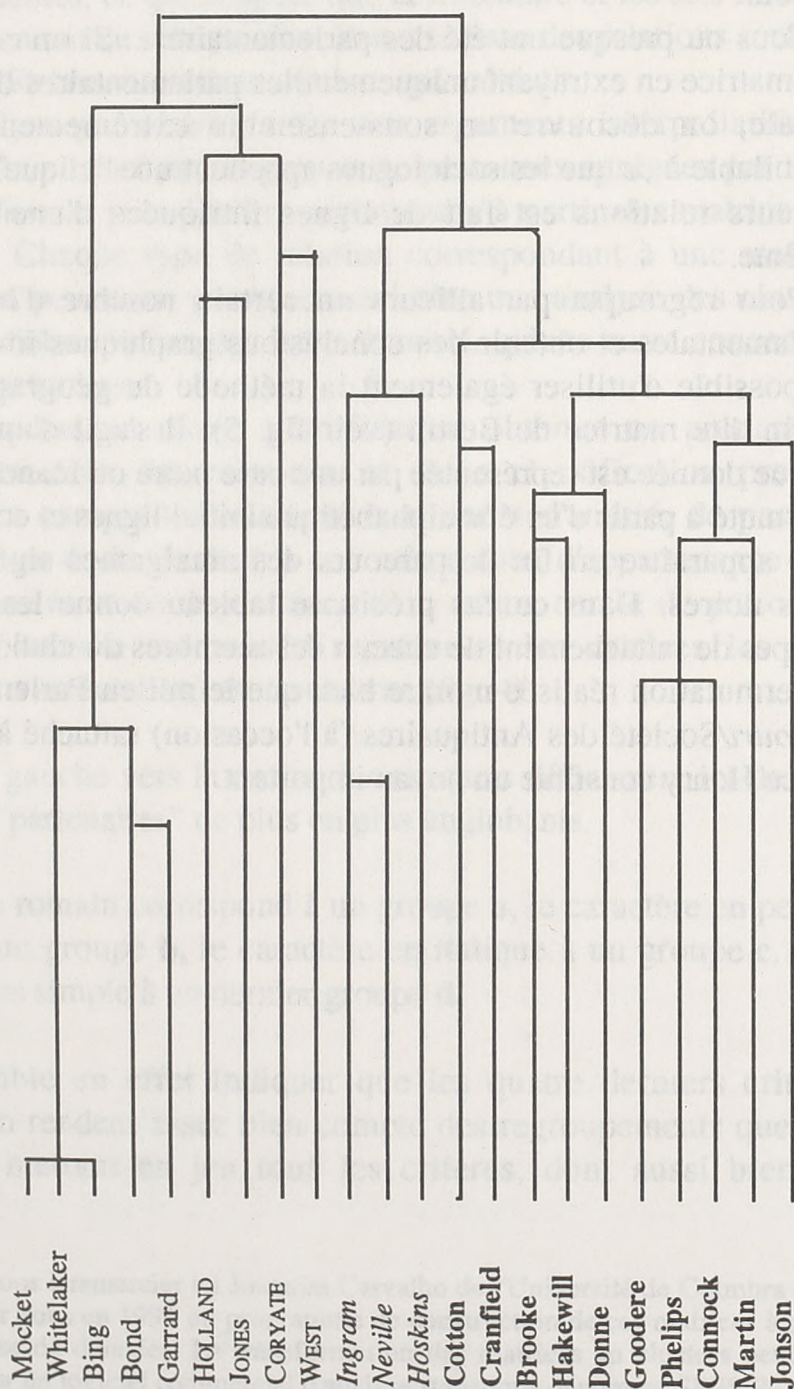


Fig. 4: Comparaison de deux analyses par cluster
b) Analyse par clusters des associations de type politique

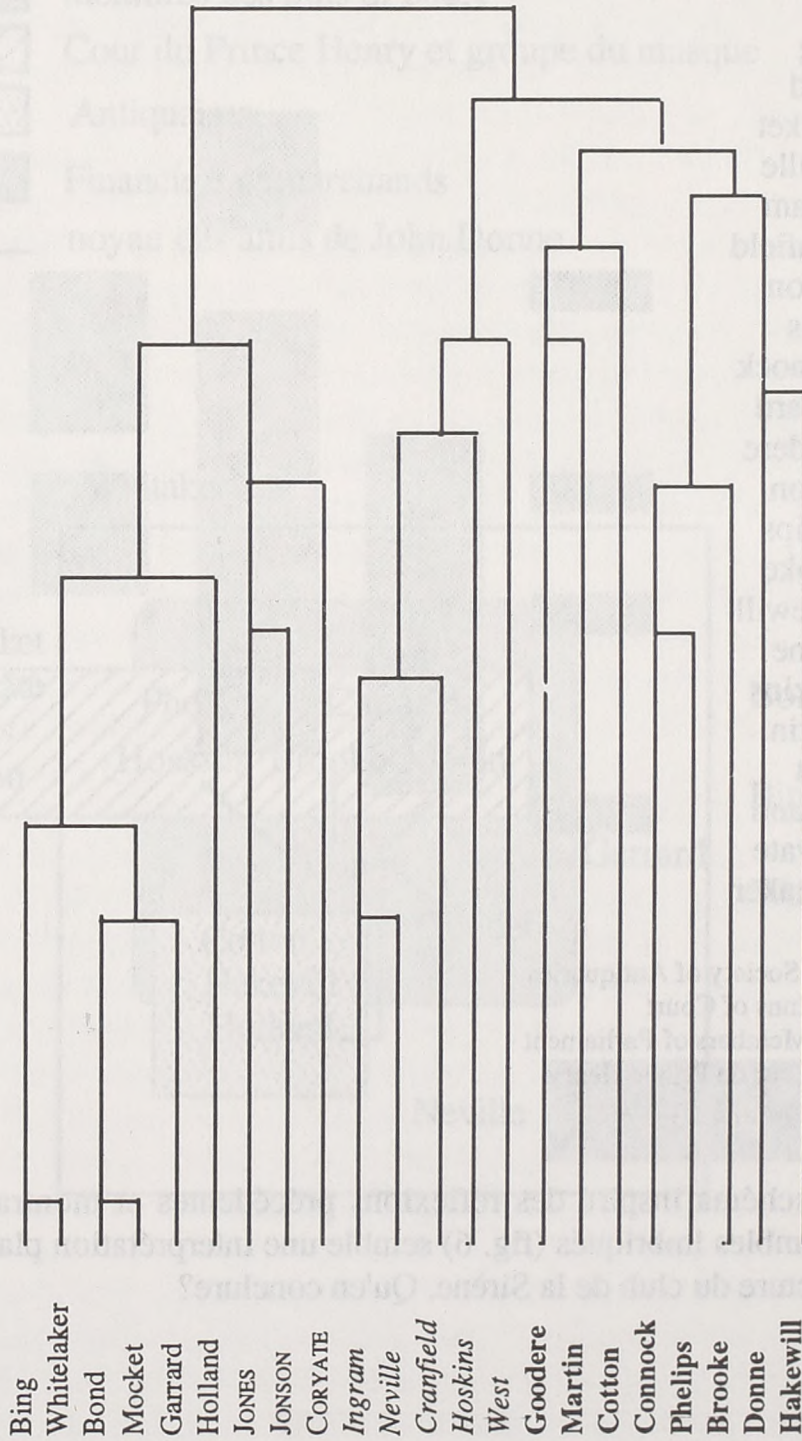
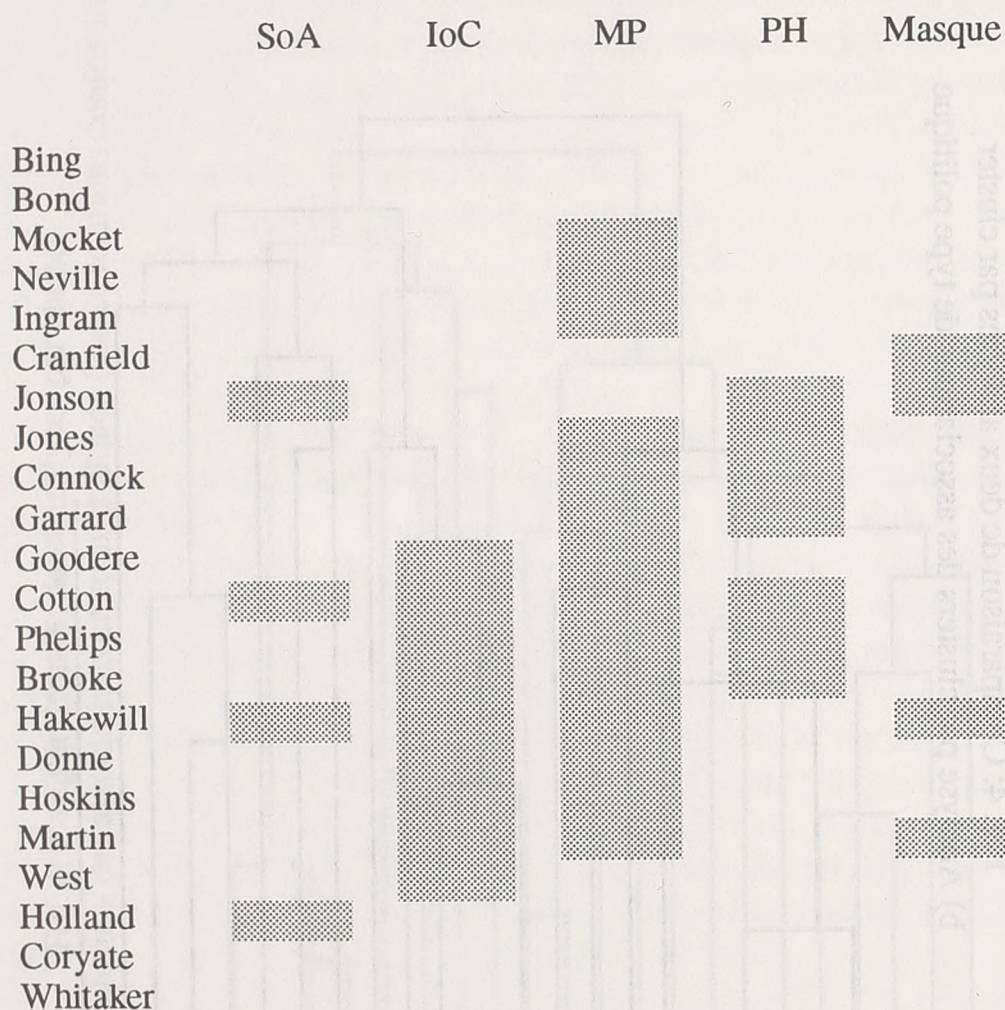


Fig. 5:
Matrice "de Bertin" indiquant les proximités entre les groupes



SoA: Society of Antiquaries






IoC: Inns of Court

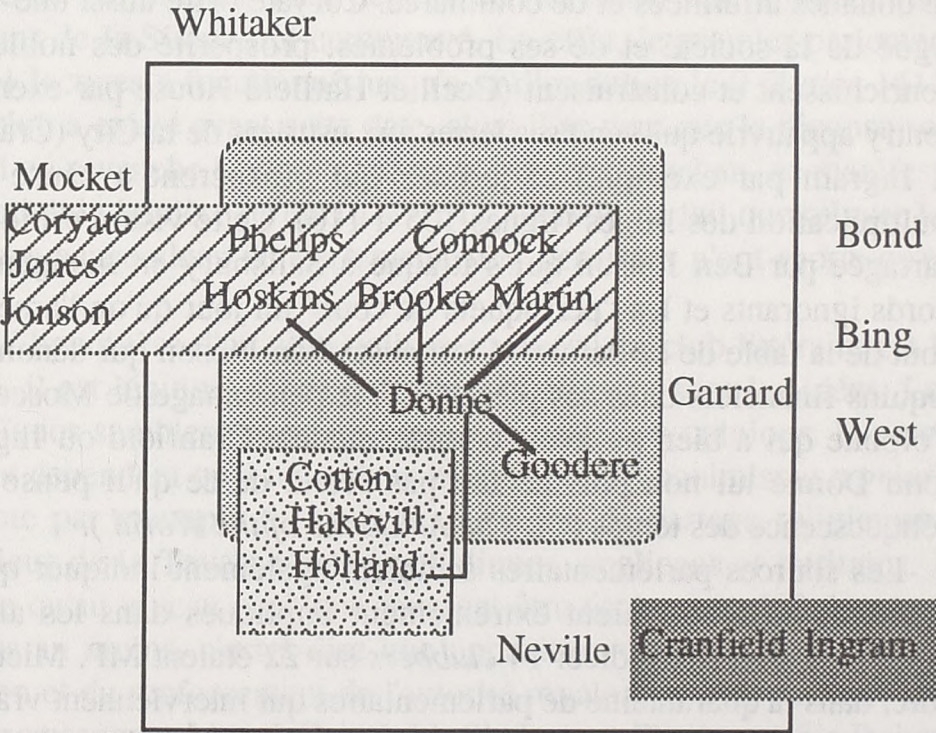
MP: Members of Parliament

PH: Cour du Prince Henry

Un schéma inspiré des réflexions précédentes et montrant les sous ensembles imbriqués (fig. 6) semble une interprétation plausible de la structure du club de la Sirène. Qu'en conclure?

Fig. 6: Interprétation graphique

-  groupe de parlementaires
-  membres des inns of court
-  Cour du Prince Henry et groupe du masque
-  Antiquaires
-  Financiers et marchands
- noyau des amis de John Donne



4. Antécédence du politique sur le littéraire

La fin du poème de Coryate intitulé *Convivium Philosophicum* dévoile les préoccupations politiques de certains des *clubbers*. L'auteur y développe une analyse des groupements politiques, du patronage et des problèmes de la période "Cecilienne" (de Sir Robert Cecil, comte de Salisbury qui fut Secrétaire d'Etat pendant la première période du règne de Jacques Ier). Tous les patrons connectés au club sont cités: Egerton, Northampton, le Prince Henry et Cecil. Une fois de plus la préoccupation du patronage et la crise de financement des intellectuels sont abordées. Le passage sur le trésorier (ligne 93 du texte en latin) est une attaque contre Cecil dont la politique de monopoles a favorisé les courtisans, par exemple sur les profits liés à la soie. Celui sur Northampton (ligne 96) nous rappelle que ce dernier, venant de succéder à Cecil, recherche alors des conseillers. Cranfield entre ainsi dans sa clientèle et devient son expert en matière de douanes affermées et de commerce. Coryate offre aussi une vision aigüe de la société et de ses problèmes: prospérité des nobles qui s'enrichissent et construisent (Cecil et Hatfield House par exemple), gentry appauvrie qui vend ses terres aux usuriers de la City (Cranfield et Ingram par exemple) et juristes qui prospèrent à cause de la multiplication des litiges (lignes 105 à 110). Cette vision critique est partagée par Ben Jonson qui s'attaque à Salisbury en fustigeant les Lords ignorants et les "perroquets de cour" un jour qu'on l'asseoit au bout de la table de ce dernier. C'est aussi Ben Jonson qui dénonce les requins financiers dans ses pièces (Cf. le personnage de Mosca dans *Volpone* qui a bien pu avoir comme modèle Cranfield ou Ingram). John Donne lui non plus ne fait pas secret de ce qu'il pense de la déliquescence des temps (Cf. *The Anatomie of the World*).

Les sources parlementaires semblent également indiquer que les membres du club étaient extrêmement impliqués dans les affaires politiques. Premier indice: 14 *clubbers* sur 22 étaient MP. Mieux encore, dans la quarantaine de parlementaires qui interviennent vraiment aux chambres il y a 5 sirénaïques. Les membres du club au Parlement sont Brooke, Connock, Cotton, Cranfield, Donne, Garrat, Goodere, Hakewill, Hoskins, Martin, Neville et Phelips. Parmi ces derniers, Phelips est le "*speaker*" dont le rôle est de poser les questions de la Chambre au gouvernement, rôle extrêmement important de conciliateur par euphémisation. Brooke, Hakewill, Hoskins et Martin sont incontestablement des leaders. Leur importance ne peut être comprise

qu'à l'aune de la procédure parlementaire de cette époque: le Parlement se réunit le matin pour une discussion générale, l'après-midi, on élit un grand comité (*Grand Committee, Great Committee* ou *Committee of the Whole House*) qui désigne des sub-comités qui eux-mêmes présentent la formulation d'un projet à la séance suivante. Ce qui est décidé en sub-comité pouvait théoriquement être remis en question en Grand Comité mais dans les faits, le sub-comité décidait seul. Or, il se trouve que Martin est souvent président ou modérateur du *Committee of the Whole House* et qu'il a un don particulier pour désigner ses proches dans les sub-comités dont il fait lui-même partie. Le système du patronage parlementaire se double donc d'un système de clientèle interne qui fausse le jeu politique. La tenue de la séance parlementaire le vendredi, la désignation des sub-comités l'après-midi et le fait que les agapes de la Sirène se déroulent le soir ne sont peut-être pas trois faits purement contingents. La taverne n'est-elle pas, en effet, un lieu où se prépare, au moins de manière informelle, ce qui va se dire au Parlement? Tout dépend en fait de la date à laquelle les réunions de la Sirène ont commencé. En effet, le premier parlement du Roi Jacques a fonctionné jusqu'à sa dissolution le 9 février 1611. Si le club a existé avant cette date, alors il se peut que la réponse soit oui. Si en revanche le club, comme le suggère Strachan, ne manifeste une activité régulière qu'en 1611-1612, alors il n'a fait que relayer les réunions suspendues du Parlement. Ces dernières n'ont repris qu'en 1614.

Si l'hypothèse d'un club politique travesti en club littéraire est la bonne, il est légitime de se demander quelles en sont les idées. Les sirénaïques semblent partager entre eux certaines opinions. Il paraît évident cependant qu'il n'y a dans le club aucun unanimisme *a priori*. Il existe par exemple (cf. supra) une ligne de partage religieuse à l'intérieur de la Taverne entre catholiques, anglicans et puritains. Il semble qu'au niveau politique puissent être également définies deux options au moins, c'est-à-dire une opposition et un parti de la conciliation et du renforcement de l'autorité royale. Du côté du Roi et de l'ordre se rangent Lionel Cranfield, Sir Robert Phelips et Sir Robert Cotton. Ce choix a ses avantages puisque Phelips et Cotton ont tous deux bénéficié du titre de noblesse nouvellement créé: le baronetage. Du côté de l'opposition, Martin, Hoskins et Neville attaquent le système des monopoles et des patentes. Hoskins est même envoyé en prison pour avoir fait allusion avec trop peu de délicatesse à la générosité du roi vis-à-vis des Ecossais. C'est encore lui qui dénonce la pratique

des marchands qui consiste à ne pas vendre un temps pour faire croire à la rareté des vêtements et augmenter les prix.

Quant à Hakewill, il est le porte-parole de l'opposition aux impôts nouveaux. Son discours de 1610 utilise les arguments historiques pour définir les droits du Souverain dans les limites d'une prérogative royale fondée sur l'idée de justice. L'argumentation historique peut être un corollaire de la présence d'antiquaires à la Sirène, Hakewill lui-même est l'archétype de l'homme de loi historien. Bien des idées des *clubbers* ou de leurs patrons n'apparaissent pas dans les débats des Lords ou des Communes, reflétant l'impossibilité de tout dire, en particulier en matière de politique extérieure, ainsi que le processus d'euphémisation que l'on retrouve à tous les niveaux de l'expression parlementaire. L'éclatement du groupe de la Sirène correspond chronologiquement à ce qu'on appelle *the Addle Parliament* en 1614. Tout se passe comme si une opposition se radicalise alors (Phelips, Martin, Neville et Hakewill) et comme si les autres se rangent du côté du pouvoir: Hoskins passant au Roi, Cranfield, devenu client du corrompu Northampton, rétablissant les finances de l'Etat et Donne renforçant la couronne par sa défense de l'Eglise anglicane.

Le club de la Sirène est un endroit où les modèles intellectuels de la Cour pouvaient se diffuser dans la ville: comportements aristocratiques, langage des élites, littérature savante et poésie à la mode. En même temps, cependant, c'est un creuset où s'opère la fusion de plusieurs milieux qui gravitent autour de la Cour: milieu de la finance, du Parlement, des cours de justice et des auteurs. La fonction de solidarité du club en fait un outil puissant aux mains de ses membres. Pour Donne, un moyen d'être introduit dans des cercles aristocratiques, pour Coryate, un moyen d'être publié, de trouver un banquier compréhensif (Lionel Cranfield) et d'être reconnu dans la bonne société littéraire, pour les parlementaires un droit d'entrée dans la bibliothèque riche en arguments politiques de Robert Cotton, le club est utile en de multiples manières. Le club, par les réseaux qu'il tisse, est redoutable au pouvoir. Les méthodes d'analyse informatique qui ont été employées pour cet article semblent également attester que les liens les plus forts à l'intérieur du groupe sont de nature politique, du moins dans le sens assez diffus que l'on peut donner à cet adjectif au XVII^e siècle. Enfin, le choix du vendredi comme date de rendez-vous rend hautement probable d'intenses discussions sur les questions traitées au Parlement derrière les tables de la taverne. Ces résultats nous

apparaissent tout-à-fait significatifs. En effet, l'existence éventuelle dans la City d'un club préparatoire aux décisions politiques dès 1611 est une originalité au sein de l'Europe moderne. Celle d'un club prenant le relais du Parlement l'est plus encore. En France, par exemple, le premier groupe de ce style n'apparaît qu'en 1730 lorsque les jansénistes constituent un groupe de pression pour le Parlement²³. L'idée de Habermas, qui utilise beaucoup l'exemple anglais du XVII^e siècle pour sa démonstration, selon laquelle la sphère publique littéraire précède la sphère publique politique, est donc sujette à discussion. La taverne de la Sirène fournit l'exemple d'une sphère publique politique précoce qui *coïncide* dans l'espace et le temps avec une sphère publique littéraire. D'où vient le mythe littéraire, cette perte de mémoire qui conduit à évacuer les implications politiques des réunions de la taverne? C'est une question qui demeure à l'issue de l'étude. La première explication plausible est que l'approche biographique est trompeuse. L'accumulation d'histoires de vie ne donne pas forcément le sens global d'un fait social. En outre, il est possible que les premiers auteurs ayant construit la légende de la Sirène, à savoir John Aubrey et Samuel Fuller, ayant écrit dans d'autres conditions politiques que celles de 1609-12, aient été incapables de voir la réalité. Enfin, il n'est pas non plus impossible que les Sirénaïques aient volontairement jeté un voile sur leurs sujets de discussions. Une "couverture" permettant de déjouer le pouvoir leur était précieuse. Certes, il est difficile d'entrer dans les consciences, mais la duplicité constante des oeuvres d'écrivains comme Donne et Jonson laisse à réfléchir.

²³ Cf. l'article récent de C.L. Maire, "La constitution d'un parti janséniste au Parlement", *Annales E.S.C.*, nov-déc. 1991, pp. 1077-1207.

Appendice 1

Fiche type de la base de données montrant les rubriques retenues:

DONNE John/description=poète

Histoire de vie

date de naissance/1573

date de décès/1634

lieu de naissance/Londres

adresse londonienne/Drury House

quartier/Strand

université/Oxford

collège/Hart Hall/date= (1584,-,1610)

M.A./1610

inn of court/Lincoln Inn/date= (1592)

office gouvernement/propagande religieuse, écriture du Pseudomartyr/date= (1609)

office clerical/lecteur en theologie à Lincoln's Inn/ date= (1616)

office clerical/curé à Paddington/date= (1615,-)

religion/catholique/date= (-,1596)

religion/anglicane/date= (1596,-)

prison/pour avoir épousé Anne More sans le consentement du père/date= (1600).

patron/Robert Carr/date= (1612,-)

patron/Lucy Bedford/date= (1612,-)

patron/Huntington/date= (1612,-)

patron/Rich/date= (1612,-)

patron/Thomas Egerton/date= (1598,-1601)

patron/George Herbert/date= (1607,-)

patron/Robert Drury/date= (1610,-)

champ/religion et poésie

voyages/Paris/date= (1611,-,1612)

profession du père/citoyen de Londres et quincaillier, marchand prospère

MP/date= (1600,-,1623)

Relations

amitie/Christopher Brooke

...

dédicaces/Benjamin Jonson

...

lettres/Benjamin Woodward
 ...
 services rendus à/John Danvers
 ...
 fait la guerre avec/Thomas Egerton
 ...
 emprunte des livres à/Robert Cotton
 ...

N.B.: Ici, la liste des relations "explicites" ne se veut pas exhaustive car elle serait trop longue. Nous avons choisi quelques exemples de types de relations. On notera que des éléments du récit de vie, comme la rubrique "collège", peuvent servir à identifier des relations implicites.

Les autres types de relations retenues sont: les relations occasionnelles, les prêts ou les dons d'argent, de nourriture, les services rendus, la relation d'employeur à employé, la participation à un même comité du Parlement, le fait d'être compagnon de prison etc.

Appendice 2

Liste alphabétique et descriptif des clients de la Sirène:

Robert Bing (?): un des personnages les plus obscurs du groupe, il est sauvé de l'anonymat par une mention dans un document officiel qui le qualifie ainsi: "un homme agréable mais sans biens", il semble qu'il ait évolué dans les milieux gouvernementaux puisqu'il a offensé le Conseil Privé et le Comte de Southampton. On sait aussi qu'il fut actionnaire de la compagnie de Virginie.

John Bond (1550-1612): *civil servant* prédécesseur de John Donne comme secrétaire du Lord Chancelier, Thomas Egerton.

Christopher Brooke (1580-1628): poète ami de John Donne passé par les Ecoles de Droit (Lincoln's Inn) et chargé de la trésorerie du masque offert par son Ecole en 1614.

Formation universitaire: Cambridge (Trinity College).

Patron en 1611: le Prince Henry.

Richard Connock (1575-1620): un important officier de finances du Prince de Galles.

Formation universitaire: Middle Temple.

Patron en 1611: le Prince Henry.

Thomas Coryate: écrivain et bouffon du Prince Henry, son voyage en Inde et ses extravagances le rendirent célèbre.

Patron en 1611: le Prince Henry.

Robert Cotton (1571-1631): chevalier puis baronet en 1611, conseiller du Roi en sa qualité de célèbre antiquaire. Sa bibliothèque est la plus riche du royaume et il l'ouvre aux savants et aux Grands de la Cour.

Formation universitaire: Cambridge (Jesus College).

Patron en 1611: Lord Somerset (Robert Carr) et Lord Northampton (Howard).

Lionel Cranfield (1575-1645): d'abord marchand puis financier, il est déjà fonctionnaire en 1611 et sa fortune est conséquente. Son rôle de trésorier royal lui apportera plus tard le titre de Comte du Middlesex.

Patron en 1611: Lord Northampton.

John Donne (1573-1634): poète qui se plaindra toute sa vie d'avoir une charge d'ecclésiastique plutôt que celle d'ambassadeur.

Formation universitaire: Oxford (Hart Hall) puis Lincoln Inn.

Patron en 1611: Lucy, Comtesse de Bedford.

George Garrard (?): écuyer et fonctionnaire de la Cour. Patron en 1611: Robert Cecil, Lord Burghley.

Henry Goodere (1580-1628): gentilhomme de la chambre privée du Roi en même temps que poète. Ami de John Donne.

Formation universitaire: Cambridge (?), puis Middle Temple.

Patron en 1611: le Roi Jacques.

William Hakewill (1574-1655): juriste et antiquaire spécialiste des précédents juridiques très actif au parlement.

Formation universitaire: Cambridge (Trinity College) puis Lincoln's Inn.

Patron en 1611: Sir Edward Phelips.

Hugh Holland (1573-1633): poète membre de la société des antiquaires.

Formation universitaire: Cambridge (Trinity College).

Patron en 1611: ?

John Hoskins (1566-1638): juriste et professeur de droit, c'est un érudit réputé pour avoir revu l'Histoire du Monde de Sir Walter Raleigh alors qu'il est en prison avec ce dernier.

Formation universitaire: Oxford (New College) puis Middle Temple.

Patron en 1611: Sir Henry Wotton.

Sir Artur Ingram (1580-1642): marchand-aventurier, banquier et spéculateur est aussi un chevalier introduit à la cour. En 1611, il passe par une mauvaise conjoncture.

Patron en 1611: Sir Robert Cranfield.

Inigo Jones (1573-1652): architecte qui a dessiné le Banqueting Hall et introduit l'art palladien en Grande Bretagne. "Metteur en scène" de masques magnifiques à la Cour.

Patron en 1611: Lucy, Comtesse de Bedford et le Prince Henry.

Ben Jonson (1573-1637): célèbre poète et dramaturge, auteur de *Volpone* et futur Oracle de l'Apollon Club.

Formation universitaire: Cambridge (St John's College).

Patron en 1611: Lucy, Comtesse de Bedford.

Richard Martin (1570-1618): parlementaire très actif, lecteur au Middle Temple et *Recorder of London*.

Formation universitaire: Oxford (Broadgates Hall puis Pembroke College) puis Middle Temple.

Patron en 1611: Sir Henry Wotton.

Richard Mocket (1577-1618): ecclésiastique et censeur de sa Majesté n'est peut-être mentionné par Coryate que parce que ce dernier se recommande à lui pour une publication.

Patron en 1611: ?

Formation universitaire: Oxford (Brasenose College)

Sir Henry Neville (1564-1615): courtisan et diplomate.

Formation universitaire: Oxford (Merton College).

Patron en 1611: Robert Cecil, Lord Burghley.

Sir Robert Phelips (1586-1638) est *Master of the Roll* et parlementaire aux *Lords*. Il est le *Speaker* du Parlement de 1560 à 1614.

Formation universitaire: Middle Temple

Patron en 1611: le Prince Henry

John West(?): *secondary of the King's remembrancer of the Exchequer*, c'est-à-dire un officiel important de la Cour et plus précisément du ministère des finances.

Formation universitaire: Middle Temple.

Patron en 1611: ?

Lawrence Whitaker(?): nommé par Coryate *Seneschal of the Noble Society of the Sirène*, est le secrétaire de Sir Robert Phelips.

Patron en 1611: Sir Edward Phelips.

Abstract

The Mermaid tavern is undoubtedly one of the most famous literary myths of the Elizabethan Period. This paper consists of a micro-historical analysis of the club and its range of sources (starting from a hand-written Latin poem by Thomas Coryate, through various correspondence, to an allegorical engraving showing a tavern) and some methodological tools borrowed from the fields of computer science and of network analysis. After a sociological analysis of the membership (which confirms the conclusions drawn by historians, namely that the club was very much connected to the Inns of Court and to Parliament and was a kind of springboard for higher social spheres), I try to evaluate the influence of the patronage system and the significance of its logic for the coherence of the group. Next, I examine the internal rules of the club in so far as they can be reconstructed from various texts, and argue that the origins of the hierarchical pattern that can be identified here can be traced back to the medieval precedent of the London Confrérie du Puy. I then consider the style of the meetings and the nature of the discussions held at the Mermaid. I suggest that, between Court and City, "wittiness" is the process of becoming a new means of moving into social élites. From a more detailed perspective, I reconstruct, with the help of a prosopographical database, some clusters existing inside the club. Arguing that the clusters of political nature account for the general clusters of the company (and discovering that the Mermaid's meetings were held every Friday, after the parliamentary sessions), I conclude that the Mermaid Club was, in all likelihood, a club for political discussion disguised as a literary club.

Les lieux de mémoire et la mémoire des lieux: Mythes et monuments entre nation et région en France et en Allemagne au XIX^e siècle¹

CHARLOTTE TACKE

L'approche comparative a été l'une des caractéristiques plus significatives de la recherche sur le nationalisme dès ses débuts, que l'on peut situer après la Première Guerre Mondiale. L'histoire des idées comme l'histoire sociale ont toujours cherché à expliquer le nationalisme dans un contexte européen et à construire des modèles comparatifs: pour l'Allemagne et la France, la différence entre la *Kulturnation* et la *Staatsnation* a été le paradigme le plus utilisé². Jusqu'à aujourd'hui, cette différence qui remonte à l'oeuvre de Meinecke a été le modèle par excellence pour expliquer les nationalismes français et allemand, même s'il était souvent l'objet de critiques³.

Depuis vingt ans la recherche sur le phénomène national a subi un changement de paradigme. Presque en même temps, Maurice Agulhon en France et Thomas Nipperdey en Allemagne ont publié – sans influence réciproque et sans prendre en considération les travaux d'outre Rhin – des articles programmatiques sur la recherche des monuments et symboles dans les deux pays⁴. Depuis

1 Je tiens à remercier Dominique Julia pour avoir revu mon article et corrigé un français souvent défectueux.

2 Cf. F. Meinecke, *Weltbürgertum und Nationalstaat*, Werke, Bd. 5, Munich 1969, p.10sq., T. Schieder, *Typologie und Erscheinungsform des Nationalstaats in Europa*, dans *Historische Zeitung* 202 (1966), p.58-81.

3 Cf. P. Alter, *Nationalismus*, Francfort 1985, p.19; H.A. Winkler, *Einleitung. Der Nationalismus und seine Funktion*, dans idem (éd.), *Nationalismus*, Königstein/Ts., 1978, p.8.

4 Cf. M. Agulhon, *Imagerie civique et décor urbain* (1975) et *La "statuomanie" et l'histoire* (1978), dans *Histoire vagabonde*, vol. 1, Paris 1988, p.101-136

ce moment l'approche culturelle et symbolique du nationalisme a connu un grand succès dans les deux pays. Mais, contrairement à l'approche sociale, les symboles nationaux ont surtout été analysés à un niveau national, sans aucune comparaison systématique. A la rigueur, un coup d'oeil était parfois jeté au delà de la frontière pour trouver dans l'autre pays la confirmation que les symboles étaient partout les mêmes. Ainsi, Thomas Nipperdey nie la thèse d'une voie particulière en Allemagne, en mettant en regard Hermann et Vercingétorix. Le seul fait que des mythes et symboles semblables existent lui suffit pour constater que le retour à la préhistoire et la tendance à l'obscurité mythique et à l'irrationalité ne sont pas spécifiquement allemands mais qu'il s'agit d'un phénomène général du nationalisme révolutionnaire lui-même⁵. De plus, la différence entre le nationalisme culturel et le nationalisme politique réside dans les interprétations des symboles français et allemands. Alors que Maurice Agulhon propose une recherche sur la fréquence des monuments civiques comme échelle de l'extension du libéralisme dans la société française, Thomas Nipperdey analyse les monuments nationaux – *Nationaldenkmäler* – et constate un passage des symboles de la *Kulturnation* aux symboles de la communion nationale de la *Volksgemeinschaft* pendant le XIX^e siècle⁶.

Cet article compare les mythes, symboles et monuments consacrés aux deux héros nationaux Hermann et Vercingétorix, des héros qui, s'étant battus contre l'invasion romaine dans l'antiquité, ont été redécouverts au début du XIX^e siècle en Allemagne et en France.

La première partie s'attache aux "lieux de mémoire"⁷ nationale en France et en Allemagne, en analysant le rapport entre l'histoire et la mémoire collective: les mythes et symboles nationaux de Hermann et Vercingétorix. En comparant des mythes et symboles des deux héros nationaux, inventés au même moment – le début du XIX^e siècle – en France et en Allemagne, cet article

et 137-185; T. Nipperdey, *Nationalidee und Nationaldenkmal in Deutschland im 19. Jahrhundert*, dans *Historische Zeitschrift* 206 (1968), p.529-585.

⁵ Cf. T. Nipperdey, *Zum Jubiläum des Hermannsdenkmals*, dans *Ein Jahrhundert Hermannsdenkmal (1875-1975)*, éd. par le *Naturwissenschaftlichen und Historischen Verein für das Land Lippe*, Detmold, 1975, p.15 sq.

⁶ Cf. M. Agulhon, *La "statuomanie"*, op.cit., p.143; T. Nipperdey, *Nationalidee*, op.cit., p.584 sq.

⁷ Cf. P. Nora, *Entre mémoire et histoire*, dans idem (éd.), *Les lieux de mémoire*, 1. *La République*, Paris, 1984, p. XV-XLII.

montre que l'approche comparative est indispensable pour comprendre les expressions symboliques dans les deux pays – et certainement dans l'Europe entière – dans la mesure où le discours sur Hermann et Vercingétorix était lui-même comparatif au XIX^e siècle. L'exemple des deux héros prouve que les images de la nation culturelle en Allemagne et de la nation politique en France sont des résultats d'un discours national réflexif, qui s'est construit par l'opposition réciproque dans chacun des deux pays. Si la différence entre les deux conceptions nationales est donc une construction discursive du XIX^e siècle et est alors une invention tout comme les mythes eux-mêmes, cette différence peut-elle servir de catégorie historique pour constater justement les décalages politiques, sociaux et culturels entre les deux pays?

Dans la deuxième partie l'article change de perspective et examine la mémoire des lieux, c'est-à-dire les implications culturelles et symboliques des lieux où les monuments ont été érigés. Par delà les divergences idéologiques qui existent entre les deux mythes, on peut constater un fait semblable dans les deux pays, fait qui renverse l'image de la France "une et indivisible" et celle de la nation allemande transcendant les états particuliers. Dans les deux pays, les élites sociales, les notables en France et la *Bildungsbürgertum* en Allemagne ont associé au discours national des valeurs régionales qui reflétaient leur position sociale et culturelle dans la région. Dans la mesure que la nation était inventée, la région l'était également.

1. Les lieux de mémoire

Les mythes de Hermann et Vercingétorix et leur symbolisation dans les monuments sont des expressions de stéréotypes nationaux collectifs. D'un côté, ils définissent positivement par l'histoire la cohésion spatiale et temporelle des individus qui font partie de la même nation. De l'autre, ces autodéfinitions comportent des délimitations *ex negativo* de la nation et s'opposent d'une manière dichotomique à la définition de l'autre nation. Se faisant face l'une à l'autre, la nation allemande est définie par une continuité culturelle de l'ancienne Germanie à l'Allemagne contemporaine, la nation française par un processus progressif de civilisation. Mais en même temps, la culture allemande se trouve constamment confrontée et déterminée par rapport à la civilisation française et *vice versa* sui-

vant un schéma dichotomique: chacune des deux nations est définie de manière univoque comme une unité qui s'organise dans un rapport d'opposition à l'autre⁸.

La similitude des deux mythes qui consiste dans le fait que Hermann et Vercingétorix se sont tous les deux battus contre l'invasion romaine, renvoie déjà à la définition de la nation par la délimitation contre un ennemi commun. En effet, le monument de Hermann symbolise d'une manière éclatante la résistance allemande à l'invasion napoléonienne et la construction d'un sentiment national par opposition à la France. Le mythe de Hermann a connu son plus grand succès après 1815 et a été depuis lors investi d'un contenu national politique. Des centaines de drames, histoires et poèmes ont été produits dans une relation directe avec les guerres napoléoniennes⁹. L'équation – romain = *welsch* = français – rendait possible d'actualiser la bataille de la forêt de Teutoburg dans le présent. La statue de Hermann élève son épée, haute de sept mètres, contre la France. Dans la pierre de base du monument qui fut posée en 1841 pendant la crise du Rhin se trouvent incrustées une multitude de monnaies et plaques commémoratives de la "guerre d'indépendance" qui rapportent directement la bataille contre les Romains à la bataille contre les Français¹⁰. Le 18 octobre, jour de la bataille de Leipzig, a connu pendant tout le siècle des fêtes commémoratives au pied du *Hermannsdenkmal* – et après 1870/71 c'était également le cas pour le 2 septembre, jour de la bataille de Sedan¹¹. L'association en faveur du monument de Hermann à Hanovre lança un appel de souscription pour le 18 octobre 1863 et demanda de faire pendant les banquets

⁸ Cf. M. Jeismann, *Was bedeuten nationale Stereotypen für die nationale Identität und politisches Handeln*, dans J. Link et J. Wülfing, *Nationale Mythen und Symbole in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Strukturen und Funktionen von Konzepten nationaler Identität*, Stuttgart, 1991, p. 90-91; R. Koselleck, *Zur historisch-politischen Semantik asymmetrischer Gegenbegriffe*, dans *Vergangene Zukunft, Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort, 1979, p. 211-259.

⁹ Cf. *Lippische Bibliographie*, éd. par Lippischer Landesverband, Detmold, 1957 sq.

¹⁰ Cf. *Hermann der Cherusker und sein Denkmal. Zum Gedenken an die 50jährige Wiederkehr der Einweihung des Hermannsdenkmals auf der Grotenburg*, Detmold, 1925, p. 278-284.

¹¹ Cf. *Staatsarchiv Detmold* (StA Dtm.), L115A Tit.5 R Nr.9 Rudolstadt; L115A Tit.3 Nr.1/VI.

commémoratifs des collectes en faveur du monument¹². De Leipzig vint, en 1841, la demande d'échanger des chênes des deux lieux de bataille. Des chênes de Leipzig devaient être plantés dans la forêt de Teutoburg, ceux de la forêt de Teutoburg à Leipzig¹³. En 1870/71, le monument de Hermann n'est pas devenu seulement le symbole de l'unité du Reich, mais celui de l'unité allemande par la victoire renouvelée contre l'ennemi héréditaire. Sur le monument lui-même en effet, des inscriptions, telle la plaque de Guillaume I fondue à partir des canons français saisis sur les champs de bataille, symbolisaient l'unité allemande réalisée à l'intérieur par le triomphe sur l'ennemi extérieur.

En France, la redécouverte de Vercingétorix s'est faite d'abord dans l'historiographie mais, dès le début, l'opposition entre Gaulois et Germains était présente. Des historiens libéraux et républicains comme Amédée et Augustin Thierry, Jules Michelet et Henri Martin ont fondé une nouvelle histoire qui s'oppose à l'historiographie de cour ou à l'histoire officielle en réindividualisant les processus historiques et en intensifiant d'une manière politique et émotionnelle une histoire collective du peuple français destinée au présent¹⁴. En même temps le début de l'histoire est reculé dans le temps. Elle ne commence plus avec Clovis et la christianisation de la France, mais avec les Gaulois, c'est-à-dire avec le peuple français¹⁵. Cependant avec ce changement de paradigme, Vercingétorix ne devient pas encore un symbole national omniprésent. Contrairement à ce qui s'est passé en Allemagne, Vercingétorix n'a pas connu jusqu'aux années soixante de commémorations sous forme de monuments publics. C'est seulement en Auvergne que l'on trouve des projets d'élever un monument au héros arverne. Dès le début les stéréotypes nationaux sont présents, tout comme l'est aussi la comparaison du Gaulois avec son faux jumeau germain.

¹² StA Dtm. L115A Tit.6 Nr.2:I.

¹³ StA Dtm. L115A Tit.5 L Nr.3 Leipzig (11.11.1841).

¹⁴ Cf. G. Krumeich, *Jeanne d'Arc in der Geschichte. Historiographie-Politik-Kultur*, Sigmaringen 1989, p. 37sq.

¹⁵ Cf. C. Amalvi, *Vercingétorix ou les métamorphoses idéologiques et culturelles de nos origines nationales*, dans *De l'art et de la manière d'accommoder les héros de l'histoire de la France*, Paris 1988, p. 77sq.; A. Simon, *Vercingétorix et l'idéologie française*, Paris 1989, p. 105sq.; E. Weber, *Gauls versus Franks: conflict and nationalism*, dans R. Tombs, *Nationhood and Nationalism in France. From Boulangism to the Great War 1889-1918*, Londres, 1991, p. 8-21.

“Au moment où nous écrivons ces lignes”, se plaint un Auvergnat, “les descendants des vieux Germains qui, dans une lutte moins honorable, exterminèrent les légions de Varus, élèvent, dans la forêt de Teutoburg, en Westphalie, théâtre de sanglants exploits où plutôt de cette terrible vengeance, une statue colossale à l'honneur d'Arminius. (...) La mémoire de Vercingétorix, du héros gaulois, ne mérite-t-elle pas autant d'être honorée que celle du héros german? Et ne serait-il pas digne de la France d'imiter l'exemple de religieuse nationalité qui lui est donné par l'Allemagne?”¹⁶

Seul, Napoléon III, qui a érigé en 1865 un monument de Vercingétorix à Alésia, sur le lieu de la défaite gauloise, a élevé Vercingétorix – en honorant plutôt son adversaire César – au rang de héros national¹⁷. A partir de ces années, la référence à l'Allemagne, le rapport direct entre Vercingétorix et Hermann, est toujours présent. Le début du culte commémoratif de Vercingétorix en France est donc étroitement lié à l'Allemagne. Les monuments de Vercingétorix à Alésia, à Gergovie et à Clermont-Ferrand ont eu celui de Hermann comme exemple direct¹⁸.

Le tournant essentiel est celui de 1870/71. Avec la défaite et plus encore avec la perte des territoires d'Alsace et de Lorraine, le nationalisme français se retourne contre l'ennemi extérieur allemand. Comme symbole de la défaite et de la résistance à l'agression allemande, Vercingétorix entre dans les manuels scolaires et les histoires populaires. Depuis ce moment, le contraste France – Allemagne et Vercingétorix – Hermann reste virulent.

La force symbolique de Hermann en France comme expression de la menace allemande se manifeste dans le fait que l'on se persuadait, à tort, que le monument était situé au bord du Rhin¹⁹.

¹⁶ A.D. Michel, *Dissertation sur l'emplacement de la Gergovia des Arvernes et sur l'application du texte de César au plateau de Gergovie*, dans *Tablettes historiques de l'Auvergne*, 4 (1843), p. 326.

¹⁷ Pour des raisons de place, cet article se délimite aux monuments consacrés à Vercingétorix à Gergovie ou bien à Clermont-Ferrand. Cf. pour le monument d'Alésia et le rapport entre Vercingétorix et César: C. Tacke, *Die französische Nation im politischen Symbol: das Vercingetorixdenkmal in Alise-Sainte-Reine in der 2. Hälfte des 19. Jahrhunderts*, dans *Lendemains*, 62 (1991), p. 38-46.

¹⁸ Cf. A. Pingeot, *Les Gaulois sculptés (1850-1914)*, dans P. Viallaneix, J. Ehrard (éd.), *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand, Clermont-Ferrand 1982, p. 256.

¹⁹ Cf. F. Vazeilles, *Le monument de Vercingétorix*, dans *Revue d'Auvergne* 1904, p.325.

Alors que les monuments de Vercingétorix n'attiraient pas l'attention en Allemagne, Vercingétorix devenait, en contraste direct avec Hermann, le martyr de la nation. Jusqu'après la première guerre mondiale, Vercingétorix et Hermann ont continué à symboliser la dichotomie insurmontable entre la France et l'Allemagne, qui s'enracine dans la nature différente des races gauloise et germanique. La comparaison menait à constater la brutale antithèse: "Vercingétorix et Hermann, héros et bandit"²⁰.

Même si ce contraste n'est parvenu à son apogée qu'avec la première guerre mondiale, il fait partie intégrale des deux mythes dès leur invention ou leur reconstruction. Les deux types de monuments, celui consacré à Hermann et celui consacré à Vercingétorix, résultent d'une relation directe avec l'autre pays. L'opposition entre la nation française et la nation allemande se retrouve dans l'antithèse entre *peuple* français et *Volk* allemand. L'hostilité héréditaire entre la France et l'Allemagne est un élément constitutif des deux mythes. Aucune des deux nations ne définit sa cohérence interne seulement selon des critères internes positifs. La nation allemande et la nation française ont besoin du contraste antagoniste avec l'autre. "Gallomanie" et "Teutomanie"²¹ se conditionnent réciproquement.

Le fait d'armes héroïque de Hermann, la bataille victorieuse contre l'agresseur romain ne sont pas seulement vus comme l'acte de naissance de la nation allemande mobilisant et unissant les différentes tribus contre l'ennemi commun, mais ils sont aussi compris comme la défense de la culture allemande contre l'influence romaine. Dès lors, il est possible d'une part de constater la continuité de la culture allemande, dont le développement, exempt de toute influence étrangère, se prolonge jusque dans le présent. D'autre part, c'est avec la bataille de Teutoburg que naît la dichotomie antagoniste de deux mondes séparés.

Ce n'est qu'avec son fait d'armes [celui de Hermann], que les mondes germanique et romain se sont trouvés séparés l'un de l'autre, alors que l'embrassement patriotique allumé par Vercingétorix n'a pas pu éviter que les Gaulois ne s'amalgament étroitement au sang et au caractère

20 J. Toutain, *Héros et bandit, Vercingétorix et Arminius*, Paris, 1916.

21 F.J. Schwanke, *Hermann der Cherusker und sein Denkmal*, Lemgo, 1841, p. 29sq.

romains et qu'à l'endroit même où on a vu se battre la liberté de son peuple, la Romanité ne soit devenue la race triomphante²².

Alors que la défense contre la civilisation romaine est valorisée d'une manière positive du côté allemand et que l'influence romaine en Gaule est vue corrélativement comme un fait négatif, les mêmes arguments sont utilisés du côté français, mais avec des connotations contraires. Malgré toute leur vénération pour "nos ancêtres les Gaulois", les historiens français considèrent dans une large mesure l'influence romaine sur l'évolution de la civilisation française d'une manière positive. Le manque de civilisation en Allemagne au contraire la rend sous-développée. "Au-delà du Rhin, est la Germanie, encore inconnue et fermée à la civilisation"²³. Les définitions réciproques des Français et des Allemands par eux-mêmes et par l'autre ne se distinguent donc pas. La civilisation française comme résultat de l'invasion romaine s'oppose à la culture allemande non influencée par les Romains. C'est seulement l'évaluation qui change. Alors que l'invasion et la civilisation romaines sont interprétées négativement en Allemagne, elles constituent des valeurs positives en France et fournissent la base de la supériorité de la civilisation française sur la culture allemande. Mais ces définitions réciproques de chaque nation par contraste avec sa voisine entraînent en même temps des conséquences sur la définition de la nation à l'intérieur.

En effet, ces interprétations différentes de l'histoire nationale, d'une part comme évolution continue, d'autre part comme processus de civilisation progressif, renferment des conceptions fort différentes du peuple constituant la nation. Le peuple français et *das deutsche Volk* ne s'opposent pas seulement comme ennemis héréditaires, mais, à l'intérieur de la nation, ils se constituent d'une manière opposée.

22 "Durch seine Tat erst wurden die germanische und die romanische Welt voneinander getrennt, während auch die patriotische Entflammung des Vercingétorix nicht verhindern konnte, daß das Galliertum sich eng mit römischem Blut und römischem Wesen verschmolz, und daß dort, wo einst die Freiheit seines Volkes kämpfte, das Romanentum zur siegreichen Rasse wurde." *Berliner Neueste Nachrichten* 18.8.1909; cf. *Kreuz-Zeitung* 17.8.1875 et *Aufruf zur 1900-Jahrfeier der Schlacht im Teutoburger Wald* (1909), StA Dtm. L115A Tit.1 Nr.2.

23 Général Borson, *La nation gauloise et Vercingétorix*, dans *Mémoires de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Clermont-Ferrand*, 21 (1879), p. 201.

Hermann, le sauveur de la culture allemande, constitue l'unité du *Volk* allemand comme une unité culturelle continue. La culture, la langue, l'histoire et les moeurs allemandes ont été sauvées par lui et, après lui, de manière perpétuelle par ses descendants. Par conséquent, elles définissent historiquement et territorialement la nation allemande. Cette définition de la nation propose le passé, le présent et l'avenir comme une unité quasi organique et éternelle. La culture germanique et la culture allemande sont vues d'une manière identique. Les dénominations *Germaines* et *Allemands* sont synonymes. L'unité nationale n'est pas proposée comme un changement politique dans l'avenir, mais comme une unité à la fois archaïque et éternelle. De ce fait, le mythe de Hermann échappe à toute actualisation politique visant à un changement social ou politique de la société. Hermann symbolise l'idée d'une nation grandie d'une manière organique, d'une nation dont le lien entre les générations vivantes et les générations antérieures et postérieures est constitué par une continuité de culture, une communauté de langue et, par suite, de territoire.

En conséquence, le groupe social rassemblé sous le terme de *Volk* n'est pas défini par les individus qui le composent mais par rapport à la monarchie. La position souveraine de Hermann, comme prince des Chérusques, n'est jamais – contrairement à Vercingétorix – légitimée. Son monument doit symboliser la "*Einheit von Fürsten und Volk*" – l'unité des souverains et du peuple. D'un côté il symbolise en effet l'égalité des sujets sans différence corporative, mais de l'autre il suppose le maintien de la monarchie. La nation se présente comme une unité fédérale des souverains et de leurs états particuliers. La nation représentée par Hermann n'est donc pas une communauté volontaire, mais est constituée par le lien indestructible de l'histoire nationale et par la soumission aux souverains dont l'union fait l'unité de la nation. Le terme *Volk* a donc un double sens. D'une part, il renvoie aux membres de la nation liés par la communauté de langue et culture et il renferme donc également les souverains comme part de la nation. En accentuant l'unité du "*Volk et Fürsten*" d'autre part, les souverains reçoivent une position particulière. Ils se distinguaient du *Volk* des soumis et fondent la nation comme unité fédérale des monarchies particulières.

Le terme de liberté s'adresse avant tout à l'extérieur. Les significations de liberté comme exigence libérale et constitutionnelle res-

tent très rares. Normalement, on parle d'une manière xénophobe de la défense de la liberté contre l'ennemi français et la liberté extérieure est une valeur supérieure à la liberté politique intérieure²⁴.

En présence de cette orientation francophobe du mythe et compte-tenu de la personnification de Hermann comme sauveur menant la nation à son unité, il était assez logique en 1870/71 de fêter en Guillaume I le nouvel Hermann²⁵. Même si le mythe était déjà antérieurement dominé par l'idée de l'indépendance vis-à-vis de l'extérieur, il subit à cette date un changement profond. Les contenus culturels sont désormais relégués à l'arrière-plan, n'ayant plus de réalité dans l'Etat allemand dont les frontières ne suivaient pas les frontières culturelles. L'Etat-nation (*Staatsnation*) l'emporte sur la *Kulturnation* du fait de la victoire contre l'ennemi commun. Hermann devient alors le symbole de la force, du pouvoir et de la gloire de l'Empire²⁶. La guerre contre la France et la proclamation de l'Empire à Versailles sont interprétées comme l'accomplissement du signifié du mythe. Le monument de Hermann, commencé en 1838 dans la perspective d'une Allemagne unifiée, devient une apologie du présent par le passé.

Exclusivement dirigé contre l'extérieur, tourné contre la France, le mythe connaît de ce fait une "historicisation". Alors que dans la première moitié du XIX^e siècle, les éléments xénophobes du mythe sont encore contrebalancés par des idées cosmopolites, après 1871 l'accent mis sur le pouvoir et la force du *Reich* conduit à renforcer la contradiction entre la France et l'Allemagne jusqu'à la constatation de la nécessité d'anéantir la race celto-romaine. La différence entre "*Germanentum*" et "*Welschtum*", la contradiction entre culture allemande et civilisation française qui, sur un premier plan s'adresse à l'extérieur, retentit sur la politique intérieure. "L'esprit obséquieux, assoiffé de liberté, serviable à la tyrannie, indépendant, superstitieux et révolutionnaire de la race celto-romaine", produit de l'histoire, est opposé à "l'esprit germanique calme, conservateur-luthérien se soumettant librement aux lois divines et humaines", résultat de l'indépendance vis-à-vis du

24 Cf. *Lippisches Magazin für vaterländische Geschichte und Gemeinwohl*, 21.7.1841. (cit. Lipp.Mag.)

25 Cf. W. Krüer, *Ein deutsches Lied am Hermannsdenkmal*, Minden, 1875; Fürstlich-Lippisches Regierungs- und Anzeigebblatt, 17.8.1875.

26 Cf. *Kreuz-Zeitung*, 19.8.1875.

monde romain²⁷. La défense contre l'invasion napoléonienne et contre toute influence étrangère française est donc en même temps une défense contre la révolution française et ses résultats. A une histoire française révolutionnaire s'oppose une histoire allemande réformiste.

En reliant étroitement l'Etat-nation à une apologie du caractère national, le mythe de Hermann sert à exclure certains groupes sociaux et politiques de la nation. Le mythe est chargé de composantes anti-catholiques, "anti-socialdémocratiques" et, à la fin du siècle également antisémites, et ne tolère pas plusieurs interprétations différentes comme c'était le cas en France. Ni les catholiques ni les sociaux-démocrates ne participent à une exégèse du mythe suivant leur intérêts politiques. Le mythe de Hermann et son monument se restreignent donc après 1871 à une définition de l'Empire, en tant que prussien et protestant.

Alors que, dans la première moitié du XIX^e siècle, les régions catholiques du Sud de l'Allemagne avaient eu une grande part dans le mouvement pour l'érection du monument consacré à Hermann, après la formation de l'Empire le monument y est complètement ignoré. Les catholiques ne réagissent pas à la fête de l'inauguration du monument qui était clairement étatique-protestante et anti-catholique. Les sociaux-démocrates polémiquent contre la "*Bajonetglorifizierung*", contre le "*Kulturkampfgeschrei*" et "*Kulturkampfgeheil*" mais abandonnent le monument à leurs adversaires politiques. Alors qu'en France le mythe de Vercingétorix alimente une "bataille pour la mémoire"²⁸, la gauche en Allemagne renonce au mythe de Hermann et refuse Hermann comme héros national²⁹.

En France, au contraire, le mythe de Vercingétorix a connu une multitude d'interprétations contradictoires. Son ambivalence centrale réside pendant tout le siècle dans la question de savoir si la défaite gauloise doit être évaluée positivement ou négativement, même s'il ne fait pas de doute que Vercingétorix est bien un héros national. Henri Martin par exemple souligne la civilisation propre des Gaulois et trace une ligne directe depuis l'histoire de la Gaule

²⁷ G. Schmidt, *Vom Teutoburger Walde. Kriegs- und Friedensbetrachtungen*, Lemgo, s.d. (1875), p. 7-9.

²⁸ Cf. G. Namer, *Batailles pour la mémoire. La commémoration en France de 1945 à nos jours*, Paris 1983.

²⁹ Cf. *Neuer Social-Democrat*, 15.8.1875 et 18.8.1875.

jusqu'à la Révolution Française, acte libérateur du peuple gaulois. D'autres, également du côté républicain, tout en accusant moralement César, décrivent l'occupation romaine comme le début du processus civilisateur de la France. La colonisation intérieure par les Romains est alors mise en parallèle avec la colonisation intérieure et extérieure de la Troisième République³⁰.

Ces différences d'interprétation sont fondées sur une définition double de la nation française. D'une part, les Gaulois sont présentés comme ancêtres directs des Français dont les générations sont liées ensemble par un lien ethnique continu. Dans ce cas, on déduit l'unité de la race gallo-française de la continuité territoriale, ethnique et linguistique et on la prouve par des études anthropologiques. "La loi du sang nous empêche de renier notre origine gauloise"³¹. D'autre part, l'histoire nationale est temporalisée et les auteurs soulignent la progressive civilisation du pays. La différence fondamentale entre l'histoire de la Gaule et l'histoire de la France accentue ainsi la modernité de la France républicaine.

Cette ambivalence entre la continuité historique de "nos ancêtres les Gaulois" et le progrès civilisateur par le mélange ethnique se dissout dans l'interprétation politique du mythe. Même si la nation française est – comme en Allemagne – définie par des facteurs ethniques, la nation n'inclue pas automatiquement tous les individus dans une unité organique. Le peuple gaulois n'est donc pas une communauté organique comme le *Volk* allemand, mais il se définit selon des critères politiques et sociaux par opposition à l'aristocratie. Cette définition du peuple, comme entité sociale et politique, ne se limite pas aux républicains: après 1815, la monarchie elle-même éprouve le besoin d'associer le terme "peuple", forgé dans la Révolution, à sa propre légitimation³². Le point de controverse est moins la définition elle-même du peuple souverain, que le jugement porté sur la Révolution et la conception de la constitution politique de l'Etat.

La découverte de Vercingétorix dans l'historiographie s'oppose donc de manière logique à une histoire de la monarchie commençant avec Clovis et la christianisation de la France. L'historio-

³⁰ Cf. C. Amalvi, *Vercingétorix*, op.cit., p. 60sq.; R. Mallet, *Henri Martin et les Gaulois: histoire et mythe*, dans *Nos ancêtres*, op.cit., p. 235.

³¹ Gl. Borson, *La nation gauloise*, op.cit. p. 221.

³² Cf. F. Graus, *Lebendige Vergangenheit, Überlieferung im Mittelalter und in den Vorstellungen vom Mittelalter*, Köln-Wien 1975, p. 300.

graphie républicaine, qui voit dans la Révolution française un événement fondateur, est amenée à remettre en question l'idée d'une fondation monarchique de l'Etat. La périodisation de l'histoire française en une invasion de la Gaule par les Romains suivie par celle des Francs obéit à une catégorisation politique qui voit dans la Révolution son apogée. Les républicains interprètent l'invasion des Francs comme une bataille des Gaulois ou des Gallo-Romains contre les agresseurs aristocrates alors que l'invasion romaine est conçue, dans la majorité des cas, comme le début d'un processus civilisateur. A l'inverse, les monarchistes considèrent sans doute, eux aussi, l'invasion romaine comme un premier pas sur la voie de la civilisation, mais datent de la conquête des Francs sur les Gallo-Romains le début de la civilisation chrétienne. Ainsi la découverte de l'histoire gauloise nationale est étroitement liée à la confrontation politique. Une trinité "France-Monarchie-Catholicisme" s'oppose à la trinité "France-Nation-République"³³. L'image des Francs est ici double. Ils symbolisent non seulement une menace intérieure, celle des aristocrates s'attaquant aux libertés du peuple gaulois, mais aussi la menace extérieure venue de l'ennemi germain c'est-à-dire allemand. Dès avant 1870/71, ennemi politique et ennemi extérieur sont associés dans le mythe gaulois.

Vercingétorix n'est pas resté la propriété exclusive des républicains. De la même façon que Jeanne d'Arc, Vercingétorix est entré dans la dispute entre les "deux Frances"³⁴. La gauche et la droite, les monarchistes, les bonapartistes et les républicains, les catholiques et les anticléricaux ont – contrairement à l'Allemagne – de plus en plus discuté à la fin du siècle sur la juste interprétation politique à donner au mythe de Vercingétorix. Mais il y avait consensus sur l'interprétation des Gaulois comme peuple souverain. Le *leadership* de Vercingétorix devait être légitimé.

Alors que l'unité allemande est fondée d'en haut par le prince Hermann, dont la position n'est jamais remise en question, Vercingétorix doit être élu roi, dictateur ou chef gaulois et c'est dans tous les cas du peuple qu'il reçoit son titre.

³³ C. Amalvi, *Vercingétorix*, *op.cit.*, p.75.

³⁴ Cf. G. Krumeich, *Jeanne d'Arc in der Geschichte. Historiographie-Politik-Kultur*, Sigmaringen, 1989.

Les Gaulois (...) lui décernèrent unanimement le titre du roi (jouissant la plus douce qu'un grand coeur puisse désirer, celle de ne devoir son élévation qu'à la juste reconnaissance de ses compatriotes)³⁵.

Sous la Troisième République, Vercingétorix devient un leitmotiv des disputes politiques. La bataille pour la mémoire se plaçait non seulement entre les différents mythes, mais aussi à l'intérieur des mythes eux-mêmes. Vercingétorix est bien le héros national de tous les Français, mais le mythe souligne aussi la division de la nation en deux camps opposés, la gauche et la droite.

La défaite dans la guerre franco-prussienne, la perte de l'Alsace et de la Lorraine, mais également l'insurrection de la Commune et la proclamation de la Troisième République ont marqué une coupure fondamentale dans la société française³⁶. L'idée de la Revanche et l'antagonisme franco-allemand, associés au débat sur la nature du régime politique, ont fait de Vercingétorix un lieu central de la bataille politique. La défaite elle-même ne suffit pas pour expliquer le succès du mythe sous la III^e République. C'est seulement la bataille intérieure entre les deux camps, avec en arrière-plan l'obsession de la Revanche, c'est-à-dire la coïncidence de facteurs intérieurs et extérieurs, qui peut expliquer le phénomène³⁷. Tout comme dans le cas allemand, l'antagonisme extérieur participe à la définition interne de la nation.

Après 1870/71 les parallèles entre Sedan et Alésia, entre Romains et Prussiens et entre César et Moltke ou Bismarck sont nombreux³⁸, mais ils n'apparaissent pas immédiatement après la défaite. C'est seulement dans les années 80, une fois la République consolidée et engagée dans l'attaque contre l'ennemi intérieur, que les initiatives républicaines en faveur des monuments consacrés à Vercingétorix se font jour. L'idée de la Revanche est toujours présente mais sert avant tout à l'éducation républicaine et à la consolidation du régime républicain.

35 M. Girard, *L'Histoire de Vercingétorix roi des Arvernes*, Clermont-Ferrand 1863, p.17 et 133; cf. également Borson, *La nation gauloise*, op.cit., p.224 et *Moniteur de Puy-de-Dôme*, 11.10.1903.

36 Cf. C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, 1959.

37 L'argumentation de G. Krumeich sur le mythe de Jeanne d'Arc va également dans ce sens. Cf. Krumeich, *Jeanne d'Arc*, op.cit., p.154sq.

38 Cf. C. Amalvi, *Vercingétorix*, op.cit., p.67; A. Simon, *Vercingétorix*, op.cit., p.67sq.

Cette double relation du mythe gaulois, c'est-à-dire le lien étroit entre antagonisme extérieur et bataille politique intérieure, sont une composante essentielle du mythe de Vercingétorix. Les barbares du Nord symbolisent en même temps la menace qui pèse sur le peuple français dans un sens à la fois politique et ethnique³⁹. La nation ethnique et la nation politique se rejoignent dans le mythe. La définition de la nation, même construite d'une façon dichotomique, repose en France comme en Allemagne sur une double hostilité extérieure et intérieure. La Revanche, l'antagonisme contre l'Allemagne se trouvent également divisés suivant les deux Frances⁴⁰.

L'importance de l'aspect extérieur, le besoin d'un ennemi commun, dans le nationalisme, soit allemand soit français, se manifestent particulièrement à l'intérieur des stéréotypes des sexes dans les mythes nationaux. En France et en Allemagne les mythes fondateurs nationaux reflètent et véhiculent des caractéristiques sexuelles qui, en répartissant tâches féminines et négatives non seulement définissant des habitus nationaux, mais en même temps confrontent, vis à vis de l'extérieur, la femme française à la femme allemande et vice versa. Dans les deux pays le concept national est fondé sur l'image de la famille.

C'est que, pour les Celtes, le foyer, la petite patrie de l'intimité, était sacré comme la grande patrie. Il était l'ensemble du bonheur calme et sûr, l'école du devoir, le symbole de la société fraternelle (sic) qu'ils entrevoyaient déjà dans leurs rêves lorsqu'ils groupaient tous les membres d'une même famille sous l'autorité patriarcale du chef du clan, l'aïeul vénéré⁴¹.

La nation est donc d'un côté l'union fraternelle des hommes, de l'autre elle est basée sur une relation complémentaire des sexes. La famille bourgeoise qui relie les femmes par leur seul amour, et donc à la société libérale par leur seule condition d'épouses est la

39 Cf. E. Weber, *Gauls versus Franks*, *op.cit.*, p.14.

40 Cf. Mme Veuve Richenet-Bayard, *Découverte d'Alésia en Auvergne, canton de Veyre-Monton (1886)*, Clermont-Ferrand 1903, p.113sq., 127.

41 E. Clémentel, *L'âme celtique*, Clermont-Ferrand, s.d., p.60.

base de la société toute entière⁴². L'amour familial est l'équivalent de l'amour de la patrie. L'image de la famille et des relations familiales prévaut pour exprimer le lien des individus à la nation. Des termes décrivant les relations de famille et les rôles de sexes sont directement transposés dans la sphère de la nation.

Nous sommes des fils d'une même mère, la France, et nous nous trouvons tous frères autour du monument que l'Auvergne nous invite à consacrer à la défense nationale⁴³.

De même que dans le mariage et la famille, les sexes sont dotés de caractéristiques complémentaires et contraires, de même la nation connaît une semblable partition. Particulièrement prononcé, ce programme des vertus masculines et féminines se retrouve dans le couple Hermann et sa femme Thusnelda. Alors que Hermann est muni des caractères masculins d'énergie, courage, vigueur et force de volonté, défendant la nation et le foyer contre les attaques d'ennemis, Thusnelda, qui est son complément féminin, est caractérisée par l'amour, le dévouement, la chasteté, la fidélité et la grâce, attendant le héros au foyer⁴⁴. Des motifs érotiques et des descriptions des qualités physiques de Hermann et Thusnelda soulignent les caractères complémentaires des deux sexes. Alors que Hermann présente un idéal de masculinité, l'épée érigée, Thusnelda est tout à la fois la personnification de beauté féminine, de chasteté et de mère⁴⁵. Le mariage et la famille, les caractéristiques sexuelles, symbolisées par des motifs érotiques, et la reproduction conjugale, base de la force et la sauvegarde du peuple, font donc partie de l'imaginaire de la nation comme la culture et la langue.

42 Cf. C. Lipp, *Liebe, Krieg und Revolution. Geschlechterbeziehungen und Nationalismus in der Revolution 1848/49*, dans idem (éd.), *Schimpfende Weiber und patriotische Jungfrauen*, Moos/Baden-Baden 1986, p. 364 sq.

43 E. des Essarts, *Appel à la France*, dans *Revue d'Auvergne* 1886, p.138; La même teneur se trouve en Allemagne: cf. Schwanke, *Hermann*, *op.cit.*, p.37.

44 Cf. *Öffentlicher Anzeiger für Ravensberg*, 8.9.1841; Lipp. Mag. 1841, p. 309sq.

45 Cf. H. Thorbecke, *Zur Geschichte des Hermannsdenkmals*, Detmold, 1875, p.1 et 79sq.; Lipp.Mag.1841, p.435 et 819; H.-E. Mittig, *Zur Funktion erotischer Motive im Denkmal*, dans H.W. Janson (éd.), *La scultura nel XIX secolo*, Bologna 1984, p.73.

En France aussi, renforcé par la Revanche, le discours national était dominé par le thème de la reproduction⁴⁶. Avec des chiffres de natalité stagnante et au-dessous des statistiques allemandes comparables, la maternité devenait un sujet central du nationalisme français à droite comme à gauche. A la crainte d'une réduction des effectifs de la population et à la menace d'une dégénérescence physique du peuple français, dont les hommes étaient incapables de "porter leur sac et leur fusil", on opposait la grandeur, la force et la beauté des Gaulois, hommes et femmes, pour "provoquer par tous les moyens honnêtes une population robuste et nombreuse, qui soit la réserve de la France"⁴⁷. L'identité des exigences manifestées par les mouvements féministes du XIX^e siècle, aussi bien en Allemagne qu'en France vis à vis de l'égalité des sexes, en particulier leur insistance sur l'importance du rôle de la maternité, manifeste la liaison étroite de la construction du modèle national à une relation d'hostilité à l'autre et à une complémentarité des rôles sexuels⁴⁸.

La bataille et la guerre sont liées en effet au sexe masculin, mais elles constituent entre les sexes une relation particulière. La relation entre le guerrier et sa fiancée, présente à la fois en France et en Allemagne, fait entrer les femmes dans la mobilisation nationale. A l'inverse de l'exemple de Lysistrata, les femmes reçoivent le rôle d'honorer les guerriers vaillants et de se refuser à ceux qui n'accomplissent pas leur devoir national⁴⁹. De plus, elles soutiennent par leur travail – la reproduction, et surtout l'éducation martiale, ainsi que les soins aux blessés et malades – le combat au front au sein du foyer. L'image des Gauloises et des Germanes qui offrent leurs bijoux pour qu'ils puissent servir de projectiles, montre le rôle important et complémentaire des femmes dans la défense de la nation⁵⁰.

46 Cf. K. Offen, *Exploring the Sexual Politics of Republican Nationalism*, dans *Tombs, Nationhood*, op.cit., p.195-209; C. Digeon, *La crise allemande...*, op.cit., p.328sq.

47 Richenet-Bayard, *découverte d'Alésia*, op.cit. p.122sq.

48 Cf. K. Offen, *Sexual Politics*, op.cit.; T. Sandkühler, H.G. Schmidt, 'Geistige Mütterlichkeit' als nationaler Mythos im Deutschen Kaiserreich, dans *Link, Wülfing, Mythen*, op.cit., p.237-255.

49 Cf. C. Lipp, *Nationalismus*, op.cit., p.367.

50 Cf. *Moniteur du Puy-de-Dôme*, 12.10.1903; *Programm des Germanenzuges* 1909, StA Detmold L115A Tit. 8 Nr. 6.

En Allemagne, il y avait même un mélange de stéréotypes nationaux et sexuels. La femme allemande et la famille allemande sont imaginées comme le bastion protégeant la culture nationale de la lubricité française qui la menace. La femme et la nation françaises deviennent l'incarnation de la menace qui pèse sur la nation⁵¹. La bataille nationale était finalement symbolisée par une bataille des sexes. La *Germania* et la *Gallia* étaient vues porteuses des caractères féminins nationaux et soumises à la domination masculine.

O toi empire romain, o toi prostituée qui te vend!

N'oublie pas les coups allemands, plie ton genou devant le front couronné de chêne,
devant l'amour allemand⁵².

La Gaule et la Germanie, la France et l'Allemagne, la civilisation française et la culture allemande, le peuple et le *Volk*, la femme française et la femme allemande, tous ces termes sont donc le résultat d'une construction dichotomique dans le discours national du XIX^e siècle, discours qui constitue les deux nations par une opposition binaire et stéréotypée à l'intérieur et à l'extérieur. La différence entre la *Kulturnation* allemande et la nation politique n'était donc pas une différence fondée sur des différences historiques avant la construction de la nation, mais une différence inventée dans ce processus lui-même par un discours basé sur l'hostilité comme principe constitutif et immanent du nationalisme tant français qu'allemand.

2. La mémoire des lieux

a) Gergovie

Vercingétorix n'est pas seulement le héros national opposé au héros allemand, mais il est également le héros régional de l'Auvergne. Dans l'intervalle de trois ans – et à une distance de quelques kilomètres seulement – deux monuments de Vercingétorix ont été élevés au début du XX^e siècle pour commémorer le lieu où le chef gaulois avait remporté la victoire sur César:

51 *Kreuz-Zeitung*, 17.8.1875; *Germania* Nr. 3-4, 1868, p.11.

52 "Du röm'sches Reich, du feile Dirn! / Merk dir die deutschen Hiebe, beug vor der eichbekränzten Stirn, / dein Knie, vor deutscher Liebe." H.v.d. Decken, *Zur Feier des 16. August 1875*, StA Detmold, L115A Tit.3 Nr.7.

Gergovie. Le premier, érigé en 1900 sur la montagne qui, près de Clermont-Ferrand, porte le nom de la bataille, était l'oeuvre de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de cette ville. L'autre, dressé un an plus tard sur la place de Jaude, place centrale de Clermont-Ferrand, et au voisinage d'un autre grand homme de la région, le général Desaix, est l'initiative de la Société d'Emulation de l'Auvergne. L'Académie, société savante très fermée, composée de notables traditionnels et conservateurs, a poursuivi à partir de 1840, et pendant tout le XIX^e siècle, le but d'élever un monument au héros arverne. La Société d'Emulation, fruit d'une scission intervenue au sein de l'Académie au début de la III^e République, plus ouverte aux couches nouvelles et à la République, lança en 1886 le premier appel à la souscription pour le monument de Vercingétorix.

Une coopération des deux initiatives, discutée dans les années 80, échoua parce que les protagonistes ne tombèrent pas d'accord sur l'emplacement du monument, même s'il y avait pourtant consensus sur le fait que Vercingétorix était avant tout un grand homme régional. Les deux initiatives mettaient en effet Vercingétorix au coeur de la recherche historique auvergnate et du patriotisme régional – “cet amour de la petite patrie qui alimente celui de la grande patrie”⁵³. Vercingétorix, né en Auvergne et donc “enfant du pays”, avait bien été élu chef *arverne* à Gergovie par les *arvernes* et avait remporté sur la terre *arverne* la victoire sur César. Il était ainsi considéré comme l'ancêtre des Auvergnats et leur premier héros. En compagnie d'autres grands hommes de la région, entre autres Pascal et Desaix, il servait en quelque sorte de guide à “l'invention” de l'Auvergne au XIX^e siècle. Cette ancienne province, qui, après la Révolution Française, a perdu toute réalité administrative, a été systématiquement “réinventée” par les notables locaux. Dans ce processus, les Académies provinciales ont joué un rôle fort important. La recherche de la langue, de l'histoire, de la géographie et la vénération des grands hommes locaux, toute cette érudition locale a fait naître une Auvergne imaginaire chargée de souligner la position sociale des notables locaux jaloux de la décentralisation culturelle de la France. En montrant la continuité historique de la région, au-delà des ruptures de l'Histoire française, ils donnaient à celle-ci des caractéristiques ethniques.

53 *Mémoires* 28 (1886), p. 253.

En un mot, l'Auvergne est bien le représentant de la vieille race de Gergovie, de la race celtique⁵⁴.

Pendant tout le XIX^e siècle les solidarités régionales et nationales ont donc été mêlées les unes aux autres. Vercingétorix, héros national, valorise la région dont il est l'enfant. Même si le mythe de Vercingétorix présente également en Auvergne les différentes interprétations politiques que nous venons de dégager au plan national, son caractère régional a évité, jusqu'au début du XX^e siècle, des batailles ouvertes pour la mémoire à Clermont-Ferrand, dénommée capitale de l'Auvergne. Autour des grands hommes régionaux, orléanistes, boulangistes et républicains se réunissent sans aucun combat idéologique.

Quand en 1848 le monument de Desaix, né de l'initiative du préfet du Puy-de-Dôme pendant la Monarchie de juillet, est inauguré, la fête autour du monument se transforme en une grande manifestation de la Seconde République. Cela n'empêche pas les notables conservateurs de l'Académie d'y participer et de manifester leur admiration au héros des guerres napoléoniennes. Desaix comme Vercingétorix appartiennent à tous les Auvergnats. En 1895, le huitième centenaire de la première croisade partant de Clermont-Ferrand donne lieu à une grande fête catholique dont l'Académie est l'initiatrice. Même si la presse républicaine réagit fortement aux attaques politiques prononcées dans les sermons de quelques clercs, les représentants de tous bords prennent part à la fête populaire. Emmanuel des Essarts, écrivain républicain, professeur à l'Université de Clermont, membre de la Société d'Emulation et l'un des plus actifs dans l'initiative du monument consacré à Vercingétorix, écrit alors des vers en l'honneur du pape et des croisades, comme il le fera également pour Vercingétorix et Desaix: "Clermont, tes aïeux étaient grands!"⁵⁵. Le *Moniteur du Puy-de-Dôme*, journal républicain écrit "sans parti pris" sur la fête religieuse: "pour ou contre, il n'y a pas eu la moindre manifestation"⁵⁶. Les interprétations politiques semblent donc ne pas avoir d'importance tant que les grands hommes ont un rapport avec la région.

⁵⁴ Cf. C. Bertho, *L'invention de la Bretagne, Genèse sociale d'un stéréotype, dans Actes de la recherche en sciences sociales*, 35 (1980), p.45-62.

⁵⁵ *Moniteur du Puy-de-Dôme*, 20.5.1895.

⁵⁶ *Ibid*, 17.5.1895.

Cependant, même s'il y a un très large consensus entre les notables conservateurs de l'Académie et les notables libéraux-républicains de la Société d'Emulation sur le rôle régional des grands hommes, leurs conceptions des monuments diffèrent fortement et se divisent sur l'emplacement à donner au monument de Vercingétorix. La discussion sur les lieux de mémoire, le choix entre la montagne de Gergovie et la place publique à Clermont-Ferrand et l'impossibilité de conclure un accord, reflètent les différents espaces sociaux dans lesquels les monuments ont été érigés.

Les notables de l'Académie ont voulu inscrire le monument de Vercingétorix uniquement à l'intérieur de la tradition de recherche de la région. Pour cette raison, ils se refusent à élever une statue colossale qui ne pourrait donner qu'une image hypothétique du héros dont les traits physiques demeurent à jamais inconnus. De plus, pour eux, l'érection d'un monument à Clermont-Ferrand n'a aucun sens, puisqu'ils veulent, au contraire, faire connaître le lieu exact qui symbolise la gloire de la région⁵⁷. En conséquence, le monument de Gergovie n'a pas de prétention artistique particulière. Il est l'oeuvre d'un membre de l'Académie, l'architecte Teilhard, et est construit avec des pierres de la région. Pour les académiciens, sa forme abstraite est légitimée par des traditions préhistoriques. Les inscriptions sur le monument, ciselées en latin, soulignent l'importance du lieu et rappellent que Vercingétorix était un "*dux arvernorum*". Une autre plaque a pour fonction d'éterniser l'Académie elle-même et certains donateurs exceptionnellement généreux.

L'emplacement du monument à l'écart de la population, sa forme abstraite et surtout l'inscription en latin, langue réservée aux notables, incompréhensible pour la foule, font de Gergovie un lieu de mémoire à l'usage exclusif d'un groupe social lettré. Pendant tout le XIX^e siècle, Gergovie n'a jamais été lieu de pèlerinage national des masses. Seuls les membres de l'Académie s'y donnent rendez-vous, leur "César" à la main, pour y étudier les différentes étapes de la bataille⁵⁸. Avec l'érection du monument, cette tradition académique se perpétue. Par là même, Gergovie s'inscrit dans les activités et les finalités de l'Académie de Clermont-Ferrand, caractérisées par l'exclusivité et la distinction sociales. Le peuple était toujours l'objet de la recherche anthropologique régionale, mais

57 Cf. *Bulletin historique de l'Auvergne* 1902, p.86.

58 Cf. *Annales scientifiques de l'Auvergne*, 27 (1854), p.288.

jamais le destinataire des résultats scientifiques de l'Académie ou d'un message propre à l'instruire. Gergovie, lieu de distinction sociale et culturelle, correspond bien à la société des notables du XIX^e siècle dont la base sociale est la région⁵⁹.

La Société d'Emulation, elle, prend catégoriquement ses distances et avec la localisation précise à Gergovie même et avec le sens attribué au monument. Elle cherche à élargir la mémoire de Gergovie aux autres groupes sociaux. A côté des contenus régionaux, qui demeurent présents, elle organise le mythe de Vercingétorix autour des significations républicaines et nationales. Sa décision à l'encontre de Gergovie, l'emplacement du monument de l'Académie, et son choix d'une place publique à Clermont-Ferrand signifient donc une ouverture sociale et nationale du mythe de Vercingétorix.

“Il nous semble que ce monument devrait être une statue, et que cette statue avait naturellement sa place à Clermont-Ferrand” critiqua la Société d'Emulation. Un monument à Gergovie aurait des problèmes d'accès, de situation et de perspective. “Il planerait sur un désert, loin de tous regards, contemplé seulement par quelques paysans indifférents ou par des rares pèlerins.” Le monument ne pourrait être vu ni dans sa totalité ni dans les détails si l'on n'avait pas gravi la montagne.

Un monument artistique, fait pour perpétuer d'illustres souvenirs, pour réveiller la mémoire de hauts faits accomplis par les ancêtres, pour susciter et réchauffer le patriotisme dans les coeurs doit s'élever au milieu des foules vivantes, familier aux passants, et comme l'un entre eux, immortalisé par le bronze et le marbre. C'est pourquoi la place de Vercingétorix est à Clermont-Ferrand, dans la ville qui a succédé à l'oppidum gaulois, qui a recueilli son héritage de capitale des Arvernes, en qui réside et palpète le coeur du pays, et comme l'âme et le génie particuliers de la race⁶⁰.

Le monument de Clermont-Ferrand, ville considérée comme descendante directe de l'ancienne Gergovie, était donc un monument commémoratif qui devait rappeler le même lieu de mémoire, Gergovie, mais le contenu en avait changé. L'instruction patriotique – régionale et nationale – de la foule, qui se trouve en contact

⁵⁹ Cf. A.-J. Tudesq, A. Jardin, *La France des notables 1815-1848*, vol. 1, Paris, 1973, p.158.

⁶⁰ *Commission du monument de Vercingétorix 8.5.1885*, cité par F. Vazeilles, *Le monument*, *op.cit.*, p.332.

direct avec le monument, est au centre de l'initiative de la Société d'Emulation. Vercingétorix renvoie donc ici à un message culturel et politique et n'est plus seulement l'objet de la recherche scientifique élitaire. Quelques jours avant l'inauguration du monument, l'*Avenir du Puy-de-Dôme* pouvait constater:

Pendant toute la soirée d'hier, la foule attirée sur la place de Jaude n'a cessé de circuler autour du monument, lisant les inscriptions [en français évidemment], gravées sur le socle, appréciant les formes légères du piédestal⁶¹.

L'instruction publique et l'attachement de la population locale à la jeune République sont donc les buts principaux du projet de monument consacré au héros arverne par la Société d'Emulation. Des sujets nouveaux tels que la défense de la nation contre l'ennemi extérieur, et surtout la perte de l'Alsace et Lorraine, la défense des colonies et en conséquence celle du rang dans le monde tout comme l'affrontement direct entre Vercingétorix et Hermann sont autant de signes que le mythe de Vercingétorix surpasse les frontières imaginées de l'Auvergne par un lien fondamental à l'Etat national, républicain et militaire. Cependant, des interprétations politiques ouvertement républicaines restent très rares à Clermont-Ferrand. On évite soigneusement des expressions politiques directes et on s'efforce de créer l'attachement de la population à la République par un patriotisme à la Gambetta, en masquant les antagonismes politiques. Dans cette perspective, le lien de Vercingétorix à la région jouait un rôle important pour préserver un consensus apparent.

C'est au moment où le conseil municipal de Clermont-Ferrand invite des représentants de la République radicale de Paris à la fête d'inauguration du monument de Vercingétorix que le consensus est rompu. La présence du président du Conseil des ministres Emile Combes, du ministre de la Guerre, le général André, et du ministre de l'Agriculture, Léon Mougeot, tous donc ministres radicaux, provoque l'irruption des conflits politiques et Vercingétorix n'échappe pas à la bataille autour la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Tandis que les radicaux lancent des slogans comme "A bas la calotte" et "Vive la République"⁶², les catholiques se procurent des sifflets, achetés à Paris, pour protester d'une manière efficace

⁶¹ *Avenir du Puy-de-Dôme*, 5.10.1903.

⁶² *Moniteur du Puy-de-Dôme*, 11.10.1903.

contre la fête radicale. "Les sifflets, qui sont déjà arrivés, se tiennent dans la poche, et, par une simple pression, produisent un son très perçant"⁶³. Mais les responsables de l'initiative du monuments ferment les yeux – ou plutôt les oreilles – et se félicitent d'avoir provoqué "cette manifestation d'union et de concorde, au nom du premier fondateur de notre unité nationale"⁶⁴.

b) *La forêt de Teutoburg*

L'idée d'un monument consacré à Hermann n'est pas née dans la principauté de Lippe même si quelques historiens locaux sont engagés dans la discussion sur la localisation de "la bataille de la forêt de Teutoburg", bataille dans laquelle trois légions romaines avaient été anéanties en 9 après J.C. par les Germains guidés par Hermann. L'idée d'un monument à Hermann appartient à l'artiste bavarois Ernst von Bandel, qui avait travaillé dans les cercles qui gravitaient autour de Louis 1^{er} de Bavière à Munich, et vint à Detmold pour y réaliser un monument dépassant en grandeur ceux qu'il avait vu le monarque bavarois édifier.

En 1837, il fait ses premières excursions dans la forêt voisine de Detmold, étant sûr que le lieu de bataille désigné dans les *Annales* de Tacite se trouve là. Mais, contrairement à ce qui se passe en France, il n'est pas intéressé à trouver la localisation géographique exacte de la bataille: pour lui comme pour ses contemporains comptent plutôt des critères esthétiques et romantiques dans le choix de l'emplacement du monument. A ses yeux, deux endroits dans la forêt sont dignes de l'érection d'un monument national; ils se distinguent par leur beauté naturelle et par des ruines préhistoriques: le *Grotenburg* et les *Externsteine*. Les deux lieux sont réputés avoir été des lieux sacrés par leurs vestiges archéologiques: pour les contemporains s'établit ainsi un lien direct avec le temps préhistorique german⁶⁵. Le choix tomba finalement sur le *Grotenburg*, parce que c'était la plus haute montagne de la forêt dont le sommet disposait d'une ample perspective sur le paysage environnant.

⁶³ *Le commissariat de la police au préfet du Puy-de-Dôme*, 1.10.1903, Archives départementales du Puy-de-Dôme M 04585.

⁶⁴ *Moniteur du Puy-de-Dôme*, 11.10.1903.

⁶⁵ Cf. la lettre de Bandel au roi prussien, 10.1.1841, StA Dtm. L115A Tit.1 Nr.1III; *Information de presse* 1909, StA Dtm. L115A Tit.8 Nr.6.

Même si le choix de Bandel n'a pas été sans être discuté, ses critères esthétiques et historiques ont rencontré un très large consensus. Le rapport avec la nature qui entourait le monument et au sein de laquelle on pouvait retrouver ou imaginer des vestiges historiques constitue une condition nécessaire pour un monument national. Aussi longtemps que le monument est intégré dans un paysage qui met en relation la nation avec la nature, l'emplacement du monument n'est pas remis en question. On ne rencontre jamais la proposition d'élever le monument dans une ville et aucune autre région allemande n'a jamais demandé le droit de posséder le monument, même si la localisation de la bataille n'était pas contesté.

Le rapport avec la nature, critère typique pour l'emplacement des monuments nationaux en Allemagne, ne peut pas être expliqué seulement par une anti-modernité ou un anti-urbanisme allemands, mais il est une composante fondamentale du nationalisme allemand, résultat du rapport spécifique au temps de la culture germanique. En se référant à la nature, au paysage, à la végétation, à la population rurale sauvage, aux ruines et vestiges historiques qui se trouvent dans la nature⁶⁶, on construit un rapport direct entre le passé et le présent de la nation allemande, entre Germains et Allemands. La nature comporte donc des attributs temporels et, de ce fait, définit la communauté historique par rapport au temps et au territoire. La terre n'est pas seulement consacrée par l'histoire, mais, témoin des faits historiques, elle conserve et symbolise d'une façon permanente et immuable la nature de la culture allemande. Ce n'est pas par hasard que les objets naturels, devenant symboles nationaux, sont marqués d'attributs temporels. Le chêne vieux de cent ou même mille ans, la sylve originelle (*Urwald*) des chênes allemands, les forêts et champs historiques, la forêt séculaire, la terre de la forêt de Teutoburg consacrée par l'histoire, la tête de l'animal archaïque qui fait partie du décor urbain de la fête et les pierres moussues⁶⁷, tous ces signes naturels mettent l'accent sur une continuité historique éternelle qui transforme la forêt de Teutoburg et ses alentours en un lieu de mémoire nationale.

⁶⁶ Cf. par exemple F. Freiligrath, *Der Teutoburger Wald und das Hermannsdenkmal*, dans idem et L. Schücking, *Das malerische und romantische Westfalen*, Barmen/Leipzig 1842.

⁶⁷ Cf. Lipp.Mag. 1841/42, p.429, 467-8; ibid 1842/43, p.906; *Deutscher Sprachwart*, 1.8.1873; Schwanke, *Hermann*, op.cit., p.8, 38; *Deutscher Reichsanzeiger*, 18.8.1875.

Le chêne allemand est le symbole national par excellence. Même si sur le *Grotenburg* il n'avait pas de chênes, on lui en invente. Il n'existe guère de descriptions, peintures ou gravures du monument sans chênes. Symbole naturel de durée et permanence, le chêne fait le pont entre le passé et le présent national et est donc parfaitement adéquat à symboliser la continuité de l'histoire allemande. S'inscrivant dans une dimension temporelle inverse de celle du jeune arbre de la liberté⁶⁸, le chêne allemand est moins l'arbre de la fraternité révolutionnaire, que le symbole de la monarchie traditionnelle et fédérative.

Même si le symbole national de l'arbre a ses racines dans la Révolution Française, il incarne des conceptions fortement différenciées dans les deux pays, des conceptions opposées de *Volk* et de peuple, de société et de nation, qui se reflètent aussi bien dans le choix des lieux de mémoire que dans la combinaison des symboles.

Différents troncs et états – un seul peuple. Tous les troncs sont issus de la même racine et se retrouvent de nouveau en un centre, la couronne. Un arbre grand et fort, à l'ombrage épais embrassant avec ses branches et ses rameaux les Etats. Il surplombe l'Europe. Le chêne allemand⁶⁹.

Tout en étant le symbole national préféré, le chêne laisse la place à d'autres symboles naturels qui transmettent dans des variations innombrables la continuité de la nature sur la continuité de la culture. Chênes, hêtres, sapins, montagnes, chaînes de montagnes et rochers, vallées et ravins, rivières, fleuves, ruisseaux et marais, vent et ciel, nuages et brouillard, soleil et lune, tout autant que ruines, murs écroulés et châteaux, toute une atmosphère fantastique entre dans la sphère du monument et devient témoin vivant de la bataille qui y avait lieu.

⁶⁸ Cf. M. Ozouf, *La fête révolutionnaire 1789-1799*, Paris 1976, p.418; H.C. et E. Harten, *Die Versöhnung mit der Natur. Gärten, Freiheitsbäume, republikanische Wälder, heilige Berge und Tugendparks in der Französischen Revolution*, Reinbek, 1989, p.23sq, 110, 114.

⁶⁹ "Verschiedene Stämme und Staaten – Ein Volk. Aus der Grundwurzel alle Stämme hervorwachsend – in Einem Mittelpunkt sich wiederfindend. Ein großer starker schattiger Baum, mit seinen Ästen und Zweigen die Staaten umschließend. Europa überragend. Der deutsche Eichbaum!" Schwanke, *Hermann*, op.cit., p.36.

Le rapport entre nature et nation allemande est donc une composante essentielle du monument national allemand. Le voyageur allemand ne vient donc pas visiter le monument, comme son homologue français, son Tacite à la main pour s'y imaginer la bataille à partir des sources historiques; le visiteur-type, tel qu'il est prévu dans le programme du monument, est un excursionniste qui, dans sa montée vers le monument, laisse la nature agir sur son esprit et le passé l'envahir progressivement. Le monument n'est que le but d'une longue excursion dont le parcours passe par de nombreux symboles naturels qui, réunis, forment le paysage monumental. La lenteur du voyage à pied qui permet au promeneur, par le temps rythmé de la marche, de se pénétrer de l'espace et de ses significations symboliques constitue une part essentielle de l'expérience esthétique de l'espace sacré⁷⁰. L'excursionniste est, par conséquent, présent aussi bien dans les représentations figurées que dans les descriptions littéraires et journalistiques du monument et de la forêt de Teutoburg.

L'espace du monument consacré à Hermann est donc avant tout un espace national. C'est l'histoire nationale tout entière qui est symbolisée dans la combinaison du monument, de la nature et du paysage: à la nation est assignée l'image d'une continuité quasi intemporelle du temps germanique au temps contemporain. Contrairement aux termes *gaulois* et *français*, les termes *germain* et *allemand* sont utilisés de manière synonyme.

Le lien à la région, qui était symbolisé dans le monument de Gergovie, ne se trouve pas directement dans le monument consacré à Hermann. Le monument se trouve en fait érigé sur le territoire de la principauté de Lippe, mais la forêt de Teutoburg comme le *Grotenburg* sont d'abord et avant tout des lieux de mémoire nationale. En conséquence, il n'y a eu aucune bataille autour de son emplacement. Même si le monument est élevé sur les terres privées du prince du Lippe, il demeure la propriété de tous les Allemands par le rapport à la nature environnante qui reçoit des significations nationales. La région en Allemagne ne comporte pas les consonances ethniques qu'elle a en France.

La région ne se dissout pourtant pas dans la nation. La situation originale qui règne en Allemagne jusque 1871, cette coexistence

⁷⁰ Cf. J. Traeger, *Der Weg nach Walhalla, Denkmalslandschaft und Bildungsreise im 19. Jahrhundert*, Regensburg 1987, p.34, 161.

d'Etats particuliers avec l'idée nationale, ces conceptions fédérales de la nation allemande qui combinent l'idée du *Reich* traditionnel avec un attachement simultanément à chaque monarchie particulière traditionnelle et à la nation libérale, fait également entrer le monument national consacré à Hermann dans des solidarités régionales.

Conformément aux exigences nationales du mouvement en faveur du monument consacré à Hermann, les membres des associations régionales qui sont fondées dans toute l'Allemagne au cours des années 40 et 60 diffusent l'intention de soumettre leurs intérêts régionaux particuliers aux intérêts nationaux⁷¹. Cependant les Etats particuliers étaient trop liés aux caractéristiques politiques et sociales de leurs membres – avant tout des fonctionnaires au service de ces Etats – pour que le mythe national puisse surmonter les particularismes. Tout en visant à une souscription nationale également répartie dans toute la *Kulturnation* germanique, la Suisse, l'Autriche, le Danemark et même auprès des Allemands à l'étranger, l'association principale dont le siège était à Detmold avait grand soin que la contribution des habitants de la principauté de Lippe soit à la hauteur de celle des autres Etats par une générosité particulière. Elle estime que le monument est la propriété de tous les Allemands, mais il est d'abord la propriété particulière des *Lipper* qui y ont apporté la souscription la plus élevée. Le monument doit, au-delà des frontières de la principauté, être un phare pour les autres Etats allemands⁷². Quand, en 1844, il devint évident que la souscription ne fournirait pas la somme nécessaire pour terminer les travaux du monument, un habitant de Lippe proposa de faire des collectes hebdomadaires exclusivement dans la principauté. Il constata que les *Lipper* étaient capables tout seuls de fournir l'argent nécessaire et que l'achèvement du monument ne devait plus dépendre des autres Etats allemands⁷³. De la même façon, toutes les associations régionales allemandes en faveur du monument soulignent dans leurs appels, qui s'adressent toujours aux habitants d'un Etat singulier, la nécessité de souscrire largement en fonction de la concurrence des autres Etats. Aucun Etat ne veut rester à la remorque des autres⁷⁴. Les caractéristiques du mouvement asso-

71 Cf. la lettre de Lüders à Straß, 2.1.1863, StA Dtm. L115A Tit.6 Nr.2III.

72 Cf. *An die Bewohner des Fürstentums Detmold*, 24.3.1838, dans *Lipp.Mag.* 1837/38, p.1-6 et 20.4.1841, StA Dtm. L115A Tit.1 Nr.1III.

73 *Chronik des Tages*, StA Dtm. L115A Tit.1 Nr.1III.

74 Cf. par exemple *Lipp.Mag.* 1841/42, p.31-2.

ciatif qui soutient l'érection du monument comme les modalités de la réalisation de celui-ci reflètent donc la situation particulière de l'Allemagne. Quand, en 1881, c'est-à-dire après la fondation de l'Empire allemand et l'achèvement du monument, l'association en faveur du monument disparaît, elle place le monument sous la protection du gouvernement de la principauté et non pas de celui du *Reich*. L'argument utilisé consistait à dire que si le monument était bien en effet la propriété de tous les Allemands, il se trouvait situé sur le territoire de Lippe⁷⁵.

Ces fidélités politiques, sociales et culturelles, qui apparaissent au premier abord contradictoires – comme le fait d'être d'une part le sujet ou même le fonctionnaire d'un état particulier et de viser d'autre part l'unité culturelle et politique, même fédérale, de la nation sur un mode supra-étatique – sont en réalité tout à fait complémentaires. Au moins pour la phase précédant la Révolution de 1848, le terme de *nation* ou de *patrie* désigne tout à la fois l'Etat particulier et la nation unie. "Nous sommes des fils de l'Allemagne, nous sommes des Allemands et des *Lipper*" – des professions de foi de ce type ne sont pas du tout rares à cette époque⁷⁶. L'attachement et la fidélité au souverain, qui sont alors une loyauté conservatrice, patriarcale, appuyant la constitution corporative traditionnelle, sont associés à un nationalisme libéral et progressif. Même en 1848 les *Lipper* libéraux défendent leur région contre la médiatisation, c'est-à-dire contre une dépendance accrue vis à vis des grands Etats particuliers, et plaident pour l'indépendance et liberté de leur région⁷⁷.

Même après 1871, les fidélités conjointes à la région et à la nation subsistent dans l'Empire allemand. Les fêtes "nationales" célébrées en 1875 à l'occasion de l'inauguration du monument consacré à Hermann et en 1909 à l'occasion du 19ème centenaire de la bataille de Hermann exaltent dans un même mouvement l'Empire allemand et Guillaume I d'un côté, la principauté et le prince de Lippe de l'autre. La décoration des fêtes consistait dans un amalgame de symboles nationaux et régionaux. Alors que les symboles situés dans la forêt de Teutoburg et autour du monument représentaient l'Empire, les différents Etats allemands et surtout la

⁷⁵ StA Dtm. L115A Tit.1 Nr.1VII (12.12.1881)

⁷⁶ Lipp.Mag. 1835/36, p.9.

⁷⁷ Cf. StA Detmold D 72 Petri Nr. 42.

Prusse, les rues de la résidence princière Detmold étaient bigarrées aux couleurs des drapeaux jaune-rouge de la principauté et noir-blanc-rouge de l'Empire⁷⁸.

Le fait que les fidélités nationales aient été en France comme en Allemagne associées aux fidélités régionales et que toutes deux s'incarnaient sans aucun conflit jusque dans les symboles identiques, montre que les solidarités régionales au XIX^e siècle ne peuvent guère être interprétées comme un phénomène conservateur et traditionnel, opposé à des solidarités nationales qui constitueraient la modernité. Il est vrai pour la France que les régions ont d'abord été inventées par les conservateurs, mais le fait que les républicains s'en soient également servi et que la relation des mythes à la région ait évité la bataille ouverte entre les deux camps politiques, montre que la région doit plutôt être envisagée comme un phénomène complémentaire, nécessaire à la nation. La nation et la région semblent donc être inventées toutes les deux dans le même processus de modernisation. Le fait que la légitimité de la région soit ethnique en France, étatique en Allemagne, montre d'autant plus la complémentarité de la région et de la nation puisque la définition de la nation – produit cette fois d'un discours exactement inverse – reposait sur une légitimité étatique en France et une légitimité ethnique en Allemagne.

Les monuments "nationaux" sont intégrés dans des espaces sociaux fort différents – la ville, la région, la nation – qui se forment par des relations des groupes et des individus autour du monument et qui créent la mémoire des lieux. Ces espaces changent dans le temps et avec eux les significations des mythes aussi. Le jeu de mot académique de notre titre, la différence entre les lieux de mémoire et la mémoire des lieux, vise donc à mettre en question la prépondérance des solidarités nationales sur d'autres formes de solidarités – ici régionales – et du même coup la thèse selon laquelle l'histoire de la nation est le milieu de mémoire par excellence et la plus forte des traditions collectives⁷⁹. Le processus de nationalisation semble être moins un processus de dé-régionalisation⁸⁰, qu'un mouvement qui s'accompagne d'une revalorisation de l'appartenance régionale.

⁷⁸ Cf. *Minden-Lübbecker Kreisblatt*, 17.8.1909.

⁷⁹ Cf. P. Nora, *Entre mémoire et histoire*, op.cit., p.XX.

⁸⁰ Cf. J. Kocka, *Probleme der politischen Integration der Deutschen 1867-1945*, dans O. Büsch et J.J. Sheehan, *Die Rolle der Nation in der deutschen Geschichte und Gegenwart*, Berlin 1985, p.118-136. J. Kocka, *Fecondità e*

Abstract

Using the examples of the national heroes Hermann and Vercingétorix, the first part compares the process of national myth-building in Germany and France in the 19th century. It is shown that the nation is in both countries the product of a reflexive, stereotyped discourse that defines the nation ambiguously internally and externally only by demarcation in relation to the order in each case. The difference frequently found in nationalism research between the German culture nation and the French state nation is less the result of a differing process of nation-building in the two countries than something that emerged in the national discourse of the 19th century itself.

The second part analyses the relationship between national and regional identities, showing that the monuments to Hermann and Vercingétorix in both countries in the 19th century had, alongside their national significance, also a regional one reflecting the social and cultural positions of the regional elites. In Germany as in France, national and regional solidarities were in no way mutually exclusive; still less did one replace the other in the process of modernization. Instead, they were invented at the same time, mutually support each other and are reflected in the same symbols.

est ainsi que les lieux de mémoire de la République ont été créés et se sont développés au cours de la longue histoire de la France. Ces lieux de mémoire sont des lieux physiques ou symboliques qui ont une importance particulière dans la conscience collective et qui contribuent à la formation de l'identité nationale. Ils sont le fruit d'un processus continu de construction et de reconstruction, influencé par les événements historiques et les transformations sociales. Les lieux de mémoire de la République sont donc des lieux qui ont une signification profonde pour les Français et qui jouent un rôle essentiel dans la vie de la nation.

Les lieux de mémoire de la République sont des lieux qui ont une signification profonde pour les Français et qui jouent un rôle essentiel dans la vie de la nation. Ils sont le fruit d'un processus continu de construction et de reconstruction, influencé par les événements historiques et les transformations sociales. Les lieux de mémoire de la République sont donc des lieux qui ont une signification profonde pour les Français et qui jouent un rôle essentiel dans la vie de la nation.

¹⁸ Cf. Michel Lhéry, *Le Musée de la République*, 1969.

¹⁹ Cf. P. Nora, *Les Lieux de Mémoire*, op. cit., p. 111.

Les lieux de mémoire de la République sont des lieux qui ont une signification profonde pour les Français et qui jouent un rôle essentiel dans la vie de la nation. Ils sont le fruit d'un processus continu de construction et de reconstruction, influencé par les événements historiques et les transformations sociales. Les lieux de mémoire de la République sont donc des lieux qui ont une signification profonde pour les Français et qui jouent un rôle essentiel dans la vie de la nation.

The Department of History and Civilization

Departmental News *Nouvelles du Département*

The work of the Department is essentially concerned with the history of Europe, understood less as a collection of national histories than as a study of the complex relationships between them. Its approach includes comparisons with other political entities or other areas of civilization, and one of the Department's tasks is specifically devoted to the history of European expansion, particularly the fifteenth and eighteenth centuries.

The Department concentrates on the study of Europe, as exemplified by the term of earlier studies on the relations between Western and civilization to the civilizations of Europe. It is concerned with a broad range of questions over the period of the Renaissance to the understanding of contemporary and contemporary European development of Europe, and of its political, economic, social and cultural diversity. The Department's primary interest is in the development assigned to a comparative approach to the history of European societies, considered in their political, economic, social and cultural dimensions, and in the development of contemporary European perspectives and methodologies.

The Department's research and teaching programme is necessarily selective, and does not, for example, include periods prior to the Renaissance. Also excluded are the history of Art and the history of ideas in the narrower sense. With these restrictions, the programme attempts to cover the history of European societies from the fifteenth century to the present day, with particular emphasis on the broad themes, four of which cover the entire period. These are: the history of European expansion, population, society and order, the history of

Department of News
Nouvelles du Département

The Department of History and Civilization

The work of the Department is essentially concerned with the history of Europe, understood less as a collection of national histories than as a study of the complex relationships between them. Its approach includes comparisons with other political entities or other areas of civilization, and one of the Department's chairs is specifically devoted to the history of European expansion between the fifteenth and eighteenth centuries.

The Department concentrates on the study of the period characterized by the birth of nation states and by the transition from traditional civilization to the civilization of industrial Europe. By tackling a broad range of questions over this period it proposes to contribute to the understanding of continuities and discontinuities in the development of Europe, and of its political, economic, social and cultural diversity. The Department's identity lies above all in the importance assigned to a comparative approach to the history of European societies, considered in their political, economic, social and cultural dimensions, and in the development of interdisciplinary perspectives and methodologies.

The Department's teaching and research programme is necessarily selective, and does not, for example, include periods prior to the Renaissance. Also excluded are the History of Art, and the History of Ideas in the narrower sense. With these restrictions, the programme attempts to cover the history of European societies from the sixteenth century to the present day, with particular emphasis on five broad themes, four of which cover the entire period. These are: the history of European expansion; population, family and gender; the history of

culture; the emergence of industrial society; and the history of European integration.

Each of these five themes corresponds to a long-term research programme of the Department, and each programme comprises, at any given moment, a set of related projects being developed by one or more professors of the Department. Admission of research students is decided on merit and is not linked to individual professorial projects (which normally have a duration of three/four years), but every effort is made to integrate the thesis research of research students into the work being done in one or more of the research programmes. Each theme thus serves as a framework for the planning of the research seminars which are offered every year, taking into account as far as possible the specific interests of the students admitted in that year, and for defining the profiles of posts which fall vacant.

Since 1989 the Department has been developing a research programme in historical computing. Since 1992 the Historical Computing Laboratory has been run in conjunction with the Institute's Computing Centre.

Teaching and Research Themes

History of European expansion

On the occasion of Portugal's accession to the Institute in 1989 the National Commission for the Commemoration of the Discoveries, Lisbon, agreed to fund a Vasco da Gama Chair in the History of European Expansion, and the Department decided to include the history of European expansion as an explicit theme in its teaching and research programme.

Teaching and research in this area is concerned with analysing the mental images of societies, of geographical space and of time, and the changes in these images bound up with the history of expansion. Special attention is paid to such themes as the transplantation of European urban structures beyond Europe, problems of technology (including maritime technology), social identities bound up with clothing, food and housing, and world trade flows, economic output, cur-

rency developments and political relations both among European powers and with authorities outside Europe.

Other topics covered within this theme include patterns of migration between Europe and America and the cultural aspects of relations between Iberian societies and the New World.

Candidates with research interests in this area will be considered for national grants on the same terms as other candidates. Two additional grants, funded by the Vasco da Gama Programme, are awarded annually by the Institute for doctoral research in the history of European expansion. No nationality condition attaches to these grants.

Population, family and gender (16th-17th centuries)

This interdisciplinary research and teaching programme brings together three distinct but complementary approaches to the range of historical problems covered by its title: the statistical study of populations, the analysis of social relations and patterns of behaviour, and the study of norms, values and symbolic representations. Although each of these approaches is often associated with a particular disciplinary perspective (respectively, historical demography, social anthropology, and social and cultural history) the correspondence is not at all exact. Each of the theme's main objects of analysis needs to be approached from more than one of these methodological perspectives if their relationships to each other and to their wider social context are to be explored.

Particular attention is devoted to marriage, which in pre-industrial societies is the key institution through which the intrinsic dynamics of a population are related to its social organization, and to its economic, legal and cultural implications. The family is studied as a social institution in its own right, as the typical unit of production and consumption in pre-industrial societies, and as the central symbolic referent in the social construction of class and gender identities.

Research being undertaken in this area by teaching staff exemplifies the complementarity of methodological approaches. One project (Rowland) focused on the comparative investigation of the relations

between family forms, marriage patterns and demographic regimes in Europe since the sixteenth century, and on the ways in which these patterns (including the values and norms underlying their covariation) can be related to significant aspects of social structure (occupational structure, urbanization, migration, development of market relations, forms of property devolution, etc.). The analysis is conducted at both a macro and micro level, employing complementary perspectives derived from historical demography and social anthropology.

Another project (Hufton) focused on the complex process of *acculturation*, the construction of the identities of women and men in Western Europe from the 17th to the 20th centuries. It is concerned with analysing the ideas and attitudes conveyed by powerful agencies such as the home, the school, the church, the community, the peer group, the workplace, the media and the state, with the reception or rejection of these ideas and attitudes and hence with the part of these agencies in the identity formation of individuals and groups distinguished by age, class, gender, religious affiliation and nationality.

A third project (Leboutte) is concerned with the study of demographic growth, the age-sex structures of the population, social and occupational structures, the active population and the household in European industrial basins.

History of culture (16th-20th centuries)

The history of culture is understood here not as the history of the intellectual or artistic productions of an élite only, and there is no presumption that the 'cultural' sphere is restricted to a particular range of practices or productions. The aim is to analyse, in its contradictions, exchanges and common features, the process of civilization at work in modern and contemporary Europe. This definition implies that:

(i) the accent is placed less on an individualist history of major world systems than on the set of mental habits, unconscious patterns and internalized principles which structure modes of thought and particular actions by giving them their unity. From this viewpoint, special attention will be paid to the specific conditions for inculcating these in each epoch: cultural institutions are not empty receptacles, and the at-

tempt will be made to bring out the intrinsic dynamics of forms of sociability, supports for communication and educational processes. This approach to history enquires into the limits of what it is possible to think at each period, by analysing available collective representations, conceptual equipment and intellectual categories;

(ii) privileging a social history of culture does not imply selection of facts relating to mentalities on the basis of an a priori definition of cultural frontiers according to a model of social hierarchy that postulates a rigid equation between shared culture and social boundaries. The aim is not only to consider the unequal distribution of cultural capacities, practices and assets, but at the same time to analyse the active relationship maintained by social actors with cultural objects and ideas and with their appropriation and realization;

(iii) instead of the traditional cleavages that set educated culture against popular culture, intellectual production against cultural consumption or reception, an effort will be made to re-create the historicity of their relationships and the interplay between written culture and oral culture, texts produced by *litterati* and reading matter for the lower orders. Although the discursive and institutional machinery set up by dominant social groups to impose discipline on bodies, thought and behaviour through ever more refined techniques of surveillance will obviously be borne in mind, attention will also be paid to tactics of utilization, diversion and reinterpretation.

The emergence of industrial society (18th-20th centuries)

This teaching and research programme considers the starting-points, causes, nature and rates of economic development, considered both in themselves and in their repercussions on social structures, on social mechanisms of everyday life of the men and women who lived through them, and on the political forms that their responses often took. The history of Western industrial society, with its crises but also its periods of stabilization, provides an opportunity for studying both the factors and the results of social change.

The programme is concerned with the organized and informal structures and patterns of work in early modern Europe, both agricul-

tural and 'proto-industrial', out of which technological and consequential economic and social changes emerged. Although the so-called 'industrial revolution' is now considered to have been less industrial and less revolutionary than had previously been thought, it is still generally agreed that the eighteenth century witnessed slow structural changes which formed the basis for the subsequent transformation of the economy, and contributed directly to the French Revolution, the subsequent ramifications of which extended not only to France, but to Europe as a whole.

Economic development, particularly since the 18th century, is considered along various axes. The first concerns economic growth at the national and regional level, overall and by sector, and its international diffusion (movements of goods, population and capital, technology transfers). The second relates to the spatial dimension: urban networks, transport and communication systems and industrial basins, to give only a few examples. The third refers to the role of technology in the first and second industrial revolution. The fourth axis concerns actors involved in economic life (firms, trade unions, government and public administrations, consumers).

The shift from societies of estates to class societies and the changes brought to them by new structures and categorizations in the twentieth century mark social evolution in Western Europe. Determining their chronology, nature and outcomes using an interdisciplinary and comparative approach is the object of research into practices and social structures in Europe. Included in these concerns are (a) the formation, cohesion and change of groups and classes in their national, regional and local expressions; (b) study of occupational categories and careers, social mechanisms (such as social mobility, migration, inheritance) and consumption or production practices, and (c) social differences according to position in the division of labour, sex, location, religion and ethnic origin.

Political transformations accompanying, framing and stimulating socio-economic change are a subject of interest, particularly the emergence and affirmation of nation states and endeavours to transcend them, the birth, spread and ideological and social basis of the great political currents and movements (nationalism, liberalism, Fascism, socialism, communism), as well as the precursors, structures and

goals of the Welfare State in the various European societies. Consideration of the implications of the move from a society of notables to a mass society and of its chronology is in order in this context.

History of European integration

The history of European integration is the subject of both a research theme and a permanent research project financed by the Research Council of the Institute. The focus of teaching and research tends to shift to make full use of the potentialities afforded by the 30-year rule governing release of official government archives in most Community countries and the European Community itself. The archives of the Community are deposited at the European archives in Florence, run by the Institute, and provide an extra resource base for the research projects.

When the permanent project on the history of the European Community started in 1983 it concentrated largely on the problems of the immediate post-war reconstruction, from both a national and an international perspective. The focus has now shifted to the period 1950-58, where it attempts to explain the nature and timing of attempts, both successful and failed, at formalized interdependence in Europe. This includes not only those initiatives involving the 'Six' (such as the Coal and Steel Community, the European Economic Community, Euratom and the Political Community), but also those in the wider frameworks of the OEEC, NATO and GATT as well as within smaller regional sub-groupings such as the Benelux and EFTA. The seminars reflect these interests, but will increasingly move beyond these concerns to attempt to lay the groundwork for the next generation of research.

In January 1991 a new research project was launched, on the topic of postwar big science in Europe. This will focus upon how national European governments, individually and collectively, responded to the challenge of the USA and the USSR in the fields of high energy physics, atomic power and space echnology. This work is supported by the availability of the European Space Agency archives in Florence and, indeed, the writing of ESA's history is a central goal of the project.

Profile of the Professorial Staff 1992-1993

FRANCO ANGIOLINI

Franco Angiolini a fait ses études à l'Université de Pise et après la *laurea*, à l'Ecole Normale Supérieure de Pise. Depuis l'année académique 1974-75, il a assuré l'activité didactique à l'*Institut d'Histoire Médiévale, Moderne et Contemporaine*, puis au *Département d'Histoire Moderne et Contemporaine* de l'Université de Pise. Il a participé activement aux séminaires d'Histoire moderne de ce département et aux séminaires "d'Histoire moderne", "Histoire et Historiographie des Lumières" et "Histoire économique" de l'Ecole Normale Supérieure.

Ses centres d'intérêt en matière de recherche couvrent les thèmes d'histoire sociale de l'époque moderne, spécialement l'histoire des classes dominantes. Dans ce domaine, il a reconstruit les comportements sociaux et politiques, en portant aussi attention à leurs fondements économiques.

A côté de ce thème, Franco Angiolini a développé deux autres axes de recherche: l'un sur la politique dans l'aire méditerranéenne aux XV^e-XVI^e siècles et l'autre sur les activités maritimes en Méditerranée du XVI^e au XVIII^e siècles.

A l'I.U.E., il a dirigé, en collaboration avec Daniel Roche, un projet de recherche sur *La Cultura mercantile nell'Europa moderna* (1986-89), dont l'objectif était de comprendre la spécificité culturelle du monde des marchands européens entre le XV^e et le début du XIX^e siècle.

Actuellement, il développe un projet de recherche sur *Potere et poteri nell'Europa moderna: nobili, stati, ordini cavallereschi*.

Cette recherche vise à reconstruire, à travers l'analyse des ordres chevaleresques, les comportements, l'homogénéisation, l'encadrement et les résistances des groupes nobiliaires face aux pouvoirs monarchique et étatique entre XVI^e et le XVIII^e siècle.

En outre, avec A. Carreras, il a dirigé un projet (*Parti, commercio mercanti nel Mediterraneo, XVIII-XIX secolo*) qui fait partie d'une vaste collaboration scientifique avec l'Ecole Française de Rome et l'Université de Bari.

ALBERT CARRERAS

Albert Carreras has a Ph.D. in Economics. He is an economic historian by training, research and academic filiation. His previous teaching experience was on World and European Economic History and on Spanish Economic History, at undergraduate level. At postgraduate level he gave seminars on Contemporary Spanish Economic and on Quantitative History. At the EUI he directs a seminar on the Second Technological Revolution and the Economic Growth of Europe (1870-1950) and on Contemporary European Economic History.

His research began on quantitative history topics: the estimate of industrial output indices and, more generally speaking, the aggregation of historical series into macroeconomic indicators. Following this line he has been working on industry, energy, capital formation and historical national accounts. His main geographical interest was on contemporary Spain (including the regional breakdown), on Italy, and on other European Latin countries. From the first range of interest the research developed into historical series compilation, economic fluctuations analysis, energy studies, regional patterns of industrialization modelling, always on Spain and for the XIXth and XXth centuries. Another related and ongoing research focus is on port history.

During the last years he has begun a more systematic comparison of industrialization patterns and typologies in the Western World and he has approached the field of Technological History, mainly the Second Technological Revolution. This last topic has been recently developed for Spain. A wider and deeper approach to the diffusion of the STR in Europe constitutes his broad research and teaching commitment at the EUI. In a more precise statement, his present and main research project is on the role of networks (for transportation of freight, energy, people and information) in the economic growth of Europe since 1870 to 1950. The focus is on the building and connection of the networks and on the relative

role of private enterprises and public intervention. The basic hypothesis is that the increasing political fragmentation of Europe has prevented the full exploitation of the potential size of the market. This would help to explain the failure of Europe compared to the USA during the period of the STR. The approach is multidisciplinary and aims to consider Europe as a whole.

At the EUI he has directed seminars on the Second Technological Revolution, the European networks, the Economic Growth of Europe, Two Centuries of Technological Change and Contemporary European Economic History: He codirected seminars on Comparative History (with H.-G. Haupt), Investment Banking (with P. Hertner) and *Ports, traffic et marchands en Méditerranée* (with F. Angiolini).

KIRTI N. CHAUDHURI

K.N. Chaudhuri was educated in England and studied history at the University of London. His early studies were mainly concerned with the development of European Economy, foreign trade, and financial structures in the sixteenth and seventeenth centuries. Subsequently, he worked on the rise and development of the English East India Company (1600-1740) for his Ph.D. degree. On being appointed to a Research Fellowship in Economic History at the University of London, he continued research on the nineteenth- and twentieth-century world trade with special reference to the economic relationship between imperial Britain and India. During this period he also studied formal methods in economic theory and econometrics at the London School of Economics.

However, when the India Office Library and Records (the Archives of the East India Company now administered by the British Library) opened the original historical accounts books of the Company for public access, he returned to the theme of the East India Company's trade with Asia and its interactions with the trading world of the Indian Ocean. As the statistical data were extremely voluminous, detailed, and disaggregated, he decided to use a computer for their processing and analysis. This led him not only to write specific data-processing programmes in Fortran but also to the application of econometric techniques to historical analysis. The mathematical modelling of business decisions and corporate

finance as applied to the East India Company's trade and corporate strategy was the first of its kind ever attempted in the context of the Company's history. After some seven years of continuous research and computer encoding of the data, a complete matrix of the East India Company's trade and finance was completed in 1975, leading to the construction of complete time series for the period 1660-1760. The whole research project was guided on the principle of controlled objectives, parameters, and a strict limitation of boundaries. The statistical results were combined with the descriptive historical material and the final conclusions demonstrate beyond any doubt how far early modern trade and European corporate business was a function of systematic operational methods and decision-making on the basis of uncertainty.

After the completion of this period of research, he moved to a wider analysis of premodern trade, economies, societies, and the mental perceptions associated with them. Once again, a distinctive theory and an epistemological approach was developed to deal with the problem of identifying structures, boundaries, limits, and perceptions in different civilisations. The methodology was designed to deal specifically with the problem of comparative history across the triple dimensions of space, time, and functional relationships. Although the research aimed to provide a description and an analysis of societies around the Indian Ocean during the period from the seventh century to the eighteenth, the application of the theory is quite general and independent of the actual context. The research on this project lasted for about twelve years and the results have been published in two separate volumes.

He is currently working on a fresh analysis of the nature of European expansion (1500-1800) and its interaction with the wider world. The questions and problems that are being investigated include the role of technology, the influence of environment, the role of objects in structuring society, individuals, and history, and the relationship between ideas and society. He has just completed in this connection a two-year project funded by the British Academy on the early trading towns and cities, structures of early agrarian production and the management of hydraulic resources. One of the problems that is being specially investigated in the context of European expansion is the replication of social structures over time, as for example, demographic units and family relationships.

Undergraduate courses taught by K.N. Chaudhuri at the University of London include economic history of India in the nineteenth and twentieth centuries, general lectures on the economy and society in the Indian Ocean in the early modern period as well as more specialised courses dealing with the history of European expansion, trade, political development, and social changes. He has also supervised some twenty-five Ph.D. students who have successfully defended their thesis on various aspects of economic and social history.

RICHARD T. GRIFFITHS

Professor Griffiths is an economic historian by training, whose work in this field spans the period from the late eighteenth to the twentieth century. In the period up to 1850 it has concentrated chiefly upon analysing and explaining the rate and pattern of industrial change in the Netherlands but his publications have recently included an analysis of the latest revisions to the UK's economic statistics. This interest in quantitative economic history characterises much of the work on the remainder of the 19th century, which has been directed at a reinterpretation in a more positive direction of the Dutch growth experience. In his last years in Amsterdam he was engaged in setting up a project on the statistical sectoral analysis of the Netherlands, a project which is now under way. In the inter-war period, the Dutch work focusses on the interaction between economic policy and economic development including recently contributions to a revisionist 20th century textbook and the direction of a full-scale study of the political debate on the gold standard question in the 1930's. In a more pan-European vein, he has a forthcoming publications on trade and protectionism in the 1930's and has worked on the causes of the agricultural depression and the 1937/38 depression. Much of his recent work, however, has focussed on the post-war period. On the Netherlands this has resulted in publication on post-war reconstruction and on the origins and efficacy of indicative planning. The far larger part of this work has concentrated on the origins and process of European integration. Since this work has been typified as economic history by political historians and political history by economic historians, it is difficult to pigeon-hole.

Professor Griffiths' undergraduate teaching concentrated on European economic and social history in the 18th – 20th century and more detailed courses on the Netherlands in particular. At a more advanced (MA) level in the four years before coming to the EUI he offered courses in the field of Soviet economic development under Stalin, migration into the USA, the devaluation debate in the 1930's and Dutch policy towards European integration. At the EUI he directs the research seminar on the history of the European Communities which, despite its title, deals with most pan-European problems requiring an international solution and not merely the political initiatives involving the 'six'.

HEINZ-GERHARD HAUPT

Heinz-Gerhard Haupt travaille sur l'histoire des sociétés industrialisées européennes depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'au premier tiers du XX^e siècle. La cohérence, les conflits et les stratégies des classes sociales sont au centre de ses intérêts. Dans ce contexte, il a cherché à lier une critique des théories sociales au travail empirique et s'est notamment intéressé à la valeur et à l'apport des différentes théories et à l'analyse des classes sociales au XIX^e siècle. Après des études sur les principales classes (bourgeoisie, petite bourgeoisie et classe ouvrière), il s'est orienté davantage vers l'étude des mécanismes sociaux et leur importance. Les mobilités sociales et les itinéraires des individus, l'impact social de la bureaucratie étatique, de la justice et des politiques sociales de l'Etat ont été dès lors au centre de ces intérêts. Dans le projet qu'il dirige actuellement à l'Institut Universitaire Européen sur les classes moyennes européennes en Europe au XIX^e siècle, ces différentes approches sont présentes. Les recherches qui étaient au début concentrées sur la France ont progressivement intégré la comparaison avec les évolutions en Allemagne, Belgique et Angleterre, en attendant un élargissement vers les sociétés du Sud de l'Europe. Dans cet agrandissement de l'aire géographique de recherche, la réflexion sur les possibilités et les problèmes de l'histoire comparative s'imposait et s'impose toujours.

Dans le passé, il a dirigé des recherches en coopération avec des collègues d'autres disciplines scientifiques ou dans des instituts dans lesquels le travail en équipe était la règle. Dans ce contexte là,

il a participé à des projets de recherche sur le rôle de la bureaucratie en République fédérale allemande, sur le travail et la santé des ouvrières du textile en Allemagne, sur les petits commerçants en Allemagne et en France, sur les images de la veillesse en Allemagne et sur les changements sociaux et démographiques dans différentes villes portuaires de l'Europe. Cette coopération avec les collègues d'autres disciplines a trouvé sa prolongation dans l'enseignement universitaire dans différentes universités et pays. Celui-ci se concentrait sur le "long" XIX^e siècle et essayait d'intégrer aussi bien l'histoire politique que culturelle.

OLWEN HUFTON

Professor Hufton is a socio-cultural historian whose earliest publications were concerned with the impact of the French Revolution upon the lives of different social groups in a small town. She then became particularly interested in reconstructing the lives of the poor in eighteenth century France and in the interaction between poverty and criminality. From a study of France, she adopted a comparative approach and an interest in popular mentalities, particularly attitudes towards authority, riot, violence and criminality, and she was soon drawn into the developing study of women in the family, the workplace, the lawcourt and the community. Recently, she has examined the impact of the Revolution upon the lives of women and is currently completing a volume on women's experience in western Europe from 1500-1800. Whilst at Harvard, she developed an interest in identity formation and in the complex interaction between what is perceived as the norm and what actually was real life experience. She is concerned to integrate gender along with age and sex as a major tool for the social analysis of European society in both the pre industrial and the industrial periods.

In the UK, Professor Hufton's undergraduate teaching was in European social and economic history from the 17th to the 19th centuries and she gave more specialised courses on the history of the French Revolution, on Crime in Early Modern Europe and on the History of Women from 1600-1914. At Harvard, she taught as an undergraduate field the history of western feminism in its social context 1789-1980 and the socio-cultural history of 18th and 19th

century France and ran a graduate seminar on the sources and methods of writing gender history. She also chaired a post doctoral study group on women in modern Europe at the Minda de Gunzburg Center for European Studies.

DOMINIQUE JULIA

Dominique Julia a orienté ses travaux dans deux directions principales: l'histoire religieuse, principalement celle de la Réforme catholique entre seizième et dix-huitième siècle d'une part, l'histoire de l'éducation entre seizième et dix-neuvième siècle d'autre part. Dans le premier domaine, il s'est particulièrement intéressé à retracer une géographie et une sociologie du clergé séculier et de certaines congrégations religieuses comme à saisir les modalités par lesquelles les modèles de piété posttridentins proposés ont été reçus ou transformés, et les résistances rencontrées par les évêques et les curés dans ce processus d'inculcation. Dans le domaine de l'histoire de l'éducation, il s'est attaché à reconstruire avec précision la carte scolaire de la France d'Ancien Régime et le fonctionnement social des collèges et universités dans toute sa diversité, en important dans la recherche historique les méthodes et les concepts forgés par la sociologie contemporaine de l'éducation. Le projet de recherche qu'il a déposé à l'I.U.E. est consacré aux pèlerinages à Rome et à Saint Jacques de Compostelle du dix-septième au dix-neuvième siècles.

Chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique depuis 1971, Dominique JULIA était rattaché, avant son arrivée à l'I.U.E., au Centre de Recherches Historiques de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Il a donné à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales une série de séminaires (1978-1983, 1986-1989) consacrés à l'histoire des institutions et des pratiques d'enseignement dans l'Europe moderne. Son séminaire à l'I.U.E. au cours de l'année 1991-1992 a porté sur les expériences et les identités religieuses dans les nations européennes entre dix-septième et dix-neuvième siècle et sur les pratiques culturelles du dix-huitième au vingtième siècle.

RENÉ LEBOUTTE

René Leboutte travaille dans trois domaines de l'histoire des sociétés industrialisées européennes depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Le premier domaine est celui de la démographie historique, particulièrement les questions relatives à la structure et de la dynamique des ménages, aux migrations. Le deuxième concerne l'histoire urbaine (urbanisation en relation avec l'industrialisation). Le troisième porte sur l'histoire économique et sociale de l'Europe de l'Ouest à la fin du XVIII^e siècle et à l'époque contemporaine, particulièrement les questions relatives au recrutement de la main-d'oeuvre et aux conditions de travail (accidents mortels dans l'industrie charbonnière, maladies professionnelles, etc.), aux salaires et niveau de vie, à la vie matérielle des masses laborieuses, à la culture populaire et enfin à l'histoire des techniques.

Le projet de recherches qu'il développe actuellement à l'Institut Universitaire Européen est celui de l'évolution des bassins industriels en Europe de 1750 à 1980, c'est-à-dire depuis leur formation jusqu'à leur reconversion contemporaine. Cette étude vise à une meilleure connaissance d'un espace nouveau, engendré par la révolution industrielle, et qui se situe entre le monde rural et le monde urbain: le bassin industriel, sorte d'hybride qui assume certaines fonctions urbaines mais pas toutes, qui reproduit un décors urbain sans que lui soit reconnu le statut de ville.

D'autre part, René Leboutte est particulièrement intéressé par l'anthropologie historique.

MICHAEL MÜLLER

Taught eastern European and Russian history from the Early Modern period until the 20th century at the universities of Frankfurt-am-Main, Giessen and Berlin (Free University), concentrating on economic and constitutional history and the history of the state system in the 18th and 19th centuries, along with comparative history of nationalism, Jewish history in Eastern Europe and the history of German-Polish relations from the 18th to the 20th centuries. At the Historische Kommission, Berlin, he supervised both the research projects of the section for the history of German-Polish relations and the work of the institute's research fellows,

principally from Poland and other Eastern and Central European countries.

His research in recent years has centred primarily around two sets of themes: social, constitutional and cultural historical aspects of the reformation in Central and eastern Europe, studied on the example of Protestant towns in the 16th and early 17th centuries; and social history on the modern national movements in Central and Eastern Europe. At the EUI, he is working on comparative studies on the genesis of modern national elites in Central and Eastern Europe from the early 18th century until the First World War; the questions of the conditions of modernization in the predominantly agrarian regions of Central and Eastern Europe, and of the role of the nobility in these regions, are in forefront.

ROBERT ROWLAND

Professor Robert Rowland was initially trained in ancient history, economics and sociology, then undertook research in social anthropology, involving two years of fieldwork and archival research in South Italy. Before coming to EUI in 1987 he was Lecturer in Interdisciplinary Studies in the European History Department of the University of East Anglia (1970-75), Associate Professor of Economic History at the University of Oporto (1975-79), and Professor of Sociology (1979-82) and Historical Anthropology (1982-) at ISCTE, Lisbon. Between 1981 and 1987 he also directed the Historical Sociology Unit of the Gulbenkian Institute of Science, Oeiras, Portugal.

He has taught undergraduate courses on comparative politics, the social and economic history of Southern Europe since 1850, and an interdisciplinary special subject on witchcraft in early modern Europe; on general economic history and social theory; and on social anthropology of complex societies. His seminar in historical anthropology in Lisbon focused on the methodology of historical community studies, on the history of *mentalités* and on interdisciplinary perspectives in the study of population and the family. In addition to formal postgraduate teaching in historical demography he has supervised and directed research in these areas. At the Gulbenkian Institute of Science he directed an interdisciplinary re-

search programme which included, projects in social history, historical demography and social anthropology.

In recent years his research interests have concentrated on the comparative analysis of family forms and regional demographic patterns and on the social and economic contexts of variations in demographic behaviour and family strategies, with particular reference to Southern Europe since the 16th century; on patterns of migration from Europe to Latin America: on the methodological implications of the study of social relations in early modern Europe, particularly in the context of local communities, and of the study of judicial institutions and patterns of social control. At EUI he has been directing a research project on Marriage, Family and Social Structure in Mediterranean Europe. In association with the Center for Medieval and Renaissance studies of UCLA he is currently developing a large-scale project on the computerization of the records of the Portuguese Inquisition. He coordinates the Departmental programme in Historical Computing.

PATRIZIA DOGLIANI (Sep.-Dec. 1992)

She is currently working at the following topics: European experience and memory of Wars, popular cultures and nationalism, social history of Youth, welfare and leisure, history and mass media. At the EUI she directs a seminar on social and political behaviour in XXth century European mass society.

JOHN KRIGE (Jan.-June 1993)

John Krige is an historian of contemporary science and technology. He has worked extensively on the postwar development of European "big science" institutions, notably in the fields of high energy physics and of space. In particular he has published extensively on the history of CERN (the European organisation for Nuclear Research) and is presently heading a project to write the history of the ESA, the European Space Agency. Generally speaking his research focuses on the motives of the various actors and interest groups (politicians, bureaucrats, industrialists, scientists, engineers) who play a role in launching and developing these insti-

tutions, relating them to the broader social, economic and political contexts in which they formulate their programmes and mobilise the resources which they need to see them through to completion. From the point of view of the institutions as such, he has concentrated on how scientific and technical projects shape, and are shaped by, financial, industrial and political realities. From the point of view of the member states, he is particularly concerned to identify how and where national considerations come into play in international collaborative ventures of this type. His overall aim is to show what has been historically possible in European scientific and technological collaboration, and to relate the (changing) limits that governments impose on such ventures to specific features of "the national interest".

John Krige's second doctoral thesis criticised some of the main tenets of the "Popper-Kuhn" debate in the philosophy of science using as case study Galileo's "discovery" of a new law of motion. His undergraduate teaching was predominantly on the Scientific Revolution of the 17th Century and on the 19th century Darwinian Revolution. He has also taught extensively on the dynamics of scientific progress at the postgraduate level. He maintains an active interest in the implications for historiography of recent developments in the sociology of science which insist on the importance of seeing scientific "truths" as a socially constructed corpus of knowledge about the natural world.

STUART J. WOOLF (Jan., Feb., April and May 1993)

Professor Woolf is a comparative social and economic historian of Europe between the sixteenth to the twentieth century. His research and publications relate mainly to four fields: the history of modern Italy; Napoleonic Europe; microhistory and the history of the poor; twentieth-century Europe. His initial research was on the Piedmontese nobility in the ancien regime. Following some work on the 17th century crisis and the role of the nobility in western Europe, his research concentrated for many years on the social and political history of Italy in the 18th and 19th centuries, the results of which appeared in *A History of Italy 1700-1860* (1979).

His interests focussed increasingly on the Napoleonic years throughout western Europe, as marking a decisive moment in rela-

tions between state and society, which was to condition the possible developments through much of the 19th century. His archival research on the internal functioning of the Napoleonic empire and on how the French administration tried to impose a model of modernity from above led him initially to a detailed study of the relationship between the classification of information and power, as statistics were developed in Revolutionary-Napoleonic France (*State and Statistics in France, 1789-1815*, with J.C. Perrot, 1984). Most recently, he has published an overall comparative study of how the Napoleonic élite attempted to remodel Europe on the example of France (*Napoleon's Integration of Europe*, 1991, also published in France, Italy and Spain).

Over the years, his interests have moved increasingly towards an exploration of the methodological and conceptual problems of how to move away from the constraints of institutional sources in the study of the history of the subordinate classes. This led him to a series of detailed studies of the poor between the 16th and 19th century, collected in *The Poor in Western Europe* (1986). It characterised the research project he set up with Prof. C. Poni at the E.U.I. on work and family in pre-industrial Europe, out of which a collection of microstudies has recently appeared (*Domestic Strategies. Work and Family in France and Italy 1600-1800*, 1991). It has led him to set up and direct a historical-anthropological research project on the theme of the persistence of urban identity in Tuscany, involving six full-time researchers.

Finally, Prof. Woolf's strong interests in contemporary Europe led him to research on the problem of fascism in Italy and Europe, on which he edited and wrote various volumes, as well as to write, jointly with the economist Michael Posner, a study of the public sector in Italy (*Italian Public Enterprise*, 1967). In part, his commitment to understand the recent past of Europe explains his translations of Primo Levi's first two books, *If This is a Man* and *The Truce*.

Prof. Woolf's undergraduate teaching has covered a broad spectrum of European political, social, economic and intellectual history from the 16th century to the present, from general courses to specialised ones. He taught M.A. courses at Reading, Essex, Columbia and Melbourne Universities, as well as numerous research seminars at the Ecole des hautes Etudes en Science Sociale (Paris) and the Universitat Autònoma de Barcelona, on the history

of Italy, peasantry in a comparative historical perspective, the Revolutionary-Napoleonic period, poverty and the poor and fascism. At the EUI, he has directed research seminars on the peasantry, poverty and the poor, Napoleonic Europe, family and community (with Robert Rowland), work and family in pre-industrial Europe, and comparative nationalism (with Heinz-Gerhard Haupt). He supervises a substantial number of doctoral dissertations on both modern and contemporary European history.

Professeurs externes

Le Département d'Histoire et Civilisation bénéficie en outre du concours de professeurs externes qui viennent donner en cours d'année des séminaires et participent à la supervision des thèses des chercheurs du département. Pour l'année 1992-93 les professeurs externes sont:

WERNER ABELSHAUSER

IUE Florence, Université de Bielefeld, Allemagne

GISELA BOCK

Université de Bielefeld, Allemagne

PETER HERTNER

directeur de la Bibliothèque

ALAN MILWARD

London School of Economics, Angleterre

DANIEL ROCHE

Université de Paris I et Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, France

Le profil des professeurs externes sera publié dans le prochain numéro.

Portraits de fondateurs

Charles Wilson ou les premiers temps de l'Institut... (1914-1991)

Au cours de l'année 1976, déjà si lointaine maintenant, je me présentais à la Badia Fiesolana pour l'interview d'admission à l'I.U.E., admission qui devait débiter à l'automne de cette année-là. Faisant partie de ceux qui aspiraient à devenir la première génération de chercheurs de l'Institut et étant, dès lors, dans l'ignorance de la manière dont se déroulerait la rencontre avec la commission, j'étais plutôt tendue. Cependant, ce fut un geste d'un des membres de cette commission à me mettre immédiatement à l'aise: il vint à ma rencontre et m'introduisit dans la salle. Je compris au cours de l'interview qu'il s'agissait de Charles Wilson. La cordialité et l'air mi-contenu, mi-amusé – comme de quelqu'un qui participerait à la répétition d'un jeu auquel il a trop souvent assisté, – avec lesquels il formulait ses questions et écoutait les réponses eurent pour effet de détendre subitement l'atmosphère. Ce n'était pourtant pas là attitude de circonstance. Ce comportement devait devenir le signe distinctif de sa présence à l'Institut et à la direction du département d'histoire et civilisation, qu'il garda durant les quatre années de son séjour à Florence, de 1976 à 1980. Ces années furent une période extrêmement difficile et complexe durant laquelle se multiplièrent d'inextricables problèmes d'ordre pratique et de caractère scientifique et académique.

Qui se rend aujourd'hui à la Badia et dans les divers bâtiments dans lesquels l'Institut s'est étendu au cours des dernières années a peine à imaginer qu'à l'origine il ait pu y avoir manque d'espace, tant pour les auditoriums destinés aux séminaires que pour les bureaux des doctorants, et que l'aile la plus ancienne de la Badia, aujourd'hui siège de nombreux bureaux, était alors aménagée en dortoir provisoire pour quelques chercheurs.

Si l'état d'inachèvement des travaux de restructuration créait de sérieux problèmes d'organisation, plus graves encore étaient les problèmes liés à la recherche d'un profil cohérent pour une institution nouvelle et sous bien des aspects atypique, pratiquement une institution qui était encore à inventer. Un profil qui, sans sacrifier la qualité des professeurs et autres "disciples", et compte tenu de la difficulté rencontrée par certains d'entre eux à s'absenter pour une longue période de leur université d'origine, devait répondre à la vocation européenne de l'Institut, rencontrer les vœux des fondateurs et dépasser la contradiction interne, présente dans la convention même de l'Institut, entre la fonction de formation de chercheurs *post-graduates* européens à travers la préparation de thèses de doctorat et la création d'un centre organisé autour de projets de recherche de grande ampleur et à caractère européen. Il est superflu de faire observer que le choix entre ces deux options, qui se révéla immédiatement irréalisable, aurait comporté des orientations extrêmement diverses, pour ne pas dire contradictoires, dans l'organisation didactique, dans l'individualisation des aires de recherche, dans la constitution de la bibliothèque et dans le recrutement des futurs chercheurs et doctorants.

La première génération de chercheurs de l'Institut – et en particulier ceux parmi nous qui appartenaient au département d'histoire et civilisation – ont vécu, à travers des moments d'enthousiasme et des moments de découragement, les tâtonnements, les hésitations, les tensions qui caractérisèrent les débuts de l'Institut.

Ce fut le mérite, le grand mérite, de Charles Wilson de ne pas se réfugier dans une position distante et hostile à l'égard des chercheurs, de ne pas demeurer sourd aux mécontentements qui surgissaient souvent dans le département, mais, au contraire, de nous faire constamment participer aux difficultés qu'il rencontrait, non seulement en nous écoutant, mais en nous accordant sa confiance et en faisant de nous partie prenante de certains rouages collégiaux de l'Institut.

Il ne s'agit pas seulement d'un art subtil de gouverner de la part d'un navigateur consommé et astucieux des mers universitaires – ce qu'était Charles Wilson – mais aussi d'une disponibilité totale et sincère, durant la phase de construction de l'Institut, toujours à l'écoute de celui qui, en dernière analyse, était le destinataire de cet édifice et la raison même de son existence.

Charles Wilson – il faut le souligner – fut un Européen

convaincu et en tant que tel, il croyait fermement en la validité d'une institution telle que la Badia qui pouvait contribuer à créer au cours des années, des générations de chercheurs formés par des professeurs prestigieux provenant de toute l'Europe. Il ne fut jamais disposé à sacrifier les qualités d'un seul chercheur, d'une seule recherche en faveur de projets de recherche plus ou moins alléchants autour desquels aurait dû être organisé le recrutement des nouvelles générations de chercheurs et de professeurs. Bien qu'il acceptât de préparer un projet de recherche sur la Mer du Nord – non sans faire remarquer avec une pointe d'ironie l'incongruité d'étudier sur les rives de l'Arno les vicissitudes des eaux septentrionales ! – Charles Wilson ne mit jamais ce projet en relation avec le recrutement ou les thèmes traités dans les séminaires qu'il dirigeait.

Il va sans dire qu'il en résulta – spécialement sur le plan didactique – un certain manque d'homogénéité et une ligne de conduite pas toujours très droite et claire, mais ce qui se perdait en termes de cohésion et de cohérence était largement récupéré par la vivacité des discussions et des débats. Bien plus, en dehors des rencontres aux séminaires, la facilité avec laquelle on accédait à son bureau nous incitait à prolonger les discussions d'une manière informelle et à découvrir, derrière son air décontracté, une richesse inépuisable de lectures, de connaissances et d'expériences, une vivacité intellectuelle qui transformaient d'agréables bavardages en occasions de réflexion et de stimulation, de curiosité ravivée, de nouvelles pistes de recherche. Bien qu'il ne se comportât jamais en "maître" et possédât cet art – désormais en voie de disparition – de la conversation, à travers d'interminables et amusantes anecdotes, des imitations de personnages illustres ou de collègues de la Badia, des récits académiques substantiels, des observations subtiles sur des faits, choses ou personnes, Charles Wilson ne se limitait pas à prodiguer une sympathie et une chaleur humaine exceptionnelles, mais il guidait avec la main du maître, et avec cette discrétion de celui qui avait un profond respect pour les idées d'autrui, fussent-elles même celles de très jeunes gens comme l'étaient nos recherches.

Les perplexités de Charles Wilson vis-à-vis d'une transformation décisive de l'Institut en un *pensatoio* (lieu de pensées) européen du genre Palo Alto se traduisirent entre autres par la poursuite d'une politique de recrutement qu'il ne faisait pas dépendre des projets

de recherche, non seulement au niveau des chercheurs, mais aussi des professeurs. Une politique qui garantit au département d'histoire, durant toute la période où il le dirigea, les présences prestigieuses de Carlo Cipolla et de Rosario Romeo et la nomination comme son successeur de Denys Hay. Des choix qui ont contribué grandement à asseoir la renommée de cette jeune institution et qui attira à la Badia des chercheurs qui promettaient.

Qu'il me soit permis de conclure cette brève évocation du séjour de Charles Wilson à la Badia, ainsi que je l'ai débutée, par un souvenir personnel, celui de notre dernière rencontre dans sa maison de Cambridge au cours de l'été 1988. J'étais en Angleterre avec ma famille et, un jour, Charles Wilson nous invita chez lui. Comme d'habitude, je dus faire les recommandations nécessaires à mes filles afin qu'elles ne manifestent pas trop ouvertement leur impatience devant la perspective de devoir se retrouver en compagnie, comme elles le craignaient, "d'un autre professeur ennuyeux"! J'essayai de les convaincre du contraire, mais cela ne servit à rien: les protestations continuèrent jusque sur le seuil de la porte. Il suffit de peu, cependant, pour que leur humeur changeât et, au moment de nous séparer, extasiées par la conversation de Charles, elles observèrent: "celui-là, il n'est pas comme les autres, il est épatant!" Je voudrais ajouter à ce commentaire une considération qui pourra peut-être sembler quelque peu irrévérencieuse, mais celle-ci n'aurait certainement pas déplu à Charles Wilson. Aujourd'hui encore, alors qu'il n'est plus parmi nous, je ne réussis pas à penser à lui si ce n'est avec joie, cette joie dispensée à pleines mains et qui lui a permis de surmonter les difficultés des premières années de vie de l'Institut et qui a été pour moi, nommée assistante de recherche au cours de la dernière année de son séjour à la Badia, un viatique inoubliable pour la vie académique.

Gigliola Fragnito Margiotta Broglio

Alphonse Dupront (1905-1990)

Ce fut à Trente, en septembre 1963, lors du congrès international qui célébrait le quatrième centenaire de la conclusion du Concile, que je fis la connaissance d'Alphonse Dupront. Le souvenir de cette première rencontre avec l'historien et l'homme s'efface dans ma mémoire, remplacé par les contours bien plus précis de la lecture, qui suivit peu après, d'un texte: le rapport de synthèse qu'il avait présenté lors de la clôture des travaux du Congrès. On me chargea de traduire le résumé en italien. Ignorant à cette date que le français d'Alphonse Dupront posait quelques problèmes aux Français eux-mêmes, j'ai accepté sans hésiter, flattée d'avoir été choisie, simple étudiante universitaire, pour cette tâche. De ma légèreté j'eus à me repentir immédiatement, en me heurtant à toutes sortes de difficultés. S'il est presque impossible de rendre en italien l'écriture subtile et inspirée, le style allusif et suggestif d'Alphonse Dupront, il n'est pas moins difficile de transmettre fidèlement dans une langue autre que la sienne la substance de sa pensée. Tout dictionnaire, tout vocabulaire se révélèrent superflus: les mots que j'y cherchais n'y étant que rarement enregistrés. Je n'ai jamais su si ma traduction lui fut remise et si elle fut publiée avec son approbation. Mais si dans cette circonstance je n'eus pas la possibilité – que, du reste, j'aurais probablement redoutée – de m'entretenir avec lui sur les points qui avaient suscité mes perplexités de traductrice, il m'arriva beaucoup plus tard de pouvoir lui soumettre les problèmes d'interprétation ou strictement liés au choix des termes qu'avait posés la traduction d'une conférence qu'il devait tenir à Florence. Nous avons discuté longuement, la traduction n'étant pour moi qu'un prétexte, car j'étais bien moins inquiète de la fidélité de ma version qu'intéressée par les mécanismes de son écriture. Ce fut sur un adjectif, dont il était difficile de trouver l'équivalent italien, que sa réaction fut, pour moi, révélatrice. Je débitais des mots, en fait je tentais, j'improvisais, j'inventais. Il m'arrêta sur un vocable qui lui parut approprié. Je fis observer, non sans divertissement, que le terme n'existait malheureusement pas en italien. Son visage austère s'illumina d'un de ses rares sourires qui étaient absolument désenchantés: "C'est ce qu'il nous faut!". Voyant mon expression stupéfaite, il ajouta tout simplement: "Il faut faire progresser le langage".

Si je suis partie de cette anecdote à propos d'un rapport dont la traduction de deux courts écrits ne fut qu'un épisode marginal, c'est qu'il me paraît emblématique de l'oeuvre de chercheur et plus encore de l'activité d'enseignement d'Alphonse Dupront. Le défi qu'il lançait au langage par son écriture s'inscrivait dans un refus global à accepter passivement limites, contraintes, frontières générées par de rassurantes habitudes mentales. "Aller au-delà": ce mot d'ordre qu'il prononçait sans cesse en dirigeant les travaux de ses élèves et sans qu'il ne perdît par la répétition rien de sa densité, aurait pu être sa devise.

A partir de 1976 mon rapport avec Alphonse Dupront, qui ne sera interrompu qu'avec sa disparition, s'intensifia à l'Institut Universitaire Européen de Florence, où j'eus le privilège d'appartenir au petit "groupe fiesolan", une poignée de chercheurs de différentes nationalités, dont il dirigeait les travaux de doctorat. Après de longues années de négociations entre les neuf pays de la Communauté européenne, auxquelles il avait participé en y apportant tout le poids de son expérience et de son autorité, la Badia Fiesolana venait d'ouvrir ses portes et Alphonse Dupront avait accepté de s'y rendre périodiquement comme professeur visiteur du Département d'Histoire et Civilisation. Le démarrage de l'institution, qu'il avait jugé prématuré, malgré les longs atermoiements, ne fut pas sans poser des problèmes de tout genre, dont il prit lucidement conscience dès ses premières visites. Si la "maison" dans son ensemble avait du mal à se donner une définition et à établir ses finalités, l'indigence du Département d'Histoire et Civilisation, où l'étude de la civilisation, lieu véritablement inter-disciplinaire, aurait comporté le concours de bien d'autres disciplines que celle de l'histoire, causait des difficultés insolubles soit au corps enseignant qui ne comptait alors que quatre ou cinq membres permanents par département, soit aux chercheurs qui, étant recrutés sur la base de thèmes de recherche préalablement définis, ne trouvaient pas toujours au sein de l'Institut les compétences nécessaires à une direction adéquate de leurs travaux.

Alors que dans l'incertitude sur la vocation de la nouvelle institution, le corps professoral, dans sa majorité, s'orienta vers un enseignement fondé sur des séminaires portant le plus souvent sur des thèmes généraux, Alphonse Dupront, qui avait envisagé de se concentrer, lors de ses séjours florentins, sur les thèmes concernant la

communication intra-européenne, avec une attention particulière à l'étude des stéréotypes et à la constitution d'un lexique des notions-clés, et de réunir autour de projets de recherche sur ces grands thèmes européens des équipes organiques de chercheurs en sciences humaines, a dû très vite se rendre compte que les critères de recrutement des chercheurs, les niveaux très disparates de leur formation pour un travail de recherche, ne lui permettaient pas d'amorcer une recherche d'ensemble précise et, dès lors, d'abandonner, comme il l'aurait souhaité, les traditions d'un enseignement universitaire axé sur la recherche individuelle. Enseignements méthodologiques et direction des travaux lui parurent la seule réponse possible aux besoins immédiats des chercheurs. Il s'y consacra sans épargner ses énergies comme seul "service" utile en attendant que la Badia se soit donnée une âme. Son engagement qui allait contre sa conception de la mission que l'Institut était appelé à accomplir dans l'Europe d'aujourd'hui ne pouvait étonner que ceux qui le connaissaient superficiellement. Ceux qui savaient que tout au long de sa vie il s'était donné comme règle majeure: "où que nous soyons, nous *pouvons* quelque chose", n'y voyaient aucune contradiction, mais un témoignage de sa vocation à rendre service. Ce qui, toutefois, était véritablement étonnant, c'était de voir un homme épuisé par un état de santé qui se faisait de plus en plus critique, demeurer fidèle à ses rendez-vous fiesolans, conscient que pour certains d'entre nous sa présence était devenue indispensable.

Il avait réuni autour de lui un auditoire restreint, formé surtout de chercheurs français et italiens, qu'il retrouvait tous les trimestres, au cours de ses visites de deux semaines. Nous attachions à ces rendez-vous, qui marquaient des étapes décisives dans nos recherches, une grande importance. Il serait toutefois impossible de résumer en quelques lignes ce que ses réflexions, ses conseils, ses critiques apportaient à notre travail. Il n'est guère plus aisé de dire combien étaient déconcertants et stimulants son refus à accepter passivement les notions acquises, son obstination à lire ou à relire les témoignages du passé alourdis par la bibliographie qui s'était déposée sur eux, son refus à se laisser conditionner par des a priori et à s'enfermer dans des catégories commodes. Creuser, approfondir, commettre "des viols révérents", aller au-delà de la surface: il ne se lassait de nous enjoindre à parcourir des voies nouvelles et de nous transmettre ce qui a été admirablement défini

son "regard purificateur". En choisissant Alphonse Dupront comme directeur de thèse, nous choissions de nous soumettre à une discipline de travail rigoureuse et exigeante, mais dans la certitude d'en être généreusement récompensés. Car si Dupront aimait visiblement et indiscutablement enseigner, on ne lui rendrait pas justice en s'imaginant qu'il accomplissait ses fonctions de maître avec la légèreté qui souvent accompagne la longue expérience didactique et la passion de "transmettre". Il arrivait très préparé à ces rencontres fiesolanes. Il exigeait qu'on lui fasse parvenir à l'avance nos écrits: qu'il s'agisse de simples réflexions, de transcriptions de documents, de chapitres de nos thèses. L'intérêt qu'il portait à nos travaux était authentique et nous le sentions "interne" à nos recherches – si je puis dire: chercheur avec nous. Il ne se limitait pas à montrer sa participation à nos travaux par ses réactions orales, il couvrait les marges des feuilles que nous soumettions à sa lecture de notes d'une écriture serrée et parfois difficile à déchiffrer, qui, si elles servaient à orienter nos démarches dans l'immédiat, n'en restent pas moins un fonds inépuisable de suggestions d'extraordinaire acuité.

"Interne" à nos recherches, Alphonse Dupront l'était aussi par sa capacité à diriger avec une compétence peu commune des travaux sur des thèmes on ne pourrait plus hétérogènes, couvrant une ample chronologie et de vastes aires géographiques. Au-delà d'une rigueur méthodologique grâce à laquelle il parvenait à unifier des thèmes très disparates, il possédait une connaissance profonde des problèmes que nous abordions dans nos recherches, qui nous intriguait car elle s'étendait sur des terrains qui n'étaient pas ceux qu'il avait explorés dans ses publications. Nous ignorions alors qu'Alphonse Dupront avait beaucoup écrit et dans des domaines très divers. Parcourant la liste des manuscrits, des travaux achevés, inachevés ou ébauchés, qu'il a laissés, le lien étroit entre enseignement et recherche est tout à fait manifeste. Et si le haut niveau de son enseignement s'explique par ses vastes explorations de chercheur infatigable, que celles-ci soient restées en grande partie inédites me paraît suggérer – au-delà de son besoin de reprendre et de retravailler ses manuscrits à la poursuite de la perfection – qu'il jugeait plus utile la transmission orale et directe de sa pensée, de ses réflexions, de ses parcours, des résultats provisoires ou définitifs (mais l'étaient-ils jamais pour lui?) de ses recherches, que la page

imprimée. Ce qui du reste est en accord avec la nature généreuse de l'homme, toujours disponible aux besoins de ses élèves, avec lesquels, quand le voyage à Florence ne lui fut plus possible, il dialoguait par lettres au sujet de leur travail. Un dialogue qui se prolongea jusqu'à la veille de sa mort et qui ne portait pas seulement sur la recherche, mais aussi sur le devenir professionnel de ses élèves.

Car pour Alphonse Dupront, qui prêtait une attention constante aux attentes des jeunes et qui avait un sens très concret du quotidien, l'absence de débouchés réels pour les diplômés de troisième cycle que l'Institut Universitaire Européen délivrait constituait un problème inquiétant. S'il ne détermina pas sa vision des finalités de la Badia, il eut certainement un grand poids dans son aversion pour une université de troisième cycle d'extension européenne. Pour qu'il ait "un avenir et un sens" – dans la conception de Dupront – l'Institut de Florence aurait dû "répondre à des besoins pressants de la construction européenne, qui sont essentiellement une organisation européenne de la recherche en sciences humaines et l'élaboration des fondements d'une culture européenne commune". Et il envisageait pour ce faire de former des équipes de chercheurs en sciences humaines sur la base de la bi-disciplinarité et du bi-linguisme; de créer à la Badia un centre informatique de documentation sur la recherche en cours dans les différents secteurs des sciences humaines à travers toute l'aire culturelle européenne; de conduire, sur des sujets essentiels au développement de la vie sociale, économique et culturelle européenne de grands projets de recherche débouchant sur des applications utiles quant à la construction européenne, à la communication intra-européenne et au rayonnement de la communauté européenne.

Ses idées, présentées dans un rapport au Conseil Supérieur de l'Institut en 1977 et approuvées à l'unanimité, ne furent jamais appliquées. L'amertume de Dupront a dû être grande face à un établissement – à la création duquel il avait voué tant d'énergies et dans lequel il avait profondément cru – qui lui paraissait, au cours des années, de plus en plus impuissant à accomplir la mission qu'il lui avait idéalement confiée et à servir concrètement l'Europe d'aujourd'hui. Elle ne l'empêcha pas, toutefois, de continuer à s'intéresser au devenir de la maison et à offrir au besoin ses conseils.

Mais si le "réformateur" a relativement peu marqué la vie complexe de l'institution, le maître – maître à penser tout autant que maître de vie – par le témoignage d'une recherche tourmentée, d'un pèlerinage dont il avait le sentiment, et le transmettait, de n'avoir jamais atteint le but, d'une quête inassouvie de vérité, a laissé à ses élèves, au-delà de la richesse et de l'originalité de son enseignement, un exemple extraordinaire d'humilité dans le "métier" qui fut le sien, et que nous essayons de faire nôtre.

Gigliola Fragnito Margiotta Broglio

Alumni Bibliography

This section shows the bibliographies of Institute alumni and Jean Monnet Fellows from 1989 through early 1992, on the basis of replies to a questionnaire sent by the Department of History and Civilization to all Institute alumni from that department. This section will be regularly updated in future issues. Only the most recent publications (1989-92) are shown, but not those in press. Reviews published are not included.

ABBATTISTA GUIDO (1979-82)

Title of thesis: "John Campbell e la *Universal History*. Commercio, colonie e impero alla vigilia della Rivoluzione americana" (April 1988)

Published as: *Commercio, colonie e impero alla vigilia della Rivoluzione americana. John Campbell pubblicista e storico nell'Inghilterra del sec. XVIII*, Leo S. Olschki, Firenze, 1990, 463 p.

ALAIMO AURELIO (1983-86)

Title of thesis: "L'organizzazione della città. Amministrazione comunale e politica urbana a Bologna dopo l'Unità (1859-1889)". (February 1988)

Published as: *L'organizzazione della città. Amministrazione comunale e politica urbana a Bologna dopo l'Unità (1859-1889)*, Bologna, Il Mulino, 1990.

Other recent publications:

"Le cooperative tipografiche in Italia e le origini della Galeati di Imola (1890-1903)", in M. Baruzzi, R. Campioni, V. Martinoli (eds), *Una tipografia di provincia. Paolo Galeati e l'arte della stampa tra otto e novecento*, Imola, Coop. Marabini, 1991, pp. 57-76.

A. Alaimo, V. Capecchi, "L'industria della macchina automobile a Bologna: un caso di specializzazione flessibile (1920-1990)" in P.P. D'Attorre, V. Zamagni (eds), *Distretti, imprese, classe operaia. L'industrializzazione dell'Emilia Romagna*, Milano, Franco Angeli, 1992, pp. 191-237.

"La ricerca della specializzazione: l'industria meccanica in Emilia (1850-1950)", in P.P. D'attorre, G. Pedrocco (eds), *Archeologia industriale in Emilia Romagna, Marche*, Milano, Pizzi ed., 1992, pp. 133-152.

BANTI MARIO ALBERTO (1985-88)

Title of thesis: "La Formazione di una Borghesia agraria (Piacenza, 1805-1914)" (March 1988)

Published as: *Terra e Denaro. Una borghesia padana dell'Ottocento*, Venezia, Marsilio, 1989.

Other recent publications:

"I proprietari nell'Italia centro-settentrionale (secoli XIX-XX)", in P. Bevilacqua (ed.), *Storia dell'Agricoltura Italiana in età contemporanea*, vol. II, Venezia, Marsilio, 1990, pp. 43-103.

"Storie e Microstorie: L'histoire sociale contemporaine en Italie (1972-1982)", in *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol. 3, March 1991, pp. 134-147.

A.M. Banti, M. Meriggi, "Elites e Associazioni nell'Italia dell'Ottocento", in *Quaderni Storici*, vol. n. 77, 1991.

BAUMANN WOLF-RÜDIGER (1977-80)

Title of thesis: "Die Merchant Adventurers, ihre Stapelplätze und der Handel mit Englischen Tuche sowie deren Verarbeitung an dem Kontinent im 16. und 17. Jahrhundert" (October 1982)

Published as: *The Merchants Adventurers and the Continental Cloth Trade (1560s-1620s)*, Walter de Gruyter, Berlin/New York, 1990, XII and 425 pp.

BIGARAN MARIA PIA (1986-89)

Title of thesis: "Governo municipale e gruppi dirigenti tra Otto e Novecento: il caso di Trento".

Publications:

"Infrastrutture urbane e politica municipale tra Otto e Novecento: il caso di Trento", in *Passato e Presente*, vol. 25, April 1991, pp. 81-98.

BOEKESTIJN AREND JAN (1986-89)

Publications:

"The Omnipresent Nationstate", in G. Trausch (ed.), *La construction de l'Europe du Plan Schuman aux Traités de Rome*, organized by the Groupe de Liaison des professeurs d'histoire contemporaine auprès des Communautés européennes, Luxembourg, 1991, pp. 234-256.

"The formulation of Dutch Benelux policy, 1945-1957", in R.T. Griffiths (ed.), *The Netherlands and the integration of Europe*, NEHA, 1990, pp. 27-48.

"Het Marshall Plan, de hulp aan Oost-Europa en het behoud van perestrojka", in *Internationale Spectator*, 44-1, January 1990, pp. 47-50.

BONI MANFRED (1976-77)

Title of thesis: "Freizügigkeit und Integration: zur Struktur und Funktion der Verflechtung der Arbeitsmärkte der Mitgliedstaaten

der Europäischen Wirtschaftsgemeinschaft". Dissertation 1975, University of Marburg; 488 p.

Published as: *Freizügigkeit und Integration: Struktur und integrationspolitische Bedeutung der Arbeitsmarktverflechtung zwischen den Mitgliedstaaten der Europäischen Wirtschaftsgemeinschaft*, Europäische Hochschulschriften. Reihe XXII: Soziologie; Vol. 20, Frankfurt/Main, 1976, 373 p.

CAGLIOTI DANIELA LUIGIA (1987-90)

Publications:

"I fallimenti del Tribunale di Commercio di Napoli: una fonte per lo studio del piccolo e medio commercio cittadino", in *Società e Storia*, vol. 11, n° 44, 1989, pp. 443-453.

"Artigiani e dettaglianti in città", in: *Storia d'Italia. Le Regioni: la Campania*, P. Marry e P. Villani (eds.), Torino, Einaudi, 1990, pp. 661-688.

CAMPORESI VALERIA (1985-88)

Title of thesis: "Mass Culture and National Traditions. The BBC and American Broadcasting, 1922-1954". (January 1990)

Summary:

The thesis attempts to establish the degree of "influence" exercised by the US. broadcasting system on British radio programmes and institutions. It includes a discussion on the importance of the American model in the introduction of independent television in Britain. It also endeavours to contribute to the debate on the use of the term "Americanisation" in the history of European culture.

Recent publications:

"Non ci sono canguri nel Kent. Il "Modello" radiofonico americano e l'introduzione della televisione commerciale in G.B., 1940-1954", in D.W. Ellwood (ed.), *Hollywood in Europe*, Firenze, Ponte alle Grazie, 1991, pp. 193-206.

"The Impact of US Broadcasting in Britain, 1922-27", in *Historical Journal of Film, Radio and Television*, vol. 10, 3 1990, pp. 257-274.

CAVAILLÉ JEAN-PIERRE (1984-87)

Title of thesis: "Le Monde de Descartes. Situation et enjeux de la fable du Monde" (January 1990)

Published as *Descartes. La Fable du Monde*. Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Librairie Philosophique J. Vrin, 1991

Summary:

Analysis and interpretation of Descartes's *Traité du Monde* through an attempt to locate Cartesian philosophy in its historical and cultural context;

Other recent publications:

"Un théâtre de la science et de la mort à l'époque baroque: l'amphithéâtre d'anatomie de Leyde", *EUI Working Paper HEC 90/2*, Florence, 1990.

"Une histoire, un discours, des méditations: récit, éloquence et métaphysique dans le Discours de la Méthode", in *Descartes, il metodo e i saggi*, Rome, ed. Giulia Belgioioso, 1990.

"Les sens trompeurs. Usage cartésien d'un motif sceptique", in *Revue Philosophique*, n° 1, Paris, 1991.

CHANEY EDWARD (1979-81)

Recent publications:

Chaney, P. Mack, (eds) *England and the Continental Renaissance. Essays in honour of J.B. Trapp*, Boydell Press, 1990.

Chaney, P. Vassallo (eds) *Journal of Anglo-Italian Studies*, Institute for Anglo-Italian Studies, University of Malta, 1991.

"The Visit to Vallombrosa: A Literary Legend", in Mario di Cesare (ed.), *Milton and Italy: Contexts, Images, Contradictions*, MRTS, Binghamton, New York, 1991, pp. 113-146.

CLESSE ARMAND (1978-81)

Title of thesis: "La Communauté européenne de défense: évolution du projet au niveau de l'interaction diplomatique et attitudes des principaux acteurs nationaux "(June 1982)

Published as: *Le projet de C.E.D. du Plan Pleven au "crime" du 30 août. Histoire d'un malentendu européen*, Nomos, Baden-Baden, 1989, 400 p.

COSTA PINTO ANTONIO (1986-89)

Publications:

"O Fascismo e a Crise da Ia República: Os Nacionalistas Lusitanos (1923-25)", in *Penélope*, n° 3, 1989, pp. 43-62.

"A Direita Radical em Portugal. Uma introdução", in *Risco*, n° 12, 1989, pp. 67-85.

"O Salazarismo e o Fascismo Europeu. Os Primeiros Debates nas Ciências Sociais", in AAVV, *Salazar e o Salazarismo*, Publicações D. Quixote, Lisbon, 1989, pp. 153-188.

"O Salazarismo na Recente Historiografia Internacional sobre o Fascismo Europeu. Velhos Problemas, Velhas Respostas?", in *Análise Social*, vol. XXV, 1990, pp. 695-713.

"The Radical Right in Contemporary Portugal", in Luciano Cheles (Ed.), *Neo-Fascism in Europe*, London and New York, Longman, 1991, pp. 167-190.

"The Literary Aspirations of Portuguese Fascism", in St. Larsen and D. Sanberg (eds), *Fascism and European Literature*, Bern/Frankfurt a.M./Paris, Peter Lang, 1991, pp. 238-253.

"The Salazar "New State" and European Fascism-Problems and perspectives of interpretation", Florence, *EUI Working Paper*, HEC n° 91/12, 1991.

COVA ANNE (1986-90)

Publications:

“Cécile Brunschieg (1877-1946) et la protection de la maternité”, in *Actes du 113e Congrès national des Sociétés savantes*, Paris, Association pour l'étude de l'histoire de la Sécurité Sociale, 1989, pp. 75-104.

“Louise Coppe (1846-1900) et sa maison maternelle”, in *Actes du 115e Congrès national des Sociétés savantes*, Paris, Association pour l'étude de l'histoire de la Sécurité Sociale, 1990, pp. 49-78.

“French Feminism and maternity: theories and policies, 1890-1918”, in Gisela Bock and Pat Thane (ed.), *Maternity and Gender Policies Women and the Rise of the European Welfare States, 1880s-1950s*, London, New York, Routledge, 1991, pp. 119-137.

DENEYS-TUNNEY ANNE (1982-85)

Title of thesis: “Ecriture du corps dans le roman au XVIII^e siècle”,

Published as *Ecritures du Corps – de Descartes à Laclos*, Presses Universitaires de France, May 1992.

FALCHERO ANNA-MARIA (1985-88)

Title of thesis: “Industria e finanza in Italia tra guerra e dopoguerra (1914-1921)” (November 1988)

Published as: *La Banca Italiana di sconto 1914-1921. Sette anni di guerra*, Franco Angeli Editore, Milano, 1990, 320 p.

Other recent publication:

La “Commissionissima”. Gli industriali ed il primo dopoguerra, Franco Angeli Editore, Milano, 1991, 552 p.

FLEISCHMANN PIERRE (1977-80)

Title of thesis: “Etre tchèue au XIX^e siècle (Processus de formation de la nation tchèue moderne), 1984.

Publications:

"Prague: la mue des dinosaures", Paris, le Forum international de politique 1989, in *Cosmopolitiques* (directeur Jean Ellenstein), vol. 11, pp. 77-82.

"L'Eternel printemps de Prague de Georges Sand", Paris, Le Forum international de politique, 1989, in *Cosmopolitiques*, vol. 12, pp. 115-125.

"Tchécoslovaquie: les juifs sur du velours", Paris, Alliance israélite universelle, 1990, in *Les Nouveaux Cahiers*, vol. 102, pp. 11-13.

FRAGNITO MARGIOTTA BROGLIO Gigliola (1976-79)

Recent publications:

"Evangelismo e intransigenti nei difficili equilibri del pontificato farnesiano", in *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, XXV, 1989, pp. 20-47.

"Della Robbia, Luca", in *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. XXXVII, 1989, pp. 169-173.

"Vittoria Colonna e l'Inquisizione", in *Benedictina*, 37, 1990, pp. 157-172.

"Gli ordini religiosi tra Riforma e Controriforma", in AA.VV., *Clero e società nell'Italia moderna*, Mario Rosa 4 (ed.), Bari, Laterza, 1992, pp. 115-205.

"La trattatistica cinque e seicentesca sulla corte cardinalizia: "Il vero ritratto d'una bellissima e ben governata corte", in *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, XVII, 1991, pp. 1-53.

"Ragioni dello Stato, ragioni della Chiesa e nepotismo farnesiano. Spunti per una ricerca", in *Atti del Convegno di studi Ragion di Stato e Ragioni dello Stato. Secolo XV-XVIII*, (Napoli, 9-10 July 1990).

"Le corti cardinalizie nella Roma del Cinquecento", in *Journal of Modern History*, December 1992.

"Le corti cardinalizie nella prima metà del Cinquecento: da Paolo Cortesi a Francesco Priscianese", in *Atti del Convegno Inter-*

nazionale *Paolo Cortesi e la cultura del suo tempo* (San Gimignano, 13-15 June 1991), Roma, Bulzoni, pp. 359-373.

"La Bible et l'enquête de la Congrégation de l'Index dans les bibliothèques des couvents italiens à la fin du XVI^e siècle", in *Atti del Convegno Internazionale La Bible imprimée dans l'Europe moderne, XV^e-XVIII^e siècle* (Paris, 21-23 November 1991).

"Intorno alla "religione" dell'Ariosto: i dubbi del Bembo e le credenze ereticali del fratello Galasso", in *Lettere Italiane*, June 1991.

HARRYVAN A.G. (1984-87)

Publications:

A.G. Harryvan en A.E. Kersten, "Nederland, de Benelux en de "Relance Européenne", 1954-1955", in N.C.F. Van Sas (ed.), *De Kracht van Nederland. Internationale positie en buitenlands beleid*, Haarlem, Becht, 1991, pp. 171-191.

"De Historiographie van de Europese integratie, 1945-1985", in W.A.F. Camphuis en C.G.J. Wildeboer Schut (ed.), *Europese eenwording in historisch perspectief*, Zaltbommel, Europese Bibliotheek, 1991, pp. 22-45.

"Tussen voorbeeld en schrickbeeld. De doorwerking van de Benelux-ervaringen in de Europese integratiepolitiek van Nederland en België, 1949-1958", in E.S.A. Bloemen, *De Beneluxfactor. België, Nederland en Luxemburg en de economische integratie van Europa, 1945-1958*, Amsterdam, NEHA, 1992.

HÜGLIN THOMAS O. (1977-80)

Publications:

Sozietales Föderalismus: Die politische Theorie des Johannes Althusius, Berlin/New York: Walter de Gruyter, 1991.

"Machiavelli Revisited in the Neo-Conservative Age", in *Journal of History and Politics*, vol. VIII, 1990, pp. 123-52.

"Better Small and Beautiful than Big and Ugly ?" Regionalism, Capitalism and the Postindustrial State", in *International Political Science Review*, vol. 10, 3, 1989, pp. 209-221.

JANSEN DIRK JACOB (1981-84)

Recent publications:

"Jacopo Strada editore del Settimo Libro", in Christof Thoenes (ed.), *Sebastiano Serlio*, Milano, 1989, pp. 207-215.

"Der Mantuaner Antiquarius Jacopo Strada", in *Fürstenhöfe der Renaissance: Giulio Romano und die klassische Tradition*, Wien, 1989, pp. 308-322.

"'Quanta Roma fuit, ipsa ruina docet': Kunstenaars en archeologen in het Rome van de Renaissance", in *Incontri: Rivista di studi Italo-nederlandesi*, 5, 1990, pp. 53-75.

"Jacopo Strada antiquario mantovano e la fortuna di Giulio Romano", in *Giulio Romano: Atti del Convegno Internazionale di Studi su "Giulio Romano e l'espansione europea del Rinascimento"*, Mantova, 1989, pp. 361-374.

"Jacopo Strada's Antiquarian Interests: A Survey of his 'Musaeum' and its Purpose", in *Xenia: Semestrale di Antichità*, 21, 1991, pp. 59-76.

KAISER WOLFGANG (1984-87)

Title of thesis: "Le temps des troubles. Marseille während der Bürgerkriege (1559-1596)" (June 1988)

Published as: *Marseille im Bürgerkrieg*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1991, 390 p.; French translation: *Marseille aux temps des troubles 1559-1596 – Morphologie sociale et lutte des factions*, Edition de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1992, 411 p.

KJÆRGAARD THORKILD (1983-86)

Publications:

Danmark og den franske revolution/Le Danemark et la Révolution Française, København, 1989, 125 p.

Fjorten billeder fran den frankse revolution 1792-1799/Quatorze images de la Révolution française, København, 1989, 38 p.

“Press and Public opinion in Eighteenth-Century Denmark-Norway”, in *Scandinavian Journal of History*, 14, 1990, pp. 215-30.

“Bolle Willum Luxdorps 'longævi'. Om den tidligste alderdomsforskning i Danmark”, Carlsbergfondet. Årsskrift, 1990, 124-35.

“La Révolution Française et l'historiographie danoise après 1814” in *La Storia della storiografia europea sulla rivoluzione francese*, Roma, 1990, Vol. 1, pp. 307-337.

“Dansk Kulturhistorisk Opslagsværk” (København, 1991): following entries: “gødning”, “hoveri”; “ukrudt”.

“Bladtegninger på Frederiksborg” (udstillingskatalog, 1991) 227 p.

“Den danske Revolution 1500-1800. En økohistorisk tolkning” (København, 1991) 441 s. (with French summary) – An English edition will be published by Cambridge University Press, 1993.

KRÜGER DIETER (1981-84)

Recent publications:

Dienststellen zur Vorbereitung des westdeutschen Verteidigungsbeitrages 1950-1955, CXXII, 762 p., 2 vols., Koblenz 1992 (= Findbücher zu Beständen des Bundesarchivs, Nr. 40).

“Probleme der archivischen Überlieferungsbildung im Rüstungsbereich”, in *Aus der Arbeit der Archive. Festschrift für Hans Booms*, Boppard (Boldt) 1989, pp. 162-177.

“Gustav Schmoller und der moderne deutsche Kapitalismus, in Pierangelo Schiera, Friedrich Tenbruck (eds), *Gustav Schmoller in seiner Welt: die Entstehung der Sozialwissenschaften in Deutschland und Italien*, Bologna, Berlin (Il Mulino, Duncker & Humblot), 1989, pp. 369-397.

“Sozialisierung der Privatversicherung? Auseinandersetzungen um Trägerschaft und Betriebsform in der deutschen Versicherungswirtschaft 1900-1950, in *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 78, 1989, pp. 346-377.

“Das Entstehen der westlichen Sicherheitsgemeinschaft, in *Neue Zürcher Zeitung*, 21.1.1990, p. 95.

“Ein Schriftgutkatalog für das Bundesamt für Wehrtechnik und Beschaffung. Ansätze zur Bewältigung des Massenproblems am Beispiel einer oberen Bundesbehörde”, in *Der Archivar*, 43, 1990, pp. 251-262.

Together with/Dorothe Ganser, “Quellen zur Planung des Verteidigungsbeitrages der Bundesrepublik 1950 bis 1955 in westdeutschen Archiven”, in *Militär-geschichtliche Mitteilungen*, 49, 1991, pp. 121-146.

KUCK GERHARD(1983-86)

Title of thesis: *Italienische Wege zum Sozialismus. Sozialismus- und Kommunismus Konzepte im Risorgimento (1765-1857)*. (February 1987)

Published as: *Italienische Wege zum Sozialismus. Sozialismus -und Kommunismus Konzepte im Risorgimento (1765-1857)*, Frankfurt/M., Haag + Herchen, 1991.

Other recent publications:

Karl Marx, Friedrich Engels und Italien, vol. 1: *Herausgabe und Verbreitung der Werke von Karl Marx und Friedrich Engels in Italien*; vol. 2: *Die Entwicklung des Marxismus in Italien: Wege, Verbreitung, Besonderheiten*, Frier, Karl-Marx-Heins, 1988/89.

PIERRE LANFRANCHI (1983-86)

Publications

“Les footballeurs-étudiants yougoslaves en Languedoc, 1925-1935”, *Sport Histoire*, 1989, n. 3, p. 43-59.

“Rugby contro calcio: la genesi delle due pratiche sportive nella Francia meridionale” dans *Ricerche Storiche*, n°2, 1989, pp. 339-351.

“Gli inizi del calcio nel Mediterraneo Occidentale” in G. PANICO & L. GIACOMARDO, (eds.) *Università e Sport. Il calcio giovanile in Italia.*, Roma FIGC, 1989, pp. 41-46.

“Nei meandri della storia dello sport” *Italia contemporanea*, 176, September, 1989, pp. 159-162.

“Le football sarrois 1947-1952”, *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, 26, April-June 1990, pp. 59-65.

“Il Bologna che il mondo tremare farà! una squadra di calcio durante il periodo fascista”, in *Azzuri 1990*, catalogue édité sous le patronage du ministère italien des affaires culturelles, La Meridiana, Roma, 1990, pp. 83-88.

“Calcio e progresso tecnologico”, *Lancilotto e Nausica*, VII, 1-3, 1990, pp. 58-65.

“Fußball in Europa 1920-1938. Die Entwicklung eines internationalen Netzwerks” in R. HORAK & W. REITER (eds.) *Die Kanten des runden Leders*, Promedia, Wien, 1991, pp. 163-172.

“Intégration ou impérialisme culturel? Les footballeurs professionnels africains en France”, in J. ARDOINO & J.-M. BROHM (eds.) *Anthropologie du Sport. Perspectives critiques*, Andsha-Matrice-Quel corps?, Paris, 1991, pp. 119-121.

“L'Italia e i 'suoi' mondiali” in F. ANDERLINI & R. LEONARDI (eds.) *Politica in Italia. I fatti dell'anno e le interpretazioni*, Il Mulino, Bologne, 1991, pp. 243-253.

“Quando l'altra Italia va al potere”, in V. DINI & O. NICOLAUS (eds.) *Te Diegum*, Leonardo, Milan, 1991, pp. 129-135.

“Una nazione in divenire” (Une nation en devenir. L'équipe du FLN et la guerre d'Algérie), *Lancilotto e Nausica*, VIII, 1-2, 1991, pp. 110-115.

“Bologna 'The team that shook the world'”, *The International Journal of the History of Sport*, Vol. 8, December, 3, 1991, pp. 336-346.

“Lo sport nella storia. Il calcio dall'Inghilterra all'Europa” *In-Formazione*, Vol. 10, December, 20, 1991, p. 5-11.

(Ed.) *Il calcio e il suo pubblico*, Edizione Scientifiche Italiane, Napoli 1992, pp. 392.

“Il calcio dei calciatori” (Le football des footballeurs. La profession de joueur de football en France dans les années Trente) (*Ibid.*) 1992, pp. 102-115.

LIEBREICH KAREN (1981-85)

Publications:

Doing Business in Eastern Europe, London, 1991 (BBC Books)

LOMBARDI DANIELA (1981-84)

Title of thesis: *Povert  maschile, povert  femminile. L'ospedale dei mendicanti nella Firenze Medicea*. (June 1986)

Published as: *Povert  maschile, povert  femminile. L'ospedale dei mendicanti nella Firenze dei Medici*, Bologna, Il Mulino, 1988.

Other recent publications:

“L'ondata di pauperismo”, in R. Romano (ed.), *Storia d'Italia, vol VI, il XVII secolo: la dinamica di una crisi*, Milano, Bompiani, 1989, pp. 169-192.

Daniela Lombardi e Flores Reggiani, “Da assistita a serva. Circuiti di reclutamento delle serve attraverso le istituzioni assistenziali (Firenze-Milano, secc. XVII-XVIII)”, in *La donna nell'economia, secc. XIII-XVIII, Atti della XXI Settimana di Studi dell'Istituto F. Datini di Prato*, Firenze, Le Monnier, 1990, pp. 301-319.

MINECCIA FRANCESCO (1983-87)

Publications:

“Aspetti e questioni di storia della Toscana durante il periodo rivoluzionario e napoleonico”, in *Ricerche storiche*, vol. XIX, n° 2, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1989.

“La montagna pistoiese e le migrazioni stagionali: tradizioni e mutamento tra et  leopoldina e restaurazione”, in I. Tognarini (Ed.), *Il Territorio Pistoiese e i Lorena tra '700 e '800: viabilit  e bonifiche*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1990.

“Spirito cittadino e memoria collettiva: il caso di Fiesole”, in *Ricerche Storiche*, t. XXI, n° 2, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1991.

NELLO PAOLO (1978-81)

Title of thesis: “Dino Grandi. La formazione giovanile di un leader fascista (1895-1925), pp. 830. (October 1984)

Published as *Dino Grandi. La formazione di un leader fascista*, Bologna, “Il Mulino”, 1986, pp. 302.

Other recent publications:

“La vocazione totalitaria del fascismo e l'equivoco del filofascismo liberale e democratico. Il caso di Pisa (1919-1925)”, in *Storia contemporanea*, vol. XX, 1989, Bologna, “Il Mulino”, pp. 393-446, pp 601-664.

“Natura e funzione del mito dannunziano nel primo fascismo”, in *Storia contemporanea*, vol. XX, Bologna, “Il Mulino”, 1990, pp. 1131-1148.

“Stato, Società e Democrazia cristiana in Italia dalla costituzione ad oggi”, in *Storia contemporanea*, vol. XXII, 1991, Bologna, Il Mulino, pp. 857-872.

“I cattolici italiani e il sindacalismo”, in *Studi economici e sociali*, vol. XXVI, 1991, fasc. II, pp. 34-56.

NOIRET SERGE (1979-82)

Title of thesis: “Biographie de Nicola Bombacci: Du Réformisme au Révolutionnarisme, 1879-1924” (January 1985)

Published as *Massimalismo e crisi della Stato liberale: Nicola Bombacci, 1879-1924*, Milano, Angeli, 1992.

Summary:

Through the life story of Nicola Bombacci, the thesis considers the birth of the PSI as a mass party and the crisis of the liberal State after the First World War in Italy. It describes the foundation of the Italian Communist Party and the maximalists' links with Moscow,

and the Communist International, on the basis of a variety of unpublished sources.

Other recent publications:

(ed.) *Political Strategies and Electoral Reforms: Origins of Voting Systems in Europe in the 19th and 20th Centuries*, Baden-Baden, Nomos Verlag, 1990.

"Riforme elettorali e crisi dello Stato liberale: la Proporzionale, 1914-1918", in *Italia Contemporanea*, n° 174, March 1989, pp. 29-56.

"Sindacalisti rivoluzionari e comunisti a Parma nell'opposizione al Fascismo: le elezioni del 15 maggio 1921", in *Storia e Documenti*, Parma, vol. 4, 1990, pp. 38-56.

"Partiti politici e sistema politico in Belgio, 1830-1980. Dallo Stato nazionale allo stato federale: un percorso tra storia, sociologia politica e diritto pubblico", in *Ricerche di Storia Politica*, V, 1990, pp. 87-128

"D'Annunzio, i comunisti e la candidatura di De Ambris a Parma", a cura di Elena Ledda e Guglielmo Salotti, *Un capitolo di Storia: Fiume e D'Annunzio*, Roma, Lucarini, 1991, pp. 85-138.

Serge Noiret e Zeffiro Ciuffoletti (eds.) *I Modelli di Democrazia in Europa e il caso italiano*, Firenze, Ponte alle Grazie, 1992.

ØSTERGÅRD UFFE (1977-79)

Publications:

Europas ansigter (The Faces of Europe). Nationale Stater og politiske kulturer: en ny gammel verden, Copenhagen, Rosinante/Munksgaard, 1992, 444 p.

"Peasants and Danes: the Danish National Identity and Political Culture", in *Comparative Studies in Society and History*", vol. 34: 1, January 1992, pp. 3-27.

Author and editor: Østergård Uffe, *Britain: Nation, State and Decline*, in *Special Issue of Culture and History*, 9-10, Copenhagen, Academic Press, 1991.

Akropolis-Persepolis, Tur/retur, Hellenismeforskning, mellen orientalisme, hellenisme, imperialism og afkolonisering, århus University Press, 1991.

PAZZAGLI ROBERTO (1985-88)

Title of thesis: "Scuole d'agricoltura e poderi sperimentali. Agronomia, Istruzione e progresso tecnico nella prima metà dell'800." (February 1990)

Summary:

Following the considerable interest taken in agriculture in the second half of the next century, was a period when in various European countries there was a move towards applying agronomy and accumulated knowledge to the furtherance of agricultural development. The agricultural colleges at various levels that emerged in Western Europe in the early 19th century, and in particular in Italy as from 1830-40, were instruments well-suited both for making links between scientific knowledge and economic requirements and for the creating contact between the landlord's world and the peasant's, between town and country. Through teaching and experiment, there was an endeavour for the first time to supply a solution to the problem of professional training in the agricultural world. The acme of these efforts was marked by the State's intervention to organize a consistent system of agricultural education in the second half of the 19th century. The thesis deals with the Italian case, distinguishing its regional variations and locating in the context of the European circuits for circulating scientific knowledge

Other recent publications:

"Il ruolo della Toscana nella circolazione della conoscenze agrarie in Italia durante la prima metà dell'800.", in S. Zaninelli, (ed.) *Le conoscenze agrarie e la loro diffusione in Italia nell'Ottocento*, Torino, Giappichelli, 1990, pp. 257-278.

"Il territorio e l'agricoltura nell'età moderna", in *Calcinaia: una comunità sull'Arno dal '500 a oggi*, Calcinaia, Ed. Progetto, 1990, pp. 1-43.

"Problemi di ricerca sull'identità di un centro della Valdinievole; La comunità di Ruggiano nell'età moderna", in *Ricerche storiche*, vol. XXI, 1991, pp. 229-254.

PETRI ROLF (1985-88)

Title of thesis: "Autarchia, guerra, zone industriali. Continuità e transizione dell'intervento "straordinario" nell'industria italiana". (March 1988)

Published as: *La Frontiera industriale. Territorio, grande industria e leggi speciali prima della Cassa per il Mezzogiorno*, Milano, Franco Angeli, 1990.

Other recent publications:

Storia di Bolzano, Padova, Il Paligrafo, 1989, 287 p.

"Industria, territorio, intervento speciale. Riflessioni su una tradizione non solo meridionalista", in *Meridiana, Riviste di storia e scienze sociali*, vol. 11-12, Roma, I.M.E.S., 1991, pp. 73-112.

"Tra municipio e ciminiera. Pubblico e privato nella prima età industriale", in Maurizio Zangarini (ed.), *Il Canale Camuzzoni, Industria e società a Verona dall'Unità al Novecento*, Verona, Cierre, 1991, pp. 137-149.

PIEROZZI LETIZIA (1987-90)

Publications:

"Intorno al 'commento sopra il poema' di Francesco Giorgio Veneto", in *Rinascimento*, vol. XXX s., 1990, pp. 283-307.

Letizia Pierozzi/ Elisabetta Scapparone, "Il volgarizzamento del De Rerum Natura di Bernardino Telesio a opera di Francesco Martelli, in *Giornale critico della filosofia italiana*, vol. LXIX (LXXXI) – Fasc. II, May-August 1990, pp. 160 -181.

RAGGIO OSVALDO (1984-87)

Title of thesis: "La politica nella parentela. Forme sociali e pratiche in una comunità della Repubblica di Genova (secoli XVI-XVII)" (November 1988)

Published as *Faide e parentele. Lo stato genovese visto dalla Fontanabuona*, Torino, Einaudi, 1990.

Summary:

The main subject of the thesis is the nature of political competition in rural communities of early modern Liguria. Using judicial, notarial and administrative records, the author examines forms of local conflict in the light of pervasive tensions between kin groups. The idiom of kinship is the basic organising principle of social and political identity and relationships. Enmity and feud, together with arbitration and settlement involving direct interaction with government commissioners from Genoa, are the inner and outer dimensions along which kinfolk build, test and consolidate group cohesiveness. In all instance, the dynamics of kin relationships are closely interwoven with those of local and overarching authorities.

Publications:

"Etnografia e storia politica. La faida e il caso della Corsica", in *Quaderni Storici*, 75 (1990), pp. 937-54.

"Forme e pratiche di appropriazione delle risorse. Casi di usurpazione delle comunaglie in Liguria", in *Quaderni Storici*, 79 (1992), pp. 135-169.

REGGIANI FLORES (1986-89)

Publications:

"Domestici e domesticità. 'Marginalità' ad un tema emergente, in *Società e storia*, 1989, n° 43, pp. 133-164.

Daniela Lombardi – Flores Reggiani, "Da assistita a serva. Circuiti di reclutamento delle serve attraverso le istituzioni assistenziali (Firenze-Milano, XVII-XVIII secc.)", in *Istituto internazionale di storia economica "F. Datini", La donna dell'economia. Secc. XIII-XVIII – Atti della Ventunesima Settimana di Studi, 10-15 aprile 1989*, Firenze, Le Monnier, 1990, pp. 301-319.

Flores Reggiani – Elisa Paradisi, "L'esposizione infantile a Milano fra Seicento e Settecento: il ruolo dell'istituzione", in *Enfance abandonnée et société en Europe. XIV^e – XX^e siècle*, Ecole Française de Rome, 1991, p. 937-979.

“Un problema tecnico e un problema morale”: la crisi delle domestiche (Milano, 1890-1914)”, in A. Gigli Marchetti e N. Torcellan (eds.), *Donna Lombarda, 1860-1945*, Milano, Franco Angeli, 1992, pp. 149-179.

REITER HERBERT (1983-86)

Title of thesis: “Politische Asyl im 19. Jahrhundert. Die deutschen politischen Flüchtlinge des Vormärz und der Revolution von 1848/49 in Europa und den USA” (June 1988)

Published as: *Politisches Asyl im 19. Jahrhundert. Die deutschen politischen Flüchtlinge des Vormärz und der Revolution von 1848/49 in Europa und den USA*, Berlin, Duncker & Humblot, 1992 (Historische Forschungen; vol. 47), 391 p.

SABBATINI RENZO (1982-85)

Title of thesis: “La manifattura della carta in età moderna: il caso toscano”. (June 1988)

Published as: *Di bianco lin candida prole. La manifattura della carta in età moderna e il caso toscano*, Milano, Franco Angeli, 1990.

Other recent publications:

“Danaro e potere, la nuova nobiltà”, in *Storia d'Italia*, (diretta da R. Romano), vol. V, *L'Italia come Modello*, Milano, Bompiani, 1989, pp. 169-192.

“Firenze-Amsterdam: un caso di spionaggio industriale tra Sei e Settecento”, in *Incontri, Rivista di studi italo-neerlandesi*, Amsterdam, 1989, n° 3, pp. 85-91.

“La rifeudalizzazione”, in *Storia d'Italia*, (diretta da R. Romano), vol. VI, *Il XVII secolo: la dinamica di una crisi*, Milano, Bompiani, 1989, pp. 193-216.

“L'occupazione femminile in cartiera: tra manifattura e industria”, in *Società e storia*, n° 49, 1990, pp. 547-565.

“Territorio e attività produttive: i due volti della manifattura cartaria pistoiese sotto i Lorena”, in *Il territorio pistoiese e i*

Lorena tra '700 e '800: viabilità e bonifiche (a cura di Ivan Tognarini), Napoli, ESI, 1990, pp. 485-512.

Tra passato e futuro: l'industria cartaria lucchese, Lucca, Maria Pacini Fazzi Editore, 1990.

“La manifattura cartaria in età moderna: imprenditorialità, rapporti di produzione e occupazione”, in *Atti della XXIII Settimana di Studi “F. Datini” Produzione e commercio della carta e del libro (secc. XIII-XVIII), Prato 15-20 Aprile 1991*, Firenze, 1992.

SANCHEZ-ALONSO BLANCA (1987-90)

Publications:

“Una serie de emigración española, 1882-1930”, Madrid, 1990, in *Revista de Historia economica*, vol. VIII, 1. 1990, pp. 133-172.

“La visión contemporánea de la emigración española”, in *Estudios migratorios latinoamericanos*, vol. IV, 13, 1989, pp. 439-466.

SEGRETO LUCIANO (1984-87)

Publications:

L'archivio storico della Monte Armata, Milano, Franco Angeli, 1989.

Una joint-venture fallimentare: la Vickers, la Terni e l'industria italiana degli armamenti (1905-1933), Ancona, E.R.S.U., 1989.

“La città e il suo doppio: la storia di Pra tra Otto e Novecento”, in *Studi Storici*”, vol. XXX (1989), n° 3.

“L'industria chimica e mineraria in Italia. Indicazioni bibliografiche”, in *La Montecatini. Capitoli di storia di una grande impresa*, edited by Franco Amatori e Bruno Bezza, Bologna, Il Mulino, 1990.

“Dal Politecnico alla Edison. Appunti per una biografia di Giacinto Motta”, in *Studi Storici*, vol. XXX (1990), n° 2.

Monte Amiata. Il mercurio italiano. Strategie internazionali e vincoli extraeconomici, Milano, Franco Angeli, 1991.

STILLING NIELS PETER (1979-80)

Title of thesis: "De nye byer. Stationsbyernes befolkningforhold og funktion 1840-1940". (The new Towns. Population and Function of the Railroadtowns, 1840-1940).

Defended at the University of Copenhagen (Inst. of Economic History).

Published by Selskabet for Stationsbyforskning, København-/Viborg:1987.

Summary: The 579 pages book analyzes the development of a new town type connected to the 19th Century modernization. The rapid development of the railroadtowns in the second half of the 19th Century are seen as a result of the agricultural modernization, the innovations especially within the traffic sector and the migration of huge populations in Europe and the USA from land towards the towns.

Publications:

Viggo Rasmussen – A New Zealand Immigrant writes Home 1874-1928. (Danish Immigration to New Zealand), Aalborg 1990, pp 60-78).

"Forord til O.J. Rawert: Kongeriget Danmarks industrielle forhold". Ebeltoft (Skippershoved), 1992. (Genoptryk af Rawerts 1850-udgave).

TAIANI RODOLFO (1987-90)

Publications:

E. Renzetti, R. Taiani, "La letteratura dei segreti in alcuni manoscritti trentini", in *Studi Trentini di scienze storiche*, vol. LXVII (1988), sez. I, n° 4, Trento, Temi, 1989, pp. 447-473.

"Panacee a confronto: legno santo e mercurio", in *Il farmaco nei tempi: antichi farmaci*, Mantova, Farmitalia, 1990 pp. 53-70.

"L'acqua e la sua anima: il contributo della scienza chimica allo sfruttamento delle fonti di acqua minerale nella prima metà del XIX secolo", in *Nuncius. Annali di storia della scienza*, vol. VI (1991), n° 2, Firenze, Olschki, 1991, pp. 83-107.

VAN GELDEREN MARTIN (1984-87)

Title of thesis: "The political thought of the Dutch Revolt, 1555-1590" (November 1988)

Published as: *The political thought of the Dutch Revolt, 1555-1590*, (in 'Ideas in Context Series'), Cambridge, Cambridge U.P., 1992.

Summary:

This book is a comprehensive study of the history of the political thought of the Dutch Revolt (1555-90). It explores the development of the political ideas which motivated and legitimised the Dutch resistance against the government of Philip II in the Low Countries, and which became the ideological foundations of the Dutch Republic as it emerged as one of the main powers of Europe. It shows how notions of liberty, constitutionalism, representation and popular sovereignty were of central importance to the political thought and revolutionary events of the Dutch Revolt, giving rise to a distinct political theory of resistance, to fundamental debates on the 'best state' of the new Dutch commonwealth and to passionate disputes on the relationship between church and state which prompted some of the most eloquent early modern pleas for religious toleration.

In conclusion the author situates the political thought of the Revolt within the history of the European tradition, arguing that sixteenth-century political theory, inspired by the indigenous legacy of its constitutionalism and civic culture, and the intellectual legacy of the late Middle Ages, Renaissance and Reformation, should be considered as one of the principal foundations of modern political thought.

Other recent publications:

Op zoek naar de Republiek: politiek denken tijdens de Nederlandse opstand, Hilversum, Verloren, 1991.

"The Machiavellian moment and the Dutch revolt: the rise of neostoicism and Dutch republicanism", in Bock G., Skinner Qu., Viroli M. (eds), *Machiavelli and republicanism*, Cambridge, Cambridge U.P., 1990, pp. 205-223.

"Conceptions of liberty during the Dutch revolt (1555-1590", in *Parliaments, Estates Summary: Representation*, vol. 9, 1989, pp. 137-153.

WAINWRIGHT V.L.(1977-79)

Publications:

"Lending to the Lord: Defoe's rethorical design in "A Journal of the Plague Year", in *British Journal for Eighteenth-Century Studies*, vol. 13, n° 1, spring 1990, pp. 59-72.

WARNER ISABEL (1983-86)

Title of thesis: "The Deconcentration of the West German Steel Industry, 1949-1953" (May, 1991)

Summary:

The thesis, based on British, French and German archival sources, examines Allies-German negotiations on the deconcentration of the West German steel industry during the period 1949-53. Allied efforts to implement this policy (i.e. reduction of the number of steelworks operating in the Ruhr, elimination of "Verbundwirtschaft", introduction of liberal business practices) and German endeavours to modify it, at a time when rising Cold War pressures were transforming the Allied-German relationship from occupation to partnership (i.e. ECSC and Bonn Conventions) are analysed.

Other recent publications:

"Allied-German Negotiations on the Deconcentration of the West-German Steel Industry", Ian Turner (ed.), *Reconstruction in Post-War Germany. British Occupation Policy and the Western Zones, 1945-1955*, Oxford, Berg, 1989, pp. 155-185.

WILKENS ANDREAS (1986-89)

Title of thesis: "Frankreich und die Deutsche Ostpolitik. Die Reaktionen auf die Ostverträge und die Mitwirkung an den Berliner Viermächte-Verhandlungen (1969-1974)

Published as: *Der unstete Nachbar, Frankreich, die deutsche Ostpolitik und die Berliner Viermächte-verhandlungen 1965-1974*,

München, Oldenburg 1990. Schiftenreihe der Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte, Vol. 60.

WILKING SUSANNE (1986-89)

Title of thesis: "Die Volksschullehrerinnen und ihre Organisationen in Italien von 1860 bis zum Ersten Weltkrieg", (November 1990), to be published this year, Frankfurt, Verlag Peter Lang.

Publications:

"Die Berufsausbildung der Volksschullehrerinnen und Volksschullehrer in Italien von 1860-1900", in *Paedagogica Historica. (International Journal of the History of Education)*, Bd. XXVI, Nr. 1/1990, pp. 47-73.

A.G. Marchetti e N. Torcellian (eds.), "Le maestre elementari a Milano e l'Associazione magistrale milanese dalla fine dell'Ottocento al 1914", in *Donna lombarda 1860-1945*, Milano, 1992, pp. 200-204.

ZIEGLER DIETER (1986-88)

Title of thesis: *Das Korsett der "Alten Dame". Die Geschäftspolitik der Bank of England, 1860-1913*, (June 1986)

Published as: *"Das Korsett der "Alten Dame". Die Geschäftspolitik der Bank of England, 1844-1913*, Frankfurt/Main (Schriftenreihe des Instituts für bankhistorische Forschung, Vol. 15), 1990.

Publications:

Central Bank, Peripheral Industry. The Bank of England in the Provinces, 1826-1913, Leicester (University Press), 1990.

"Central Banking in the English Provinces in the Second Quarter of the Nineteenth Century", in *Business History*, vol. 31 (1989), pp. 33-47.

Jean Monnet Fellows

ARCIDIACONO BRUNO (1983-84)

Publications:

Alle origini della divisione europea armistizi e commissioni di controllo alleate in Europa orientale, 1944-1946, Firenze, Ponte alle Grazie, 1992.

"Gli alleati e l'armistizio della Romania: variazioni su un tema italiano", in *Storia delle relazioni internazionali*, vol. IV, n°2, pp. 137-354.

"Dei rapporti tra diplomazia e aritmetica: lo 'strano accordo' Churchill-Stalin sui Balcani (Mosca, Ottobre, 1944)", in *Storia della relazioni internazionali*, vol. V, n° 2, pp. 245-277.

BARASH JEFFREY ANDREW (1987-1988)

Recent publications:

"Über den geschichtlichen Ort der Wahrheit. Hermeneutische Perspektiven bei Wilhelm Dilthey und Martin Heidegger", in *Heidegger: Innen- und Aussenansichten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1989.

"Die Auslegung der öffentlichen Welt als politisches Problem: Zu Hannah Arendts Heidegger-Deutung", in *Zur philosophischen Aktualität Heideggers*, vol. II: *Im Gespräch der Zeit*, Frankfurt am Main: Klostermann, 1990); traduction serbo-croate: "Izlaganje javnog sveta kao politicki problem: tumacenje Heideggera prema Hannah Arendt", in *Gledista*, Beograd, n° 5-6, vol. 30, May-June, 1989.

"Identité nationale et identité linguistique chez le jeune J.G. Herder", in *Les cahiers de Fontenay. Philosophie et Politique en Allemagne (XVIIème-XXème siècles)*, Ecole Normale Supérieure Fontenay/Saint-Cloud, n° 58/59, June 1990.

"Penser l'histoire dans le champ de la philosophie" in *Paul Ricoeur ou les métamorphoses de la raison herméneutique*, Paris, éd. du Cerf, 1991, pp. 199-203.

"Martin Heidegger in the Perspective of the 20th Century" in *Journal of Modern History*, vol. 64, n° 1, March 1992, pp. 52-78.

CHARUTY GIORDANA (1985-86)

"De la preuve à l'épreuve", in *Terrain*, n°14, 1990, pp. 47-59.

CIFOLETTI GIOVANNA (1988-89)

Publications:

"La cultura matematica tra '500 e '660: un convegno", in *Rivista di storia della filosofia*, vol. 3, 1989, pp. 553-567.

La méthode de Fermat: son statut et sa diffusion, Paris, Belin, 1991, collection "Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences".

"Quaestio sive aequatio: la nozione di problema proposta nelle *regulae* di Cartesio", in *Da Democrito a Collingwood. Studi di storia della filosofia*, Alfonso Ingegno (ed.), Firenze, Olschki, 1991, pp. 43-79.

FERRARI BRAVO G. (1985-86)

Publications:

Keynos. Uno Studio di Diplomazia economica, Padova, Cedam, 1990, vol. 1-480."

"In the name of our mutual friend ...", *The Keynes - Cuno Affair*", in *The Journal of Contemporary History*, 1 (1989), 147-168.

FONTAINE LAURENCE (1987-88)

Publications:

"Affare di Stato, affari di famiglia: politica anti-protestante, strategie private e vita comunitaria in una valle alpina del XVII secolo", in *Quaderni Storici*, 72, 1989, p. 849-882.

“Solidarités familiales et logiques migratoires en pays de montagne à l'époque moderne” , in *Annales ESC*, 6, 1990, p. 1433-1450.

“ Family Cycles, Peddling and Society in Upper Alpine Valleys in the Eighteenth Century” , in Stuart Woolf ed., *Domestic strategies. Work and Family in France and Italy 17-18 th century*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme-Cambridge University Press, 1991, p. 43-68.

“Le marché contraint, la terre et la Révocation dans une vallée alpine” in *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, Vol. 38, 1991, p. 275-294.

LAZAR MARC (1986-87)

Title of thesis: “Maisons rouges. Les Partis communistes français et italien de la Libération à nos jours”. Paris. Aubier, 1992.

Published as: *Maisons rouges. Les Partis communistes français et italien de la Libération à nos jours*, Paris, Aubier, 1992, 419 p.

Other recent publications:

“Le parti communiste italien face au défi des années quatre-vingt”, in *Commentaire*, n° 44, winter, 1988-1989, pp. 937-948.

“PCF, PCI, euromissiles et lutte pour la paix, 1979-1987”, in *Communisme*, n° 18-19, 1989, pp. 149-161.

M. Lazar, St Courtois, “Le communisme en Europe occidentale”, in *Vingtième siècle*, n° 21, January-March 1989, pp. 121-123.

“Dans les décombres du communisme français”, in *Esprit*, n° annuel sur la France en politique, March-April 1989, pp. 141-148.

“Les intellectuels communistes français des années cinquante et les prolétaires”, in *L'Information historique*, n° 3, 1989, pp. 124-130.

“Révoltes, révolutions et PCF en mai 1968”, in *Révolte et société* (Actes du colloque des 26-28 mai 1988), Histoire au présent-Publications de la Sorbonne, 1989, vol. 2, pp. 248-254.

M. Lazar, St Courtois, “Déclin général du communisme en Europe occidentale” in Philippe Habert et Colette Ysmal (sous la direction

de), *Les élections européennes de 1989*, Le Figaro-Etudes politiques, 1989, pp. 16-17.

"Affinités électives", "convergences parallèles" et "déchirements fraticides": les relations entre partis communistes et socialistes en France et en Italie", in *Pouvoirs*, n° 50, 1989, pp. 151-168.

"Le 18ème congrès du Parti communiste italien", in *L'OURS*, n° 201, June-July 1989, pp. 6-7.

"La gauche italienne et les bouleversements à l'Est", in *Nouvelle Europe*, n° 1, March 1990, pp. 35-37.

"Elections régionales en Italie: un test pour les alliances", in *Journal des élections*, n° 12, April-May 1990, pp. 50-51.

"Le parti communiste italien et son 18ème congrès", in *Communisme*, n° 22-23, 1990, pp. 6-12.

M. Lazar, St Courtois, "Rechute, rémission ou convalescence. Les communistes aux élections européennes de 1989", in *Communisme*, n° 22-23, 1990, pp. 162-167.

"Damné de la terre et homme de marbre. L'ouvrier dans l'imaginaire du PCF du milieu des années trente à la fin des années cinquante", in *Annales E.S.C.*, n° 5, September-October 1990, pp. 1071-1096.

"Les partis communistes italien et français et l'après-Staline", in *Vingtième Siècle*, n° 28, October-December 1990, pp. 3-13.

"Les partis communistes ouest-européens", in *L'année internationale 1990-1991*, pp. 39-40.

"La politique étrangère italienne: une nouvelle donne", in *L'année internationale 1990-1991*, pp. 43-44.

"Bernard Pudal ou les dangers d'un syndrome parisien", in Denis Pescanski, Michael Pollack, Henry Rousso, *Histoire politique et sciences sociales*, Bruxelles, Complexe, 1991, pp. 113-122.

"Le PCF et le gaullisme 1958-1969", in Institut Charles de Gaulle, *De Gaulle en son siècle, 2-La République*, (La Documentation française), Paris, Plon, 1992, pp. 333-339.

"De Gaulle et les communistes: une passion française", in Institut Charles de Gaulle, *De Gaulle en son siècle, 2-La République*, (La Documentation française), Paris, Plon, 1992, pp. 349-352.

"Unité et crise des PC ouest-européens 1947-1960", in *Communisme*, n° 29-30, 1991, pp. 29-43.

MATTHEWS GRIECO SARA F. (1987-88)

Recent publications:

"*Querelle des Femmes*" or "*Guerre des Sexes? Visual Representations of Women in Renaissance Europe*, (Exhibition catalogue, Villa Schifanoia, September, 1989), Florence, European University Institute, 1989, 57 p.

Ange ou diablesse. La représentation de la femme au XVIe siècle, Librairie E. Flammarion, Paris, 1991, 495 p.

"Breastfeedings, Wet Nursing and Infant Mortality in Europe (1400-1800)", in Matthews Grieco Sara F. and Corsini Carlo A. (eds), *Historical Perspectives on Breastfeeding. Two Essays*, Florence, UNICEF International Child Development Center and Istituto degli Innocenti, 1991, pp. 15-62.

"Corpo, aspetto e sessualità" in Georges Duby, Michèle Perrot (eds.), *Storia delle donne in Occidente*, vol III, Natalie Zemon Davis, Arlette Farge (eds.), *Dal rinascimento all'età moderna*, Roma/Bari, Giuseppe Laterza Ed., 1991, pp. 53-99. Translated as "Corps, apparances, sexualité" in *Histoire des femmes*, Paris, Plon, 1991.

"La querelle des femmes nell'Europa del Rinascimento", in *Quaderni Storici*, Notizie dei Quaderni, nuova serie 74, 1990, pp. 683-688.

MUGNAI CARRARA DANIELA (1983-84)

Publications:

La biblioteca di Nicolò Leonicensi. Aristotele e Galeno: cultura e libri di un medico umanista, Firenze, L.O. Olschki ed., 1991.

“La polemica “Defane Rabido” di Nicolò Leoniceno, Nicolo Zocca e Scipione Carteromaco: un episodio di filologia medico-umanistica”, in *Intrepres*, vol. IX, 1989, pp. 196-236.

PERROT PHILIPPE (1988-89)

Publications:

Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècles, Paris, Le Seuil (coll. Point-Histoire), 1990.

“Simplicité et démocratisation: quelques remarques”, in *Ethnologie française*, Paris, A. Colin, 1989.

“Geschiedenis van de luxe in Frankrijk. Enkele richtlijnen, opmerkingen en suggesties”, in *De Verleiding van de overvloed. Reflecties op de eigenheid van de cultuurgeschiedenis*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1991, pp. 99-114.

WENGENROTH ULRICH (1983-1984)

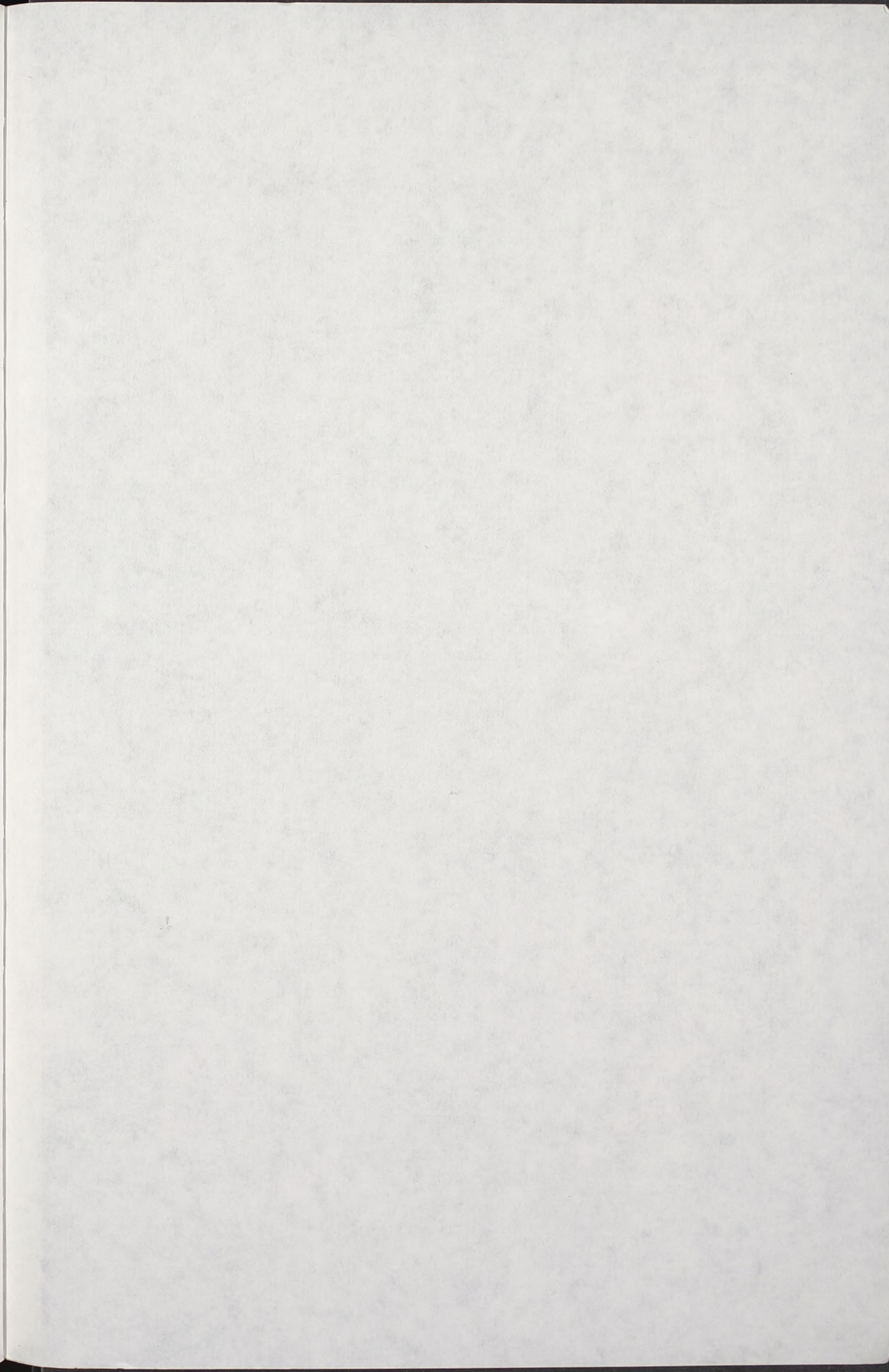
Recent publications:

- (Hrsg.), *Prekäre Selbständigkeit. Zur Standortbestimmung von Handwerk, Hausindustrie und Kleingewerbe im Industrialisierungsprozeß* (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, Beiheft 31), Stuttgart: Steiner, 1989.

- (Ed together with Volker Benad-Wagenhoff and Akos Paulinyi), *Emanzipation des kontinentaleuropäischen Maschinenbaus vom britischen Vorbild* (THD Schriftenreihe Wissenschaft und Politik, 53), Darmstadt: Technische Hochschule Darmstadt, 1990.

“Schwierige Beute. Lothringen in den Planungen der deutschen Schwerindustrie”, in Claude Carlier, Stefan Martens (eds), *La France et l'Allemagne en guerre. Septembre 1939 – November 1942*, Paris, 1990, pp. 453-467.

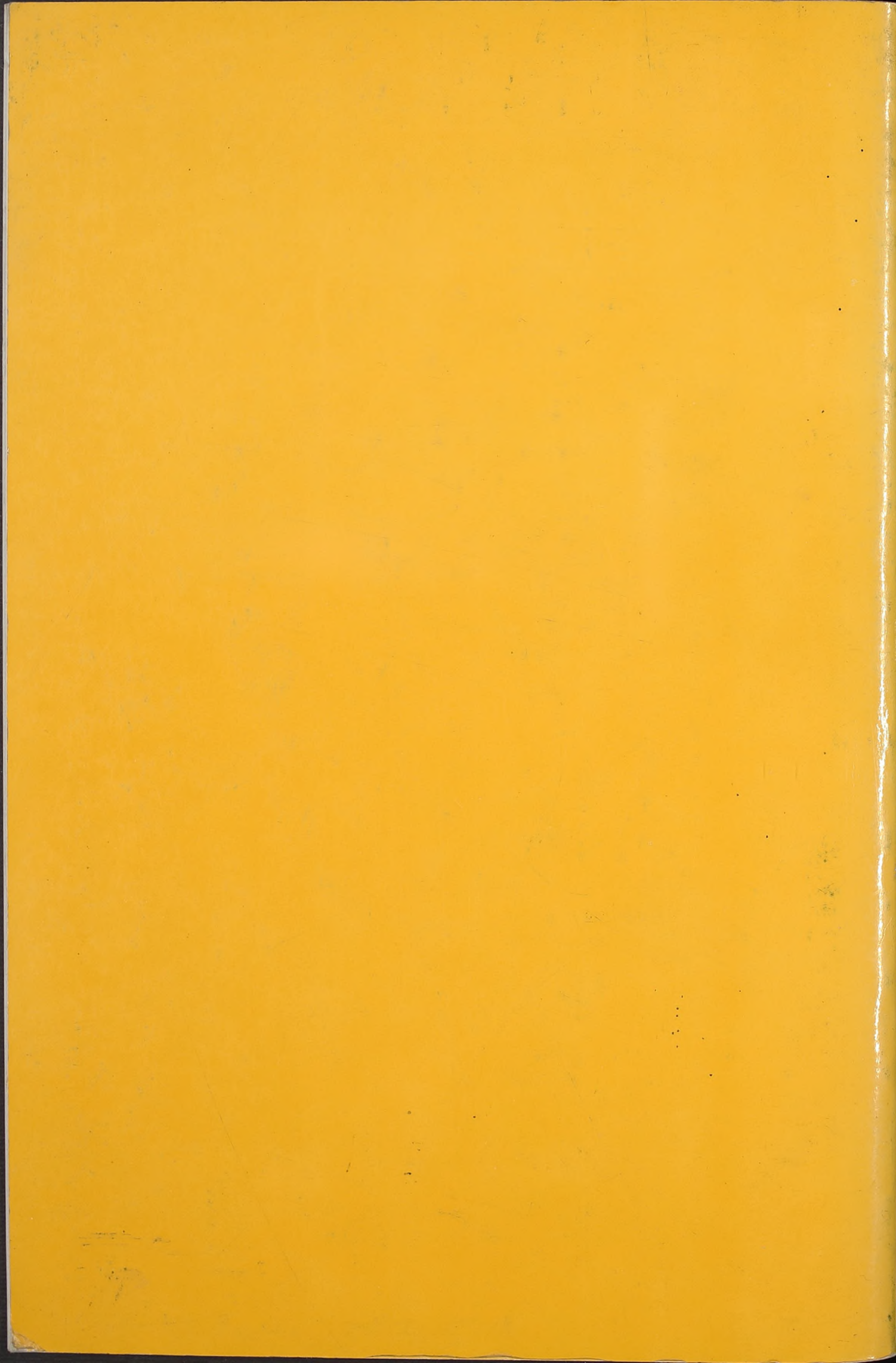
“Partnerschaft oder Rivalität? Die Beziehungen zwischen der deutschen und der französischen Schwerindustrie vom späten 19. Jahrhundert bis zur Montanunion”, in Yves Cohen, Klaus Manfrass (eds), *Frankreich und Deutschland. Forschung, Technologie und industrielle Entwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, München, Beck, 1990, pp. 321-330.



"Iron and Steel", in Rondo Cameron, Valerij I. Bovykin (eds), *International Banking 1870-1914*, Oxford, Oxford University Press, 1991, pp. 485-498, 617-622.

FINITO DI STAMPARE
NELLA TIPOGRAFIA GIUNTINA
FIRENZE - MARZO 1993







Littérature dans l'Europe moderne et contemporaine